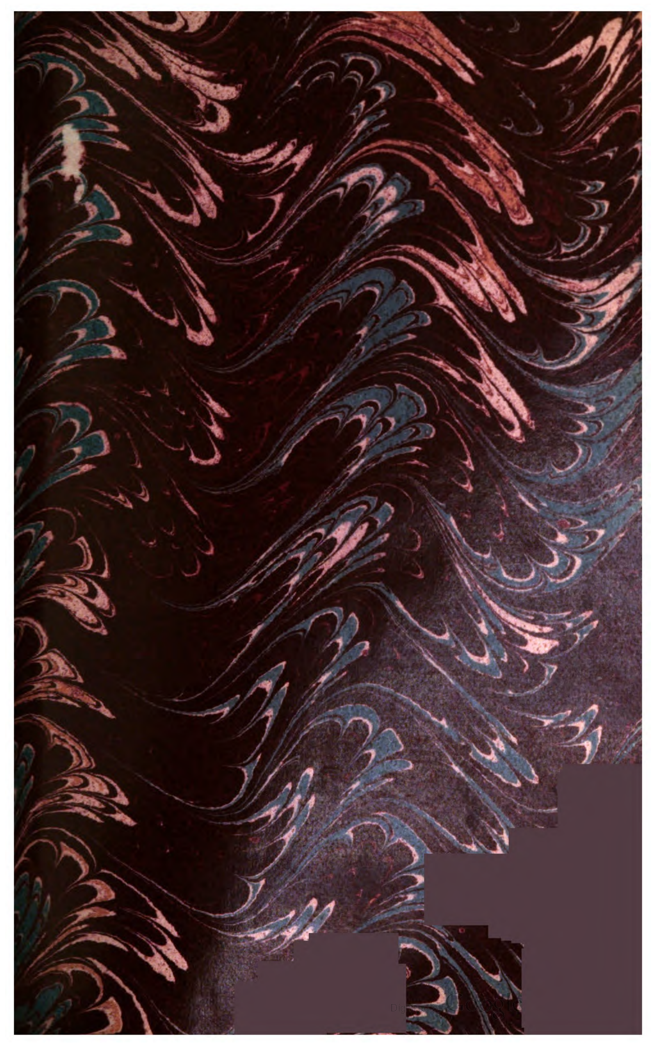


ENCYCLOPÉDIE-RORET

PÊCHEUR-PRATICIEN

Poissy. — Imp. Arbieu, Lejay et Cie.

MANUELS-RORET

NOUVEAU MANUEL COMPLET

DU

PÊCHEUR-PRATICIEN

OU

LES SECRETS, LES MYSTÈRES ET LES RUSES

DE LA

PÊCHE A LA LIGNE

DÉVOILÉS ET MIS A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

Par M. LAMBERT (St-Ange), AMATEUR

NOUVELLE ÉDITION, ENTIÈREMENT REFONDUE

AUGMENTÉE DE PÊCHES NOUVELLES

ET DE LA LÉGISLATION RELATIVE A LA PÊCHE FLUVIALE.

Ouvrage orné de vignettes et de planches.



PARIS

LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET

RUE HAUTEFEUILLE, 12

1870

AVIS

Le mérite des ouvrages de l'**Encyclopédie-Roret** leur a valu les honneurs de la traduction, de l'imitation et de la contrefaçon. Pour distinguer ce volume, il porte la signature de l'Éditeur, qui se réserve le droit de le faire traduire dans toutes les langues, et de poursuivre, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons et toutes traductions faites au mépris de ses droits.

Le dépôt légal de ce Manuel a été fait dans le cours du mois d'octobre 1869, et toutes les formalités prescrites par les traités ont été remplies dans les divers États avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

Roret

PRÉFACE

Parmi les nombreux ouvrages qui ont été publiés, beaucoup ne sont que des compilations d'ouvrages étrangers, présentant une chose toute simple et cependant basée sur l'expérience, sous une forme purement récréative. Les règles invariables de la pêche y sont remplacées par des récits plus ou moins intéressants pour le lecteur. Ces sortes d'ouvrages sont encore, de la part de certains auteurs, le résultat de recherches dues au hasard; et les descriptions qui les embellissent ne servent qu'à en rendre l'intelligence plus difficile. Avec de tels livres, on n'apprend pas à pêcher.

On peut, il me semble, parler avec plus d'autorité quand on a pratiqué pendant longtemps et qu'on a acquis soi-même, à force d'études et de recherches, la manière d'employer dans toutes les eaux douces, telles que les fleuves, les rivières, les canaux, les étangs et les viviers,

les ustensiles fabriqués pour tel ou tel lieu, selon le besoin.

Le Manuel simplifié que j'offre au public est le résultat de connaissances acquises par une longue pratique et des recherches approfondies ; il contient tous les mystères du métier et les ruses à employer pour surprendre le poisson, qui, à mesure qu'il prend de l'âge et de la grosseur, devient méfiant et prudent. Il faut beaucoup de patience et de tact pour mettre en défaut ces vieux praticiens que l'instinct gouverne, au grand détriment du pêcheur.

Pour un apprenti comme pour un pêcheur expérimenté, le proverbe suivant est vrai :

> **Ne jamais perdre patience**
> **Est la moitié de la science.**

Et que l'on ne croie pas que cette patience, qualité première du pêcheur à la ligne, puisse s'acquérir à volonté. On naît pêcheur comme l'on naît chasseur ; c'est un goût que le séjour à la campagne, sur les bords d'une rivière, peut donner et développer, il est vrai ; mais il y a une grande différence entre le pêcheur formé de cette façon et celui que des facultés naturelles ont poussé vers cet amusement plein d'attraits.

Bien des personnes ne voient, dans le pêcheur à la ligne, qu'un être immobile orné d'une per-

che à laquelle est suspendu un fil plongé dans l'eau ; elles ne comprennent pas les tressaillements de l'amateur qui sent frémir sa ligne au contact du poisson, et son extase, lorsque les soubresauts qui lui énervent le poignet lui indiquent qu'une pièce importante est prise.

M'étant livré, dès ma jeunesse, à la pêche à la ligne, cette occupation est devenue pour moi une passion véritable, aussi ai-je fait tout mon possible pour chercher à vaincre une partie des difficultés qu'offre un art qu'on exerce en aveugle. Dans cette route où l'œil ne peut pénétrer sans le concours de l'imagination, on ne marche qu'en tâtonnant. Aussi, est-ce à force de temps, de remarques, de notes prises pendant plus de quarante ans, que je suis parvenu à rassembler un aussi grand nombre de matériaux, documents certains repris à l'infini, et qui, pour former un ouvrage aussi peu volumineux, ont nécessité une grande concision.

J'ai eu pour objet, en écrivant cet ouvrage, d'enseigner la manière de pêcher et de confectionner soi-même, au meilleur compte possible, tous les ustensiles nécessaires ; j'ai négligé tous les détails superflus et me suis renfermé dans le simple développement de toutes ces observations que m'a suggérées une longue étude pratique.

Je me suis appliqué à en présenter le plus grand nombre qu'il m'a été possible, afin de ne

rien laisser ignorer de ce qni peut amener un résultat probable, et sans lesquelles ce traité serait resté imparfait.

On remarquera que les plus petits détails, toutes les prévisions possibles et une infinité de choses inaperçues, inconnues jusqu'à présent de la plus grande partie des pêcheurs, même des praticiens, y sont consignées. Les matières que contient ce petit Manuel auraient pu facilement, si j'eusse voulu me faire conteur, former un volume très-gros; mais telle n'a pas été mon intention. J'ai présenté simplement, et dans un style dépourvu d'élégance, la manière de prendre le poisson et toutes les méthodes qui conduisent à ce résultat.

Depuis la première édition de cet ouvrage, il a été constamment enrichi du fruit d'expériences journalières, et corrigé de façon à éliminer tout ce qui pouvait jeter du trouble dans l'esprit du lecteur. Lorsqu'une méthode paraissait préférable à une autre plus ancienne, elle lui était substituée à l'édition suivante. C'est ainsi que ce Manuel a pu être remarqué parmi d'autres publications plus importantes et souvent moins sérieuses.

L'édition actuelle surtout a subi de notables
ments. Plusieurs lecteurs avaient désiré
faits fussent groupés avec plus d'en-
C'est pour donner satisfaction à cette
on que le plan lui-même a été entière-

ment modifié et divisé en chapitres, qui renferment chacun un sujet spécial et qui se suivent avec plus d'uniformité que dans les éditions précédentes. Le lecteur est ainsi mis à même de connaître et de pouvoir fabriquer lui-même ses ustensiles de pêche, de connaître et d'employer ses amorces et ses esches suivant l'espèce de poisson qu'il veut pêcher, suivant les cours d'eau, les fonds, les localités et les diverses époques de l'année. Puis, viennent diverses pêches spéciales, qui demandent déjà une certaine connaissance de la pêche à la ligne et quelque pratique; enfin d'autres pêches récréatives que l'on peut faire sans le secours de la ligne, et suivant les localités où l'on se trouve. L'ouvrage se termine par un résumé sur la législation et la jurisprudence qui régissent la matière, résumé qui, quoique complet, présente avec concision les droits et les devoirs des pêcheurs vis-à-vis de l'administration ou des fermiers de pêche.

La dernière édition était suivie d'un petit *Traité de la fabrication des filets*, tout à fait étranger au sujet de ce petit Manuel, qui ne traite pas de la pêche aux filets. Il faisait, en outre, double emploi avec un chapitre assez complet du *Manuel du Pêcheur*, de MM. Pesson-Maisonneuve, Moriceau et G. Paulin, publié dans l'*Encyclopédie Roret*. Il a été supprimé, et le sujet, dégagé de ce hors-d'œuvre, forme u

tout plus homogène. Le lecteur qui voudra apprendre à fabriquer des filets de pêche et à s'en servir, trouvera dans l'ouvrage mentionné ci-dessus les plus amples détails. Ce Manuel traite également des pêches en mer aux lignes et aux filets.

La suppression de cet appendice dans l'édition actuelle a permis à l'éditeur de diminuer le prix de ce petit ouvrage, tout en augmentant le nombre des vignettes imprimées dans le texte. Le public profitera de ces avantages et continuera à répondre par son accueil aux efforts que j'ai faits pour améliorer constamment ce Manuel et pour le tenir à la portée de tout le monde, tant par des explications faciles à comprendre que pour un prix peu élevé.

NOUVEAU MANUEL COMPLET

DU

PÊCHEUR-PRATICIEN

CHAPITRE PREMIER

FABRICATION DES CANNES

Cannes simples et composées

Une bonne canne doit être légère, solide et flexible.

Quand une canne est bien longue, elle est flexible, et malgré qu'elle soit moins forte qu'une canne courte, celle-ci cassera, tandis que la première résistera au plus fort poisson ; en effet, chaque secousse, quelque forte qu'elle soit, est atténuée par l'élasticité.

Depuis bien longtemps on cherche la manière de faire des cannes à pêche, longues, flexibles et fortes, qui puissent, sans se rompre, supporter de très-grosses pièces. Je vais parler de cette fabrication (planche 2, fig. 1) *.

* NOTA. Toutes les figures désignées en chiffres arabes se rapportent à la planche 2, la planche 1re ne représentant aucun ustensile de pêche. Afin de faciliter a

Il faut établir un pied de ligne *a* commun à plusieurs cannes et de 65 centimètres de longueur, sans le picot de fer. Ce pied de ligne doit avoir au moins 27 millimètres de diamètre de vide intérieur, pour recevoir le premier morceau ; c'est à ce pied qu'on attache le moulinet *b*, et il sert à trois cannes de diverses longueurs, pour différentes pêches. Lorsqu'il supporte tout le poids des cannes et des poissons, il doit être garni en bas et en haut d'une forte virole *c*.[1]

Ce pied de ligne se fait avec deux parties de planche de chêne, creusées, collées et ligaturées fortement ; on peut aussi se servir d'un bout de bambou.

Pour picot ou lance *d*, on se sert d'un très-gros tiers-point usé ; c'est une lime à trois-quarts dont se servent les serruriers. On l'adapte dans le bout du bambou en y coulant du plomb pour l'y souder fortement.

Comme je viens de le dire, on prend trois cannes de différentes longueurs et de différentes forces.

La première de 4 mètres de long, doit être légère ; on la fait en roseau, et on la divise en quatre bouts comme il suit : la première pièce, celle qui s'adaptera dans le pied de canne,

lecteur le rapport des figures de la planche 2 avec le texte, j'ai adopté pour elles le numérotage en chiffres *arabes*, tandis que les vignettes placées dans le texte sont numérotées en chiffres *romains*.

(fig. 2) : 1m. 05; la seconde (fig. 3) : la même longueur; la troisième (fig. 4) : 1 mètre; la quatrième (fig. 5) : la même longueur, et la dernière (fig. 6) que l'on nomme *scion* ou *vergeon:* de 80 centimètres à 1 mètre. La fig. 7 représente cette canne entièrement montée et garnie du moulinet ainsi que des anneaux qui laissent glisser la ligne.

Un pêcheur prudent doit même toujours avoir cette dernière pièce en double et, dans ce cas, il laisse 16 centimètres de plus à l'une qu'à l'autre pour donner à volonté plus de raideur à la canne. Quand on a deux scions, on perce la grosse pièce de la canne pour en renfermer un dedans et pour qu'il n'embarrasse pas pendant la pêche. Les quatre premières pièces de cette canne devront être en roseau et garnies d'une virole en haut de chaque pièce; il est inutile d'en mettre au bas, mais il faut observer de couper le roseau au-dessous du nœud et de l'ajuster sans en enlever le vernis. On doit faire entrer les roseaux au moins de 5 centimètres l'un dans l'autre pour qu'ils ne se démontent pas lorsqu'on pêche. Le dernier bout ou scion peut se faire en divers bois flexibles, tels que le cornouiller, le troene, l'orme ou l'épine noire; il ne faut pas négliger de le garnir d'une virole au pied, car il est difficile d'éviter de mouiller cette partie de la canne, et alors le bois enfle et l'on ne peut plus démonter le scion. On doit avoir soin de ne jamais employer que des scions

bien secs, coupés au moins un an d'avance et pendant l'hiver, en novembre et décembre. Cette canne sert à la pêche au coup, pour les petits et les moyens poissons.

La seconde canne, destinée à pêcher sans plume à la grande volée, la truite à la mouche artificielle et le chevanne aux insectes, doit être légère et très-flexible pour pouvoir lancer la ligne à une grande distance, telle que 12, 15 et même 18 mètres. On la divise comme la première en quatre morceaux. On doit la faire en bois plein, soit en frêne, soit en noyer d'Amérique (*hicory*). La première pièce doit être assez grosse du pied et mince du haut, à peu près comme une queue de billard. La longueur la plus convenable est d'environ 4m. 60c, que l'on divisera alors en quatre longueurs égales de 1m. 15c. Voici le diamètre en haut et en bas de chacune des quatre pièces, d'après une expérience acquise par trente années de pêche.

	Diamètre du bas.	Diamètre du haut.
1re pièce en frêne ou en hicory.	30 mill.	16 mill.
2e — —	15 mill.	11 mill.
3e — —	10 mill.	7 mill.
4e — en bambou refendu sans enture.	6 mill.	1 mill.

Il est indispensable pour cette pêche d'avoir un moulinet et des anneaux à sa canne; j'indiquerai dans l'article suivant la manière de les placer.

La troisième canne, qui doit servir pour la pêche des gros poissons, tels que le brochet, la carpe, les gros barbeaux, etc., doit être plus longue et plus forte. Il n'y a que le bambou qui convienne bien pour cette dernière et qui offre toutes les garanties de solidité désirables. Il faut diviser cette canne en cinq longueurs d'environ 1^{m}. 33 chacune, de sorte qu'en ne la montant pas tout entière, on peut avoir à volonté : 4 mètres avec 3 pièces, 5^{m}. 33 avec 4 pièces, et enfin 6^{m}. 66 avec 5 pièces.

Il n'est laissé qu'un millimètre de différence pour l'emboîtement des pièces l'une dans l'autre, parce que ce genre de canne se monte toujours à goujon.

Comme cette canne, par sa longueur et sa destination, doit avoir de la fatigue, toutes les pièces en haut et en bas doivent être garnies de viroles, et même, au lieu de la monture simple, je préfère, comme pour la précédente, la monture à goujon, parce qu'il y a double portée et que, s'emmanchant plus longuement, elle n'est pas exposée à se démonter quand on lance la ligne. Pour cette dernière, je conseillerai encore le moulinet et les anneaux.

Il y a d'autres espèces de cannes à pêche pour les amateurs qui veulent aller pêcher sans qu'on s'en aperçoive. On en fait en rotin, en jonc et en bambou qui imitent parfaitement les cannes à promener ; comme il serait fort difficile de les faire soi-même, je laisserai chacun libre d'en

faire l'acquisition à son goût dans les magasins.

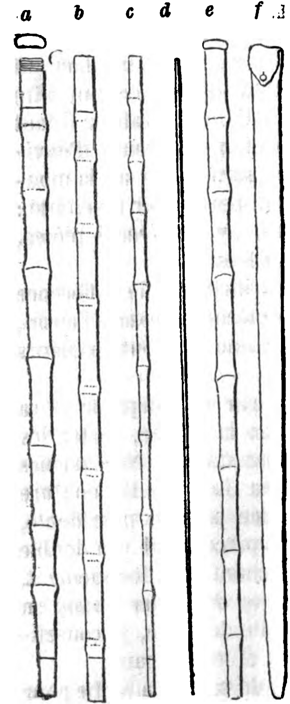


Fig. I.

La figure I représente l'une de ces lignes démontée, remontée et mise dans sa gaîne.

a, pied de ligne terminé par une pomme qui se visse à son extrémité supérieure et par un pas de vis en laiton à sa partie inférieure ;

b, premier morceau de la canne se vissant au bout du pied de ligne ;

c, deuxième morceau se vissant au bout du premier ;

d, troisième et dernier morceau, dit *scion* ou *vergeon*, se vissant au bout du second et terminant la ligne.

e, la canne repliée, renfermant les morceaux entrés les uns dans les autres.

f, la canne serrée dans sa gaîne de cuir ou de toile.

On peut avoir des gaules ordinaires beaucoup moins dispendieuses et aussi solides que celles décrites, si l'on veut se résigner à emporter en une seule pièce un grand roseau, ou même un sureau bien droit garni d'un scion en cornouiller.

On peut encore faire une bonne canne creuse en sapin. Pour cela, coupez sur une planche de 30 à 40 décimètres, sans nœuds s'il est possible, en sapin fin de grain, 55 millimètres de largeur; séparez la moitié par une ligne noire et visible; creusez les deux parties sur champ avec des rabots ronds de différentes largeurs, plus larges dans la partie qui doit faire le pied de la canne, et plus étroits à mesure que vous approcherez du petit bout; coupez sur la raie noire et collez la cavité en dedans, rabotez rond de manière que la partie haute soit plus mince et approche de la grosseur du pied du vergeon qui doit être fort; faites le long quelques bonnes ligatures; peignez le tout à l'huile, et vous aurez une canne légère, belle et forte.

Manière de ligaturer les cannes et de fixer les anneaux pour la pêche au moulinet

On se sert de soie ou de fouet de lin très-fin que l'on poisse à l'avance et que l'on pelotonne sur un plioir à ligne; au milieu de chaque nœud du roseau, on fait une ligature large de 10 milli-

mètres. Pour cela, on allonge sous le pouce gauche placé sur la partie qu'on veut ligaturer, et qu'on a eu soin de gratter avec un verre ou une lime fine, 108 millimètres du fouet, et, sans lâcher, on tourne autour de la canne en serrant fortement et en passant par-dessus le brin placé sous le pouce pour l'arrêter; on fait en descendant cinq ou six tours, et on s'arrête; on double sous le pouce le petit bout pendant, ce qui lui fait former une boucle; on continue en passant le grand bout dans la boucle, on tire fortement sur le petit bout qui la forme, et tout est arrêté solidement. On aura soin de prendre sous la ligature un petit anneau de distance en distance comme le représente la figure 8. Le pied de ligne n'en a pas besoin, parce qu'il porte le moulinet et que le premier anneau ne doit pas être fixé à moins d'un mètre de ce dernier.

On trouve ces petits anneaux chez les merciers et chez les marchands d'ustensiles de pêche; il y en a depuis 2 millimètres jusqu'à 7 millimètres de diamètre. Il en faut de huit à douze pour le corps de canne suivant sa longueur, et six pour le scion ou vergeon. Pour les fixer, on y adapte une espèce de petite charnière faite avec du fil de laiton mince ou avec une petite bande de cuivre très-étroite. Cette petite agrafe ou charnière se prend sous la ligature de chaque côté de l'anneau, le retient solidement et lui permet de jouer.

Pour le scion ou vergeon, on place le premier anneau au bout fin ; cet anneau doit être fixe et fait avec du fil de laiton auquel on laisse assez de longueur, de 20 à 25 millimètres, par exemple, pour le ligaturer comme il faut ; on place le second anneau à 80 millimètres du premier, le troisième à 10 centimètres, le quatrième à 15 centimètres, le cinquième à 20 centim. et le sixième à 25 centim. ; ceux des autres pièces se répartissent environ à 45 centim. l'un de l'autre.

Vernis imperméable pour peindre et conserver les ligatures des cannes et les empiles des hameçons

On met dans une petite bouteille de verre blanc, à goulot un peu large et très-peu profonde, pour 10 centimes d'esprit-de-vin et un bâton de cire noire à cacheter, cassé en petits morceaux pour qu'il puisse y entrer. Au bout de vingt-quatre heures le tout est fondu : on le remue avec un petit pinceau, avant de s'en servir ; on peint les ligatures ; avec le bout d'une allumette, on enduit les empiles des hameçons. On peut ainsi être certain que l'eau n'y pénètrera jamais. Cette quantité de vernis, bien bouché, se conserve pendant plusieurs années sans altération.

CHAPITRE II

FABRICATION DES LIGNES

MONTAGE DES LIGNES

Une seule ligne de soie au moulinet
Une seule ligne de crin de 10 *mètres*

A quoi sert un nombre plus ou moins considérable de lignes de toutes formes, de toutes longueurs, armées chacune d'hameçons, de bouchons et de plumes de différentes formes et grosseurs ?

Il suffit d'avoir une seule ligne en crin, terminée en queue de rat, c'est-à-dire diminuant de force depuis les premiers 35 décimètres, jusqu'au bout qui reçoit les hameçons de rechange. On la sépare dans sa longueur en trois parties de 30 décimètres chacune, qu'on ôte ou qu'on remet à l'instant, sans toucher à la canne, pour allonger ou raccourcir la ligne suivant les besoins, par le moyen d'un très-petit émérillon avec ou sans crochet. (fig. 10). On passe une boucle du corps de ligne (fig. 12) dans l'anneau de l'émérillon, puis l'émérillon dans la boucle ; il se trouve ainsi tenir d'un côté à la ligne comme l'indique la fig. 9. Ensuite on passe la boucle de

l'autre partie de la ligne dans le crochet ou le porte-mousqueton de l'émérillon, et le tout tient bien. L'émérillon tournant facilement, il est impossible que la ligne s'emmêle quand même la soie se vrillerait.

La ligne (fig. 9.) se fait ainsi :

Première longueur : 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 brins de crin.

Deuxième longueur : 12 brins, 3m. 20.

Troisième longueur : 12 brins, 3m. 20.

Supposez que le crin ait 50 centimètres tout tordu et noué, arrivé au deuxième bout en 12 crins, vous aurez 3m. 40 de ligne en queue de rat; eh bien ! à l'eau, ces 3m. 40 de crin sont aussi forts que le reste qui est en 12.

Il faut donc quatre boucles pour former ce grand corps de ligne et le séparer par l'émérillon (fig. 10); en outre, une boucle en bas et une en haut (fig. 11 et 12).

La boucle d'en haut sert à attacher la ligne à la canne ordinaire ou à la soie de celle à moulinet, pour pêcher à la grande volée (car la soie étant molle ne se déploie pas facilement); la boucle du bas sert à attacher les hameçons qui, à l'empile, ont une boucle pareille qu'on passe l'une dans l'autre, c'est-à-dire la boucle de la ligne dans celle de l'empile et l'hameçon dans celle de la ligne (fig. 11); en tirant, tout est arrêté. Pour les changer, on repousse les

deux boucles près de la jonction, elles se désunissent, et on repasse l'hameçon dans celle de la ligne pour l'ôter. Voilà donc une grande ligne de 10 mètres pour la canne à moulinet, et de 8m. 50 pour la canne ordinaire, à supposer qu'on en ait roulé autour 1m.50.

Toutes ces longueurs de ligne peuvent varier à l'infini suivant le désir ou le besoin du pêcheur, les localités ou les fonds d'eau. Les fig. 21, 22, 23 et 24 représentent diverses avancées de lignes pour certaines pêches. Le pêcheur peut employer l'une ou l'autre suivant qu'il le jugera convenable à la pêche qu'il veut faire.

Par exemple, voulez-vous pêcher au coup, à la plume et au bouchon ? ôtez 3m. 50 en dépassant l'émérillon du haut (fig. 24), il vous restera 6m.50 de ligne; ôtez le deuxième émérillon, il vous restera encore 3m. 25 de ligne : remettez la ligne dans sa longueur, à la canne ordinaire, passez un hameçon n° 1, 2 ou 3, mettez au-dessus de l'empile et à demeure un petit plomb *p* de la force d'une grosse tête d'épingle (fig. 22).

Ayez un petit chaînon *s*, pareil à celui qui tient au plomb représenté par la figure 20. Doublez un fil ou un brin de racine de Florence; faites-en une boucle de 40 millimètres au plus, par le moyen d'un nœud. Passez ce nœud dans une petite plombée faite en cloche (fig. 20), par un petit trou qui se trouve en haut, passez le nœud dans la boucle et tirez dessus, le plomb *p* sera pendu ainsi que le représente fig. 20.

Passez la boucle dans le chaînon, et le chaînon dans la boucle, vous aurez une plombée semblable à la figure II, qui, suivant sa grosseur, sert pour toutes les pêches de fond, à la canne et autres engins.

Ouvrez le petit chaînon avec l'ongle, passez-le dans le corps de ligne au-dessus du petit plomb que vous y avez mis à demeure et refermez-le; vous aurez avec ce petit chaînon un coulant qui laissera la ligne si sensible au toucher du poisson, qu'avec une plombée semblable à celle-ci, même de 250 grammes à 33 mètres en avant, vous sentirez parfaitement l'attaque du plus petit goujon.

Fig. II

Voilà donc une seule ligne qui, sans embarras, sans presque rien déranger, peut servir à toutes les pêches possibles, en changeant seulement de numéros d'hameçons et y ajoutant soit un plomb ou une plume.

Pour la pêche de fond à la canne à moulinet, on fait une avancée de 65 centimètres seulement, en deux racines ou florences tordues; mais il ne faut, pour aucune ligne, faire de nœuds aux empiles ni aux avancées, car si un fort poisson casse un hameçon, c'est toujours au nœud de l'empile. On attache toutes les boucles ou les bouts d'avancées comme on empile un hameçon. Nous en donnerons plus loin la manière; en attendant, on peut s'en rendre compte facilement par la figure 11.

La meilleure ligne pour la pêche à la mouche est faite en crin de cheval. Sa longueur variera suivant la largeur du cours d'eau dans lequel on veut pêcher : 60 à 70 mètres pour les rivières larges ; 25 à 30 mètres pour celles qui sont plus étroites. Elle devra être épaisse à la partie qui tient à la canne et presque aussi fine à son extrémité que le boyau sur lequel est monté l'hameçon. Ce boyau sera de 3 mètres environ, fort pour les temps de pluie et de vent et pour pêcher dans les eaux troubles, fin autant que possible pour les beaux jours, les vents doux et les eaux claires, solide en toute occasion.

Pour raidir le boyau qui termine une ligne et pour s'assurer de sa résistance, on peut le frotter avec un morceau de caoutchouc. On reconnaît quelquefois ainsi les défauts d'un boyau que l'on croyait bon et l'on évite la rupture d'une ligne sur la secousse occasionnée par une forte pièce par cette simple précaution.

Le boyau des lignes casse encore par suite de sécheresse ; il est bon de le tremper dans l'eau pendant dix minutes avant de s'en servir. On peut le conserver facilement dans une flanelle ou de la ouate imbibée de bonne huile d'olive, le tout serré dans une gaîne de toile gommée, de caoutchouc et même de parchemin, afin que l'huile ne traverse pas.

Torsion des lignes

Pour faire une ligne, il est facile de tordre deux ou quatre crins dans les doigts, mais non d'en tordre régulièrement un plus grand nombre. Il faut donc se servir d'un petit instrument que l'on peut faire soi-même. La figure III le représente.

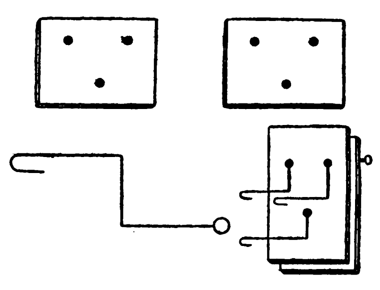


Fig. III

On prend deux planchettes minces et carrées, de 40 millimètres d'épaisseur chacune, que l'on met l'une sur l'autre ; on y perce trois trous en triangle pour qu'ils se rapportent bien ; ces trous doivent être de la grosseur d'une forte épingle. On taille trois bouts de fil de fer de 54 millim. de longueur ; on les ploie au tiers, de manière à former une broche, on passe par les trous une planchette par devant et l'autre par

derrière ; on fait aux pointes du devant à chacune un petit crochet, et une petite boucle fermée à celle de derrière : de cette manière, le tout est arrêté.

On plante un petit clou dans une table, et on a une plombée plate ou en cloche de 60 grammes de pesanteur, qui est terminée par une petite branche de fil-de-fer courte, recourbée en crochet.

On prend le nombre de crins voulu, de 6 à 12, on les sépare en 2, 3 ou 6, que l'on change de bouts, afin de donner une force égale au crin quand il sera tordu. On noue le tout par un bout, et on le passe par moitié autour du clou qui est sur la table ; on sépare les six ou les douze crins par tiers, deux ou quatre brins à la fois ; on fait un nœud à chaque partie, et on les accroche aux crochets de fer des palettes de bois ; on prend la première planchette de devant entre les deux premiers doigts et le pouce de la main gauche, et l'autre planchette de derrière avec la main droite, que l'on tourne jusqu'à ce que chaque partie du crin qui se trouve contre le crochet paraisse le joindre ; alors on prend les deux planchettes de la main droite, et de la main gauche on prend la plombée, dont on passe le crochet dans le bas du crin près du clou, et qu'on en retire ; puis, haussant la main droite et baissant la main gauche, on laisse tourner le plomb qui vrille le tout parfaitement. Pour joindre les bouts de crin pour le corps de ligne, on en rapproche 55 millimètres, et l'on

fait un nœud dans lequel on passe deux fois.

On vend chez tous les marchands d'ustensiles de pêche un petit instrument de cuivre extrêmement commode pour tordre les lignes et qui dispense de celui dont je viens de parler. J'ai donné la description de celui-ci principalement pour les pêcheurs qui sont éloignés de tout marchand et qui sont obligés de fabriquer eux-mêmes ; le rouet à 3 molettes que je réprésente ici (figure IV) donne un excellent résultat, économise le temps de la fabrication et coûte très-bon marché.

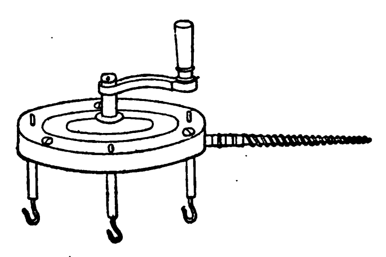


Fig. IV

On commence par fixer sur le côté d'une table, comme un piton, la branche garnie d'un pas de vis. On attache ensuite à chaque crochet un bout de crin; on réunit les trois brins et on les tient tendus entre le pouce et l'index d'une main, pour les conduire et en diriger la torsion, pendant que l'autre main tourne la manivelle du rouet.

Cette manivelle porte, à l'intérieur de l'instrument une petite roue dentée qui s'engrène avec trois autres petites roues dentées que portent chacun des trois crochets. On conçoit facilement que le mouvement de rotation communiqué aux trois crochets par la roue de la manivelle donne une torsion excellente aux brins qui y sont fixés. L'opération est donc bonne et prompte.

Lorsqu'elle est achevée, on termine la ligne par un nœud semblable à celui que j'ai décrit dans la fabrication précédente.

Force des lignes

La couleur des corps de lignes ne fait rien à la pêche : une ligne de crin noir étant plus forte que le crin blanc est préférable à celui-là ; seulement, pour rassurer les pêcheurs qui ne croient jamais être assez solidement équipés, on fait une avancée de 1 m. 30 en double racine pour les fortes lignes, et en une forte racine pour les lignes ordinaires : on choisit la couleur blanche d'habitude. J'ai, pour l'expérience, empilé exprès des hameçons sur du crin noir, et j'ai pris du poisson.

La méthode qui consiste à se munir pour la pêche de lignes et d'engins trop forts, de crainte qu'ils soient cassés, est vicieuse.

On peut résoudre cette question de deux manières :

1o Avec la canne ordinaire;

2o Avec la canne à moulinet.

Les pêcheurs ouvriers sont généralement les plus habiles, les plus adroits de main et les plus patients; ils ne pêchent que les dimanches et fêtes, pour éviter les dépenses de ville et se donner l'exercice nécessaire.

D'autres se servent de ce talent pour aider et soulager leur famille : on nomme ceux-là des braconniers; ils se privent de sommeil et passent souvent les nuits. Ces derniers n'ont pas besoin de mes conseils.

Forts d'une longue pratique acquise par la nécessité de nourrir leurs enfants avec un état si précaire, ils tendent toujours à se procurer les plus grosses pièces.

J'en ai connu qui envoient à Paris des pièces remarquables. Sont-ils donc si bien équipés? Détrompez-vous : ils ont une pousse de noisetier, forte de talon, bien effilée et longue de 3 ou 4 mètres; cette gaule est armée d'une ligne de crin en vingt brins, ou de fouet de lin; un plomb coulant en deux ou trois petites balles; et ils portent l'attention jusqu'à les séparer avec un très-mince morceau de cuir troué et arrondi, afin qu'au toucher le poisson n'entende même pas le frottement du plomb. Un hameçon no 0, empilé sur le corps de ligne, et un bouchon, tel qu'ils l'ont pris sur la bouteille qu'ils ont joyeu-

sement vidée, complètent leur armement.

J'espère qu'il n'y a pas de luxe. Eh bien! ces gens-là prennent du poisson, ils en prennent toujours, peu ou beaucoup, suivant le temps.

Ils vont toujours seuls, parce qu'ils savent qu'il faut de la tranquillité pour la réussite, et qu'ils sont jaloux de leur capture. Ils jettent un regard de fine raillerie sur nous, amateurs si bien montés, si richement équipés, si pauvres d'expérience.

Pour un certain nombre d'amateurs, la pêche est une question de luxe, et les dépenses qu'ils font pour elle est ce qui entretient les maisons de commerce de ce genre. Les marchands ont bien soin d'étaler des lignes élégantes qui semblent autant faites pour séduire les pêcheurs que pour tenter les poissons.

Je conviens qu'ils n'ont pas tort; puisque l'amusement de la pêche à la ligne a depuis nombre d'années séduit bien des gens riches, pourquoi ne leur procurerait-on pas l'occasion de satisfaire leur goût pour les belles choses? Nous sommes bien loin encore du luxe des Anglais, qui sont nos professeurs de pêche? Ce que je veux critiquer ici, c'est la force exagérée des lignes que vous présentent presque tous les marchands trop ignorants en pêche. Pour bien faire une ligne, il faut que le fabricant sache pêcher, autrement il ne s'attache qu'à faire des lignes fortes que l'on ne peut pas casser. En vendant des lignes solides, la plupart des mar-

chands se croient à l'abri de tout reproche; ils ne savent pas, les malheureux, qu'ils vous feront perdre de longues et ennuyeuses journées à ne rien prendre. Ces lignes renforcées conviennent, il est vrai, parfaitement aux pêcheurs novices, qui ont toujours peur d'être démontés; pour prendre des goujons, il leur faut des hameçons et des lignes comme pour de grosses carpes, et pour pêcher des carpes, le marchand se trouve souvent étonné que l'on ne trouve rien d'assez fort chez lui. Les pêcheurs habiles, qui montent leurs ustensiles eux-mêmes, ne tombent pas dans ce défaut; je les approuve de ne s'en rapporter qu'à eux. Mais si le temps leur manque quelquefois pour préparer leurs lignes, je les engage, ainsi que ceux qui ne sauraient pas le faire, à s'adresser de préférence à un marchand qui sait pêcher lui-même.

Avant de clore cet article, je ferai une dernière recommandation à mes lecteurs. Il ne faut jamais oublier de faire sécher les lignes de soie avant de les serrer : elles pourrissent très-facilement faute de ce soin.

CHOIX DES HAMEÇONS

Les hameçons se vendent au cent ou au détail. Comme chaque fabrique a ses modèles, et qu'ils diffèrent presque toujours dans la grosseur des numéros, je préviens les amateurs qu'il vaut

mieux choisir les numéros les plus avantageux ; ils partent de 5/0 au numéro 18.

D'autres, plus petits, diffèrent par les numéros, ce qui trompe beaucoup dans le choix ; ainsi le numéro 1 de la première fabrique est plus gros que le numéro 1 de l'autre, et successivement. Il faut toujours choisir les hameçons les plus avantageux, et avoir soin d'en avertir le marchand si c'est une commande ; car alors, faute de cette précaution, on recevrait des numéros 7, 8, 9, qui sont réellement 8, 9, 10, et d'autres qui seraient 9, 10 et 11, ainsi de suite. Autant que possible, il faut les choisir à l'œil.

Les hameçons dont je donne plus loin les types proviennent de la maison Warner, rue Saint-Honoré, 114, et quai de l'École, 30, à Paris. C'est sur les marques de cette maison que j'ai établi toutes les indications de numéros d'hameçons dans le courant de ce Manuel, L'amateur pourra donc adresser ses commandes à cette maison sans craindre de se tromper pour la force des numéros. D'ailleurs les hameçons de cette fabrique sont à très-bas prix et de qualité excellente.

Les hameçons irlandais sont préférables à tous les autres, et leur emploi est devenu général aujourd'hui. Mais il ne faudrait pas croire que tous les hameçons soient exclusivement fabriqués en Irlande, à Dublin ou à Limerick. On en fabrique également à Carlisle (Écosse) et spécialement à Kendal et à Redditch (Angleterre).

Ils nous arrivent en France en grande quantité, et sont vendus sous le nom générique d'*hameçons irlandais.*

On n'avait autrefois que des hameçons irlandais, droits, sans courbure et sans palettes, excellents pour faire des mouches artificielles, mais très-difficiles à monter sur les lignes. L'acier employé aux hameçons irlandais étant bien supérieur à tout autre, et la forme creuse du dard de ces hameçons évidés comme une lame d'épée, rendant plus facile le *ferrage* du poisson et presque impossible le *déferrage*, on a pensé à approprier ces qualités essentielles à des hameçons de toutes formes et convenables à tous les genres de pêche.

Voici les principales formes d'hameçons de la maison Warner, à Redditch et à Paris, (fig. V.)

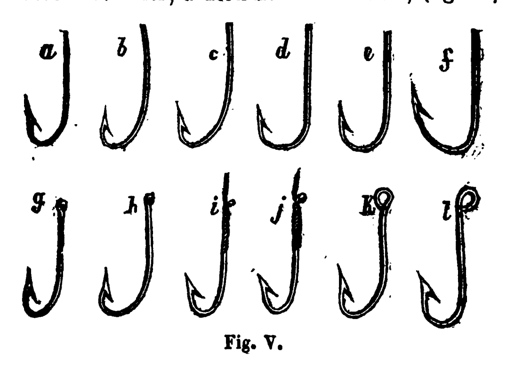


Fig. V.

a. Kendal hook, nos 1 à 12. Cet hameçon dont

la tige est terminée en pointe, sert à pêcher à la mouche.

b. Dublin Limerick hook, nos 6/0 à 14.

c. Hollow pointed Limerick hook, nos 1 à 13.

La pointe de cet hameçon est creuse, comme son nom l'indique.

d. Kendal sneek hook, nos 1 à 13.

e. Carlisle round bent hook, nos 1 à 12.

La courbure de cet hameçon est tout à fait ronde, la tige et le dard sont droits.

f. Lip hook, nos 1 à 10. Cet hameçon, dont la tige droite est terminée par des rayures semblables à celles d'une lime, afin de retenir l'empile, sert à la pêche au vif.

g. Limerick flatted hook, nos 10/0 à 12.

h. Flatted hook, nos 5/0 à 15.

La tige des deux hameçons *g* et *h* est terminée par une palette qui retient l'empile.

i, *j*. Deux hameçons à palette empilés.

k. Limerick ringed hook, nos 10/0 à 10.

l. Shepherd crook eel hook, nos 1 à 6 et 18.

La tige de ces deux hameçons est terminée en boucle; le second, *l*, est renversé à la façon d'un bâton de berger et sert à la pêche de l'anguille, ainsi que son nom l'indique.

La même maison a encore deux modèles d'hameçons très-remarquables en ce qu'ils suppriment l'empile et la remplacent par un simple nœud arrêté au-dessus d'un trou d'aiguille pra-

tiqué au haut de la tige de l'hameçon. Ce modèle breveté s'appelle hameçon à trou d'aiguille (figure VI).

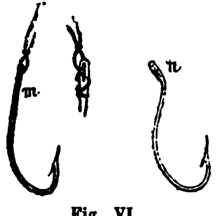


Fig. VI.

m. Hameçon Warner à trou d'aiguille.

n. Hameçon américain à trou d'aiguille.

Ces deux modèles existent du nos 8/0 à 15.

On voit par la figure ci-dessus comment se fait le nœud qui remplace l'empile ; cette opération, on ne peut plus simple et plus facile, ne demande que quelques secondes, avantage immense pour le pécheur, qui se trouve démuni d'hameçons empilés au moment où il en aurait le plus besoin. Aussi ce modèle est-il fort recherché des amateurs. Je dois pourtant leur faire remarquer que, pour que cette ligature soit bonne, il faut tourner au moins trois fois la racine autour de la tige de l'hameçon avant de faire le nœud. Si l'on ne faisait que deux tours, elle risquerait de glisser auprès de l'œil de l'hameçon et l'acier pourrait couper la racine sur un coup trop vif de la pièce ferrée.

Tous ces hameçons (*a* à *n*) sont très-délicats; on les fait en acier très-fin, pour monter sur crin de cheval ou sur petite racine. Ces hameçons, très-solides quoique très-minces, sont excessivement aigus; leur pointe, fine comme celle d'une aiguille, traverse le ver sans le tuer, de sorte qu'il remue bien, ce qui excite le poisson à mordre. Plus d'un pêcheur doit ses succès à la délicatesse de ses lignes; les poissons devenant de plus en plus rusés avec l'âge, il faut naturellement rivaliser avec eux de finesse en se servant d'ustensiles imperceptibles.

Les hameçons irlandais sont les seuls dont on doit se servir, lorsque l'on peut en faire la dépense, pour toutes les pêches à flotte et de surface, surtout lorsqu'il s'agit de pêcher de fortes pièces pour lesquelles on n'est pas obligé d'employer de gros hameçons. Leur forme et leur force sont alors d'un grand avantage, ainsi que leur pointe aiguë, qui permet de compter sur tout poisson qui prend l'esche, car il est très-rare avec ces hameçons qu'un poisson ferré se décroche. Ainsi, avec les numéros 2, 3, 4, 5, on remplace les hameçons ordinaires, numéros 00, 0, 1, qui seraient encore susceptibles de lâcher leur proie ou de s'allonger sous le poids d'un fort poisson.

Lorsque l'on se sert de petits hameçons, il faut toujours les prendre à palette et préférer les gros pour la pêche de fond : les premiers, par rapport à leur exiguité qui offre une diffi-

culté de serrer l'empilage, et pour lesquels la palette retient le tout solidement; les seconds, à cause de leur pointe qui est forte et résiste mieux sur les cailloux. Mais pour toute autre pêche au coup, c'est-à-dire avec la plume ou le bouchon flottant sur l'eau, les hameçons touchant à peine le fond, ou ne le touchant pas du tout, il est mieux pour les numéros 1 à 9, de se servir d'hameçons sans palettes : ils sont d'un acier plus fin, ont la pointe plus aiguë, mais ils cassent plus facilement.

Au printemps, il faut prendre de préférence des hameçons moyens. Par les eaux vertes, ils doivent être plus petits et montés très-finement; mais, à l'arrière-saison, on doit préférer des hameçons très-forts que l'on monte à proportion et suivant la pêche.

Pour les pêches de nuit, on doit choisir les hameçons renforcés et à boucle; on les monte sur les traînées ou sur jeux d'anguilles.

Hameçons doubles et triples

On emploie encore, pour la pêche du brochet, de la truite et de la perche, des hameçons doubles et triples, que l'on appâte, soit au vif avec un véron, une ablette, ou tout autre petit poisson, soit avec un poisson ou un insecte artificiels, soit encore avec l'amorce spéciale à la pêche que l'on veut faire. La figure VII les représente.

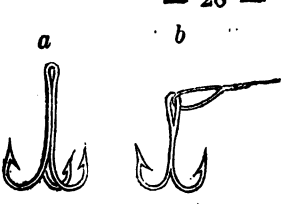


Fig. VII.

Les hameçons *a* et *b* servent particulièrement à la pêche du brochet et de la perche ; on ne les empile pas, et on les attache avec une corde solide ou du crin bien tordu, par la boucle de leur tige, ainsi que le représente l'hameçon *b*. On emploie de préférence l'hameçon *c* pour la pêche de la truite et on l'empile comme le modèle *c* de la figure V.

Lorsqu'on pêche au vif, au brochet ou à la truite, on se sert de la grappe d'hameçons (figure 17) pour monter les petits poissons. On laisse le dernier hameçon pendre à l'anus du poisson-amorce, celui du milieu se place vers le milieu du corps, et le plus rapproché dans la bouche ; l'hameçon simple, qui est à boucle, glisse sur la grappe et se tient ordinairement au dessous des ouïes. Cette grappe ainsi disposée sert à prendre les grosses pièces ; mais elle n'est pas d'un usage fréquent dans les rivières et les petits cours d'eau.

Poissons artificiels

Il arrive souvent qu'on n'a pas encore pêché de frétin au moment où l'on se dispose à pêcher au brochet, à la truite où à la perche. Pour remédier à cet inconvénient, on fabrique des poissons artificiels parfaitement imités pour attirer le poisson vorace, qui, croyant prendre une proie vivante, les happe avec avidité et se prend aux grappes d'hameçons dont ils sont munis.

La figure VIII représente un véron artificiel pour la pêche du brochet.

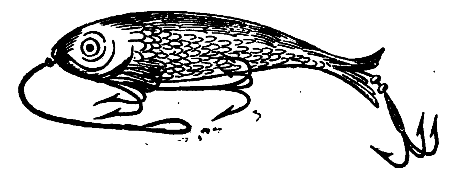


Fig. VIII.

La figure IX représente une ablette ou un petit poisson pour la pêche de la truite.

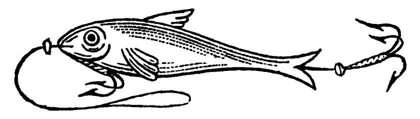


Fig. IX.

Les fabricants ne s'attachent pas toujonrs à la ressemblance parfaite du poisson représenté, ce qui prouve la gloutonnerie avec laquelle les poissons carnivores se jettent sur leur proie.

Les figures X, XI et XII représentent deux de ces poissons qu'aucun naturaliste ne pourrait classer dans une famille aquatique.



Fig. X.



Fig. XI.

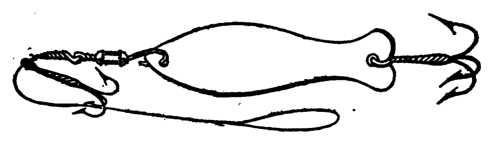


Fig. XII.

Le modèle (fig. X) tient le milieu entre le poisson et le tue-diable dont je parlerai plus loin. La queue est divisée, et les deux sections présentant une légère courbure, sont inclinées

dans une direction différente, ce qui, avec l'émérillon dont l'empile est garnie, donne à l'appât une rotation continuelle, qui attire le poisson et lui fait happer l'hameçon sans défiance.

Le modèle (fig. XI) représente un tue-diable. C'est une sorte de poisson dont le corps est rayé de petites bandes de laine rouge bordées d'un filigrane argenté. Le corps est légèrement tordu en zig-zag et la queue divisée en hélice pour faciliter la rotation dans l'eau.

Le modèle (fig. XII) est fabriqué plus grossièrement encore et seulement en vue d'une prompte rotation; aussi l'appelle-t-on hélice électrique.

On fabrique d'autres modèles que je n'ai pas cru nécessaire de représenter; le plus important est celui que l'on nomme la cuiller. C'est une véritable cuiller creuse d'un côté, bombée de l'autre et sans manche, le gros bout est percé d'un trou dans lequel on attache la ligne, le petit bout porte également un trou qui reçoit le grappin; on la monte comme l'hélice, avec laquelle elle a beaucoup d'analogie.

Dans ces imitations, le fabricant ne s'est préoccupé que de fasciner le regard du poisson. Aussi les couleurs dont elles sont revêtues sont-elles vives et éclatantes comme la nacre. On emploie les plus grosses à la pêche du brochet et les plus petites à celles de la truite et de la perche.

Insectes artificiels

On fabrique également des insectes artificiels pour la pêche de la truite, du dard ou vandoise et du juerne. Ainsi que dans les modèles précédents, la ressemblance de ces imitations n'est pas absolue, et il faut vraiment que la voracité des poissons vienne en aide à l'habileté du pêcheur.

La figure XIII représente une sauterelle; la figure XIV, un banneton; la figure XV, une mouche à viande; la figure XVI, un cri-cri d'eau.

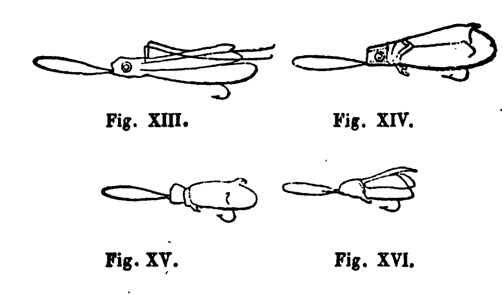


Fig. XIII. Fig. XIV.

Fig. XV. Fig. XVI.

Comme on le voit, ces insectes ne sont pas d'une ressemblance absolue; mais, tels qu'ils sont, ils servent avec succès à la pêche que l'on veut faire, et c'est là le point important.

Je devrais naturellement parler ici des mouches artificielles dont l'emploi est si répandu et qui donnent lieu à une pêche spéciale très-

attrayante et très-productive; mais j'ai préféré indiquer d'abord la manière de faire les empiles, que l'on doit savoir faire si l'on veut fabriquer soi-même quelques mouches.

DES EMPILES

Lorsqu'on veut empiler un hameçon, petit ou gros, il faut le placer entre le premier doigt et le pouce de la main gauche, le dard en dessus, et mettre l'empile du même côté, et jamais en dessous si l'hameçon est à palette, car celle-ci étant coupante et penchant en arrière, elle coupe l'empile; mais pour les hameçons sans palettes et à pointe, cela est indifférent.

Première méthode. — Si l'empile est en racine ou en crin simple, on la plie en deux, de la longueur de l'hameçon; on prend ensuite une soie fine, poissée, et l'on commence à ligaturer après avoir arrêté le petit bout de la soie sous le pouce, en montant deux ou trois tours; on enjambe sur les tours que l'on vient de faire, et on ligature en descendant et serrant, mais pas trop fort, jusqu'à la moitié de la queue; on ouvre la boucle que fait l'empile sur l'hameçon, et on passe devant le bout de la soie qui a tourné; alors, tirant fortement, mais avec précaution sur l'empile en tenant l'hameçon fermé, la boucle coule et rejoint la ligature, tout est arrêté : on coupe au ras le bout de la soie.

Seconde méthode. — Lorsqu'on empile des hameçons avec le crin, on le double par en bas à 108 millimètres; on place l'hameçon dans les deux doigts, comme je l'ai dit, et au lieu de se servir de soie poissée, c'est le bout le plus court de l'empile que l'on tourne d'abord en montant deux ou trois tours; puis en descendant, et passant ce petit bout dans la boucle, on tire sur le grand bout qui serre la boucle.

Troisième méthode pour les grosses empiles. — On allonge l'empile sur l'hameçon sans le dépasser (que ce soit une double ou triple racine de la soie ou du fouet de lin), on double la soie poissée de l'empilage, et on s'en sert, comme on a fait du crin, pour les petits hameçons. Quand on a tourné cette soie en descendant sept ou huit tours, on coupe le bout de l'empile sur l'hameçon, et on continue; on passe dans la boucle de la soie le bout qui a tourné, et on tire l'autre.

Quatrième méthode. — En allongeant l'empile sur l'hameçon, on la fait dépasser de 54 millimètres, on prend sous le pouce le fil poissé ou la soie et on commence à faire, en montant, trois tours très-serrés, puis, empiétant dessus, on fait en descendant six ou sept tours bien serrés. Alors, on s'arrête, on double sous le pouce le bas bout de l'empile, en lui laissant une boucle dépasser un peu l'hameçon. On continue à faire avec la soie ou le fil poissé quatre ou six tours, mais il ne faut pas trop serrer; on passe

ce bout dans la boucle, et on tire sur le petit bout de l'empile avec une pince.

Cinquième méthode. — On fait un nœud large, on repasse dedans deux autres fois ; et le fermant un peu en tirant sur les deux bouts de l'empile, le nœud tourne trois fois en restant un peu lâche ; on passe la palette de l'hameçon dans ces trois tours, on serre ferme l'empile, on appuie avec l'ongle pour la serrer encore plus, et on coupe le bout inférieur.

Toutes les empiles pour la pêche de jour doivent être sur simple ou double racine, suivant la pêche. La soie n'est bonne que pour les lignes de nuit, elle est trop molle et s'entortille à la ligne, tandis que, les lignes de nuit s'étendant avec une pierre ou un plomb, leur pesanteur empêche cet effet.

On empile les hameçons pour la pêche de nuit, sur du petit fouet pour les traînées, èt sur de la soie pour les jeux. De jour, lorsque l'on pêche à la main, à la canne, au grelot, au coup, suivant les pêches, on empile ses hameçons sur une double racine, sur une simple et forte racine, sur une racine moyenne ou petite, ou sur du très-fort crin. Pour les jeux, de jour, on empile aussi les hameçons sur une seule ou plusieurs soies de sanglier dont les cordonniers se servent; c'est court, mais très-fort, et cette matière n'a pas le luisant de la racine, qui, dans les eaux claires, nuit quelquefois à la réussite.

On peut encore employer de la soie très-forte,

du fil et de la ficelle bien tordus, qui offrent plus de résistance, et se servir de poix de cordonnier pour poisser la soie dont on fait les empiles des hameçons.

Il est bon d'avoir dans son portefeuille des hameçons préparés, de tous numéros; on est obligé alors de les rouler, et, lorsqu'on veut s'en servir, les empiles sont toutes *recoquillées*. Pour les rendre droites et unies, on les passe depuis l'hameçon jusqu'à la boucle, sur un morceau de gomme élastique, en les maintenant sous le pouce: elles redeviennent ainsi droites et flexibles. Cette manière d'avoir en poche des hameçons tout empilés et de divers numéros, ainsi que plusieurs plombées, évite de porter des corps de lignes différents; en changeant l'hameçon seulement, on fait la pêche nécessitée pour le moment.

Manière d'empiler l'hameçon double à palettes

Cet engin, spécialement destiné à la pêche du brochet et devant être fort et résistant avant tout, il faut pour sa confection rejeter les soies, les racines, les crins et autres matières en usage pour les pêches ordinaires. Avec deux fils de laiton fin, que l'on évite de trop tordre, on forme une cordelette, longue de 30 centimètres, y compris la boucle du haut; cette opération

se fait avec la petite mécanique représentée page 15.

On empile d'abord un des deux hameçons; on joint ensuite le second, en ayant soin de laisser les dards ouverts, mais pas entièrement, de sorte que l'ouverture entre deux soit d'un centimètre au moins.

On prend une balle de plomb percée, et, passant la boucle de l'empile dedans, on la descend jusque sur l'hameçon, après avoir passé dans la balle une petite broche, un clou ou une pointe. On allonge ensuite la balle en l'arrondissant avec le marteau.

Cette opération faite, on la laisse couler sur l'hameçon, et, reprenant le marteau, on aplatit doucement la balle; puis on coupe des deux côtés, de manière que le haut et le bas forment la pointe, et que l'épaisseur se trouve dans le milieu : cette opération se fait avec un couteau bien tranchant ou un canif.

Cette espèce de grappin à deux branches est très-avantageux en ce que cet hameçon double se colle contre le bec du poisson esche, ou contre l'anus, si on le place en arrière, et ne le blesse pas; que le plomb dont il est entouré le fait plonger rapidement et se relever de même par un léger mouvement de poignet : c'est ce léger va-et-vient qui, fait avec prudence, assure le pêcheur de sa proie.

On parvient au même résultat en entourant les deux hameçons de plomb laminé qu'on

aplatit et qu'on coupe dessus comme la figure XVII le représente.



Fig. XVII.

On peut charger le grappin de plus ou moins de plomb, à volonté.

Il est assez facile de faire ce grappin à deux ou trois branches sans garnir l'empile de plomb, ainsi que le représente la figure ci-contre; mais je ne vois pas l'utilité de cette sorte d'empile dont les trois corps d'hameçons en augmentent de beaucoup l'épaisseur. D'autant plus que le grappin à deux branches présente tous les avantages désirés, en ce qu'il évite une plombée à la ligne, et que le courant peut l'emporter obliquement sous les branches et sous les troncs, lieu où le poisson carnivore se repose en attendant le moment propice pour sa chasse. J'en donne cependant la figure pour les pêcheurs qui préféreraient ce grappin à celui que je viens de décrire. (fig. XVIII.)

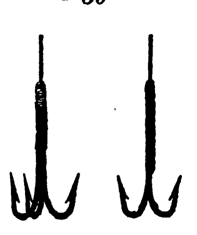


Fig. XVIII.

Lorsqu on veut empiler des hameçons en forme de grappin, pour la pêche à la truite, on choisit des hameçons sans palette, nos 7 ou 8, pointus par le haut et cannelés (le modèle *c* de la figure V, page 23). Si l'on n'a pas ce genre d'hameçon à sa disposition, on prend des hameçons ordinaires sans palettes, on les lime, ou on les aplatit avec le marteau sur le plat de la palette. On commence par en empiler deux dos à dos, en y mettant l'empile en forte racine, ensuite on y joint le troisième, de manière à lenr faire former le grappin, en appliquant le dos des branches aplaties l'une contre l'autre : il faut serrer très-fort avec de la soie bien poissée. On ajoute une boucle en haut de l'empile, toujours sans y faire de nœud.

Longueur des empiles

Beaucoup de pêcheurs inexpérimentés croient qu'en laissant les empiles fort longues aux lignes

de fond, le poisson, ne trouvant pas de résistance, avale plus facilement. Il n'en est rien.

Le poisson, ne trouvant pas de résistance, prend l'esche, la secoue, et, se promenant de droite et de gauche, la broie sans l'avaler d'abord, puis, sentant la pointe de l'hameçon qui le pique un peu, mais pas assez pour entrer dans la chair, souffle très-fortement et le rejette. Le pêcheur ne s'est nullement aperçu de cette manœuvre.

Il en est tout autrement lorsque l'empile n'a que 20 centimètres de longueur, que la plombée la maintient et que la ligne n'est pas tendue, mais seulement lâche.

Lorsque le poisson attaque l'esche qui est dans son entier et qui cache le dard de l'hameçon, il sent une légère résistance : c'est cette résistance qui l'engage à saisir plus précipitamment. Alors le pêcheur a parfaitement senti la première et la seconde attaque, qui, si elle n'est pas décisive, engage le poisson à l'avaler pour ne la pas perdre,

De cette manière, on sent parfaitement le toucher du plus petit poisson, même avec un peu d'habitude, on peut en deviner le genre.

Il n'en est pas de même pour les lignes à flotte ou de surface : l'empile peut avoir 30 centimètres et même plus, parce qu'elle descend d'à plomb à 27 millimètres du fond, et que, le poisson attaquant toujours la tête en bas et la

queue élevée, le bouchon reçoit de suite la commotion plus ou moins prolongée.

Lorsqu'on pêche dans une eau un peu courante, on peut donner à la ligne un peu plus de longueur que le fond, parce que la perpendicularité étant maintenue par le plomb, l'hameçon et l'empile descendent un peu obliquement.

Quant aux lignes au lancé, on peut laisser l'empile de la longueur désirée, la ligne tout entière étant horizontalement inclinée.

Il est de la plus grande nécessité de renouveler fréquemment les empiles. Combien de pêcheurs, lorsqu'ils sont démontés d'un hameçon par une pièce, vont racontant leur malheur et le mettent sur le poids et la force d'un poisson qui n'étaient qu'ordinaires, et cependant cela n'arrive que par le peu de précaution du pêcheur, qui se sert trop longtemps des mêmes empiles sans les examiner et sans renouveler les ligatures de celles qui en ont besoin.

Il est impossible qu'un hameçon plongé dans l'eau depuis des mois, ne soit pas oxydé entre la queue et la ligature. Cette oxydation se manifeste surtout à sa partie prolongée entourée de fil, qui, quoique ciré ou poissé, conserve intérieurement de l'humidité et amasse la rouille qui pourrit l'empile à l'endroit de la palette de l'hameçon, surtout à la racine, qu'elle soit simple ou double ; de là la faiblesse de l'empile

et sa rupture sous le poids et les efforts d'une pièce même peu pesante.

Je suis donc d'avis, comme j'ai coutume de le faire moi-même, qu'un pêcheur examine ses empiles et ses hameçons chaque fois qu'il lance une ligne à l'eau, pour réparer le mal et éviter des regrets quelquefois bien mérités; c'est ce qu'un pêcheur ne doit jamais oublier. Il doit de même choisir avec le plus grand soin pour la pêche la force des empiles suivant les localités.

Fabrication des mouches artificielles

On peut fabriquer soi-même ces mouches avec de la soie, de la laine, et de la plume de divers oiseaux; on leur donne ainsi à peu près l'apparence de l'insecte qu'on a voulu imiter. Avec la soie, la laine ou le coton, on forme le corps des gros insectes; leurs pattes, leurs ailes et leurs antennes se font avec de la plume noire, grise, jaune et rougeâtre; les corps doivent toujours être le plus mince possible. Les petites mouches, les moucherons, les cousins, etc., se font avec la plume seulement.

On se sert de la plume de coq, de perdrix, de bécasse, etc., mais c'est le choix qui est le plus difficile. Les meilleures plumes, lorsqu'elles sont un peu longues, sont celles de cuisse et de collet de coq, celles de perdrix, de bécasse, et les plumes grises et fines des ailes du canard sau-

vage; les verdâtres sont encore très-bonnes. En général, les meilleures sont celles qui se mouillent le moins.

On arrache le pennon de la plume du haut en bas, on prend de la soie de même couleur, on place l'hameçon dans les doigts, le dard en dehors et en dessus, puis on y empile la racine. Ensuite, on fait deux ou trois tours avec la plume en bas de l'hameçon, et deux tours dessus avec la soie, ayant bien soin de passer entre les brins de plumes déjà ouvertes. On continue de placer la plume sur l'hameçon de bas en haut, en la tournant et en la serrant fortement; mais à mesure qu'on a fait trois tours de plume, on ajoute trois ou quatre tours de soie. Lorsqu'on est arrivé au bout de la plume et de l'hameçon, du côté de la palette ou de la pointe, si ce sont des hameçons sans palette, on prend un petit bout de soie de 10 centimètres que l'on double, et on le place sur l'hameçon la boucle en dehors. On continue de tourner autour de l'hameçon la soie qui a retenu la plume, et, passant le bout dans la boucle du dernier bout qu'on a posé sous le pouce, on tire fort sur un des deux petits bouts de soie qui passent; la boucle se serre et arrête tout.

Pour faire les grosses mouches, on s'y prend à l'inverse de la manière que je viens de décrire pour la fabrication des petites, c'est-à-dire qu'on commence par faire le corps et l'on place la plume sur l'hameçon de haut en bas.

On emploie pour la fabrication des mouches artificielles des hameçons de différents numéros suivant la grosseur de la mouche que l'on désire faire et l'espèce de poisson que l'on veut pêcher.

La planche 2 offre divers spécimens de mouches artificielles ; voici leur nom et l'indication de la pêche à laquelle elles servent.

Il existe des mouches artificielles de bien des espèces chez les marchands d'ustensiles de pêche ; mais cette variété d'engins me semble bien inutile lorsque la main du pêcheur est expérimentée. Je n'ai représenté que 12 insectes, tant mouches que chenilles, celles qui me paraissent les plus usuelles pour tous les temps et tous les lieux ; ce sont celles que Drake, éminent pêcheur anglais, recommande dans son excellent *Traité de la pêche à la mouche artificielle*. Pour cette pêche, peu pratiquée encore en France, nous ne pouvons mieux faire que de suivre les conseils des Anglais, nos maîtres en ce genre.

Les numéros 1 et 2 sont des mouches pour la pêche au saumon, les numéros 3 à 12 servent à pêcher la truite et le juerne, les chenilles surtout sont bonnes pour ce dernier.

Planche 2, nº 1, grosse mouche pour la pêche du saumon.
— — 2, petite mouche. — —
— — 3, mouche de mars brune, avec ailes brunes et longue queue.

— — 4, mouche brune à ailes brunes, avec l'extrémité du corps couleur orange.
— — 5, mouche noire à ailes blanches.
— — 6, mouche de mai, jaune.
— — 7, mouche de mai, grise.
— — 8, Chenille rouge.
— — 9, Chenille noire.
— — 10, chenille couleur de fumée.
— — 11, mouche noire à ailes rouges.
— — 12, petit cousin noir.

Un pêcheur ayant en portefeuille un choix convenable de ces insectes, moitié gros, moitié petits, peut tenter la fortune avec autant de chances que s'il avait à sa disposition tous ceux que contiennent la boutique de son fournisseur.

Les mouches de mai doivent avoir de longues ailes relevées, une longue queue et le corselet un peu fort. La mouche nº 5 ne ressemble à aucune mouche naturelle, et cependant la truite s'y prend facilement dans tous les temps et dans toutes les localités. Drake la trouve préférable à la phalène blanche pour la pêche du soir.

Certains pêcheurs inexpérimentés croient nécessaire de changer à chaque instant de mouches variant de grosseur et de couleur, c'est une erreur. On peut faire des pêches très-fructueuses avec un très-petit nombre de mouches en portefeuille. La règle la plus générale est celle-ci : par un temps clair, un vent doux et dans une

eau claire, servez-vous de mouches petites montées sur un boyau fin; par un temps nuageux et couvert, par la pluie ou le vent et dans une eau trouble, prenez une mouche plus grosse et montez-vous plus fortement. N'employez jamais surtout que des mouches montées sur des hameçons irlandais, afin de retenir plus facilement les pièces ferrées.

La meilleure manière de prendre du poisson à la mouche artificielle, c'est de la faire sur les lieux; on s'accroupit au niveau de l'eau et on considère la mouche régnante, celle qui se trouve sur l'eau, au moment où l'on se dispose à pêcher; on la fabrique en cinq minutes, et l'on pêche.

On prend à cette mouche la truite, le dard et le juerne; avec de très-petites mouches on prend aussi de l'ablette.

LIGNES DE FOND

La traînée

La traînée est un cordeau dont la longueur varie à volonté, depuis 8 mètres jusqu'à 160 mètres et plus; les plus petits s'appellent *jeux d'anguilles*.

Cette ligne se fait avec du fouet que l'on a eu soin de dévriller ou de détordre avant de s'en servir.

Ce corps de ligne ne peut être monté qu'à mesure qu'on le tend en bateau, ce qui se fait dans la soirée, puisque c'est une ligne de nuit; mais il est nécessaire pour cela d'avoir préparé les hameçons eschés à leur empile.

Les jeux

Les jeux sont une petite traînée portative, qu'on jette du bord et à laquelle les hameçons restent attachés. Elle se fait en fouet de lin bien dévrillé ou en crin en douze brins: en fouet pour le gros poisson, et en crin pour le poisson moyen. (figure 19.)

On y place de 6 à 18 hameçons au plus, montés sur empiles de 8 à 11 centimètres de long. On monte ordinairement les hameçons pour les jeux sur un boyau de ver à soie doublé ; de cette manière une boucle se trouve faite tout naturellement à l'empile, et l'on a une monture raide qui se tient à l'écart et ne s'emmêle pas avec le corps de ligne. On fait au corps de ligne des nœuds à 55 centimètres l'un de l'autre, et sur chaque nœud on fixe un hameçon en passant la boucle de la racine à cheval sur le nœud, de manière qu'il est arrêté et ne peut glisser ni à droite ni à gauche.

Au moyen d'un chaînon, on attache ce corps de ligne à une plombée, pesant de 250 grammes à 1 kilog, dont on se sert suivant la rapidité de

courants; cette plombée peut avoir la forme de la figure 20, mais je lui préfère encore celle de la figure XIX.



Figᵉ XIX.

Le bout qui avance forme le gouvernail, afin que le courant l'empêche de tourner dans l'eau, ce qui mêlerait la ligne qui doit être libre.

On attache en haut de ce plomb un bout de fouet assez long pour pouvoir le descendre à l'eau et l'y maintenir.

Les hameçons se mettent à volonté depuis le nº 1 à 3 pour le fouet, et du nº 6 à 9 pour les jeux en crin; mais au corps de cette dernière ligne, on ne fait pas de boucle, on attache les empiles en passant leur boucle au-dessus des nœuds, et passant l'hameçon dedans, tout tient bien de cette façon.

Cette manière d'attacher les hameçons par une boucle est la meilleure, puisqu'on peut les changer quand on le désire, ou les remplacer quand ils cassent.

En se procurant une plombée, on fait facilement un moule en plâtre fin pour en couler d'autres.

LIGNES A FLOTTE A SOUTENIR A LA MAIN

Cette ligne se fait en fouet de lin ou en cordonnet de soie: elle doit avoir au moins 65 mètres de longueur pour les grandes rivières, 32 mètres pour les petites, et 16 mètres pour les canaux, étangs, fossés, etc. Elle ne doit pas être grosse, afin d'offrir moins de résistance au courant qui la ramènerait sur le bord, car il faut que sa plombée soit proportionnée au courant, et qu'elle soit maintenue obliquement. Il est donc plus avantageux de la faire en cordonnet de soie qui, malgré son peu de grosseur, est d'une grande force. La figure XX indique les différentes grosseurs ordinaires de la soie pour tous les genres de pêche.



Fig. XX.

On commence par bien dévriller le corps de ligne, qu'on empelote sur un plioir carré, long, que l'on fait avec une planchette bien plate, à laquelle on fait une entaille de quelques millimètres à chaque bout.

Les personnes qui n'ont aucune idée des procédés bien simples de la préparation de la soie, devront se procurer de la vraie soie de Chine, ou de la soie impérméable, enduite à l'huile grasse et au caoutchouc.

On fait, au bout du corps de la ligne, une boucle sans nœud ainsi que je l'ai dit plus haut; on met à demeure, auprès de la ligature, un petit plomb roulé; on passe dans cette boucle l'empile de l'hameçon qui doit prendre à 20 centimètres; on passe au-dessus du petit plomb le coulant tenant la plombée dont le modèle est page 13.

Suivant la pêche que l'on veut faire, on emploie l'hameçon qui doit être du n° 0 à 3.

Prix des deux lignes. — Le cordonnet de soie pour ligne, coûte, suivant le cours du commerce, de 35 à 45 centimes les 4 grammes, qui, suivant sa grosseur, donnent de 6 à 8 mètres, et plus, dans la grosseur voulue pour ce genre de ligne, parce qu'à la main le poisson oppose plus de force qu'à la canne, dont la flexibilité atténue les efforts de l'animal.

La pelote de fouet de lin coûte 40 centimes, et porte plus de 20 mètres.

Composition d'une ligne en soie	*Composition d'une ligne en fouet*
30 grammes de soie.	3 pelotes de fouet.
1 plombée.	1 plombée.
1 hameçon n° 1.	1 hameçon n° 1.

Mais si l'on calcule qu'une ligne de soie dure quatre saisons de pêche, et que le fouet fait tout au plus l'année, on verra que quatre lignes de fouet auront coûté quatre fois autant, ce qui fait revenir cette dernière plus cher ; encore est-elle moins avantageuse.

J'ai décrit la ligne à soutenir en parlant de la fabrication des cannes, page 2.

La ligne que l'on emploie avec le grelot est la même que celle à soutenir à la main; elles ne diffèrent que dans la pêche que je décrirai plus loin.

Excepté les lignes à fouetter et rouler, toutes les autres ont été décrites par mon système de ligne crin unique et à compartiments. Les explications suivantes terminent donc la nomenclature des lignes dites *à flotte.*

Ligne à fouetter. — On fait une avancée soit en crin, soit en racine très-fine, d'un seul brin de crin très-fort, garnie à 65 centimètres de distance, de trois ou quatre petits hameçons nº 16 ou 18, pendant à 27 millimètres au plus du corps de ligne. On aura soin de faire au bout supérieur, une petite boucle pour la joindre au dernier morceau de la grande ligne décrite au chapitre premier, ce qui y ajoute 1m. 90 à 2m.60.

Ligne à rouler. — C'est la même ligne; mais comme elle est susceptible de prendre du moyen poisson en même temps que du petit, on fait

l'avancée en 2 et 3 brins de crin, ou d'une seule racine, mais un peu plus forte.

Les anciens pêcheurs mettaient à ces lignes une petite flotte très-courte pour soutenir la ligne. Je suis loin d'adopter ce système. De même que la plume, par le mouvement continuel de va-et-vient, fait sauter l'eau, elle devient un inconvénient, et n'est nullement nécessaire ; le courant soutient suffisamment la ligne.

On met à la ligne à fouetter fort peu de plomb en avant.

A la ligne à rouler, on ajoute, avant le dernier hameçon, du côté de la canne, un poids de plomb un peu plus fort pour faire tomber la ligne presque au fond ; cependant c'est la force du courant qui doit diriger cette opération.

Confection des grelots

On fait tourner par un tourneur une douzaine de bobines en bois de hêtre, de 13 centimètres de hauteur, auxquelles, avant le bourrelet du haut et du bas, on marque avec l'outil la place pour une virole d'un peu plus de 14 millimètres.

On peut se procurer de ces viroles, chez tous les quincailliers et les fabricants d'outils.

On achète chez un fabricant de baleine 240 grammes de bouts de rebut, de 20 centimètres de longueur.

On achète 2 mètres de fil-de-fer cru, de la grosseur d'un tuyau de plume, plus 12 grelots nº 3.

On fait percer les bobines par le tourneur qui pose les viroles.

Avec un morceau de vitre, on gratte les baleines pour les arrondir, en les rendant pointues par le haut.

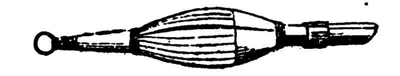
On coupe à 16 centimètres de longueur le fil-de-fer, auquel on fait une pointe, et l'on fait entrer de force l'autre partie dans la bobine. (figure 13.)

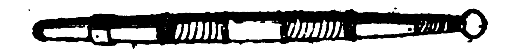
La fig. 13, représente un grelot, une bobine montée garnie des viroles et de la baleine, dont l'ensemble constitue la ligne à grelot. Cette ligne de 30 mètres, et dont la baleine a 66 centimètres, ne doit pas être trop flexible.

On peut, en s'en servant, éviter d'y mettre un moulinet. Pour cela, on place un petit tasseau *a* à 8 centimètres du pied, que l'on fixe sur la baleine *b* ; l'on attache au haut en *c* un grelot pour lequel on adopte le même système qu'aux anneaux de la canne, à 8 centimètres de l'extrémité. Par ce moyen l'on peut plier toute la ligne dessus ; en outre, cette manière a l'avantage, par sa longueur et par l'air qui circule, de faire sécher très-facilement la ligne.

FLOTTES ET PLOMBÉES

Flottes et bouchons ordinaires





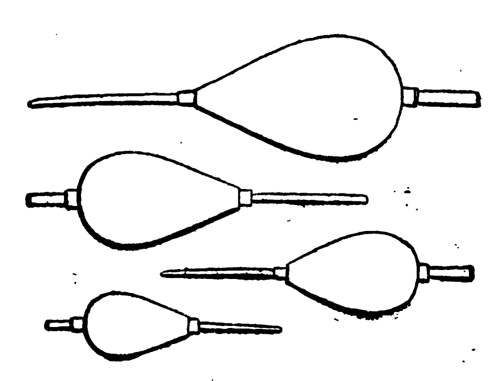


Fig. XXI.

Les flottes sont de différents modèles et de différentes grosseurs, suivant la pêche à laquelle les destine. Les différents modèles (fig. XXI)

remplacent une description qui deviendrait inutile, et les explications contenues dans le corps de ce Manuel, indiquent au pêcheur comment il doit en faire usage. Je ne m'appesantirai donc pas sur ce sujet.

On se sert pour la confection des flottes, de bouchons de liége taillés convenablement, de tuyaux de plumes d'oie ou d'autre volatile, de piquants de porc-épic, enfin de tout corps léger qui flotte sur l'eau, qui soit creux ou qui puisse être creusé, afin que l'on y passe facilement la ligne. Un simple examen suffira pour faire comprendre leur fabrication.

Bouchons perfectionnés

On se servait autrefois de bouchons garnis à l'intérieur d'un tuyau de plume, et l'on était obligé de démonter la ligne pour les dépasser ou les mettre. J'ai trouvé une méthode simple et commode pour les mettre ou les ôter sans le moindre embarras et avec toute la promptitude désirée. De cette manière, la ligne à flotte dont on se sert pour pêcher de surface, devient, à l'instant même, une ligne de fond, à la volée, au lancé, etc. Cela se fait en ôtant le bouchon par le travers de la ligne, ce qui la rend libre ; on y attache alors une plombée en forme de clochette.

On perce un bouchon ordinaire avec une bro-

che de fer pointue, chauffée au feu; il ne faut pas que cette broche ait plus de 2 millimètres de diamètre.

Lorsque le bouchon est percé bien droit et la broche refroidie, on retire cette dernière et on taille à volonté le bouchon avec un canif.

On brûle le bouchon à la chandelle pour le rendre bien noir partout, après on le place dans un chiffon de laine huilé que l'on frotte dans les deux mains, ce qui le rend uni.

On passe dans le trou un tuyau de plume, qu'on enfonce jusqu'à ce qu'il serre, mais pas trop, et auquel on ajoute de la cire rouge au gros bout.

Lorsque tout ceci est terminé, on fend du haut en bas le bouchon sur la plume du côté creux, qui sert de guide pour couper bien droit; on se sert pour cette opération d'un couteau à lame mince, pour ne pas trop ouvrir la fente. On fait bouillir le bouchon un instant dans du vinaigre pour le resserrer. Pour le placer à la ligne, on ouvre la fente avec les doigts et on y introduit le corps de ligne, et afin que, par les secousses qu'on donne à la canne en ferrant, le bouchon ne sorte pas, on adapte sur la fente un petit picot à deux branches pointues (fig. XXII), que l'on enfonce en travers du bouchon. On peut le retirer et le remettre à volonté,

Fig. XXII.

par le moyen d'une petite boucle qui le surmonte et qu'on saisit entre deux doigts, et en le retenant, l'empêche de se perdre ; ce qui serait facile à cause de son peu de volume.

On le fait facilement soi-même avec une petite pince recourbée. Pour cela, on coupe 2 centimètres de laiton ; on fait une pointe aux deux extrémités, et avec la pointe de la pince, on forme une boucle au milieu, puis l'on fait baisser les pointes de chaque côté en les courbant. La figure XXIII le représente adapté au bouchon :

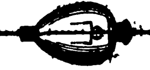


Fig. XXIII.

Il faut toujours avoir soin de placer le corps de ligne à l'opposé de la fente du bouchon, et d'appliquer dessus le dos de la plume.

Utilité du plomb laminé

Les plombs de chasse fendus dont on se sert pour les lignes sont très-commodes, mais, dans certaines circonstances, le plomb laminé à son avantage ; on en trouve partout, et la modicité de son prix le met à la portée de tout le monde. Outre qu'on peut l'employer aussi bien que le

plomb fendu pour les lignes ordinaires, on l'utilise aussi pour celles de fond. En roulant la quantité nécessaire sur une forte épingle, on en fait des coulants des poids les plus minimes; mais avec une ligne de crin à nœuds, cela est impossible. Il faut donc en faire de petites plombées suspendues par une attache en racine ou un bout de fil, à l'extrémité duquel on fait un nœud que l'on couvre en roulant au-dessus un très-petit brin de ce même plomb; on passe l'autre extrémité dans la petite plombée et on y adapte un chaînon de chaînette.

Voici ces deux objets : la figure XXIV *a* représente un fil ou une racine doublés et plombés au bout pour arrêter la plombée, la figure XXIV *b* une plombée prête à placer sur la ligne.

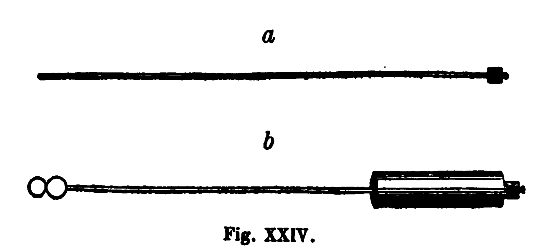


Fig. XXIV.

On voit que de cette manière on peut faire des plombées plus ou moins pesantes, car il serait difficile de couler des clochettes aussi petites et ceci les remplace parfaitement.

Le plomb laminé est donc fort commode dans tous les cas et donne un résultat satisfaisant, ainsi qu'on le verra dans certaines pêches qui seront décrites plus loin.

Des plombées et de leurs poids suivant le courant et la force des cannes

Pour la pêche de fond, il est bien nécessaire de calculer le poids des plombées sur la force de la ligne et de la canne dont on se sert.

Si le vergeon de la canne et le corps de la ligne sont forts, on peut sans crainte y mettre une plombée de 60 à 80 grammes dans un fort courant, tandis que 25 grammes suffisent dans peu ou point de courant.

Il est très-nécessaire de savoir apprécier la force d'un courant avant d'augmenter ou de diminuer le poids d'une plombée. Cette connaissance est surtout indispensable si l'on veut pêcher dans un raidier ou sur la fin du flot; on met alors une plombée plus forte pour aider à lancer la ligne au loin ou faire tenir le fond lorsqu'on pêche de près.

Avec les plombées lourdes et le poids de l'eau sur la ligne, on sent moins facilement l'attaque du poisson, tandis qu'avec une plombée légère, on calcule au toucher tous les mouvements du poisson, opérés graduellement jusqu'à ce qu'il

ait l'esche entrée dans la gorge, instant où l'on peut enferrer en toute sûreté.

La pesanteur des plombées n'est admissible que pour la pêche de fond à la main ou au grelot, la ligne étant faite ou d'une grosse soie, ou en fouet de lin, qui ne craignent pas une secousse forte et vive, et la plombée étant lourde, elle oppose une résistance au poisson, qui s'enferre plus facilement.

RUPTURE DES LIGNES

On peut parfaitement attacher ensemble deux morceaux de ligne par le nœud de tisserand que tout le monde connaît; ce nœud si simple a le mérite d'être petit et solide et plus la ligne est tendue plus le nœud se serre. Mais il a l'inconvénient de couper la ligne et il arrive quelquefois qu'elle se casse près du nœud sur un coup de queue de la pièce prise.

Il est donc préférable de rejoindre les lignes par deux boucles fermées par des ligatures, ainsi que le représente la figure 12. Ces deux boucles forment une avancée (figure 11) qui a l'avantage de pouvoir être défaite lorsqu'on veut diminuer la longueur de la ligne. La figure XXV explique parfaitement la contexture de cette avancée.

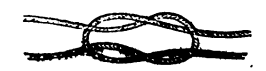


Fig. XXV.

On prend une boucle ligaturée entre le pouce et l'index, de l'autre main, on passe dans la boucle le bout de la ligne que l'on veut rejoindre, ainsi que la figure l'indique, puis, de chaque main, on tire en sens opposé les deux anses formées par les bouts de la ligne ainsi entrelacés, et le nœud est fait. On n'a plus qu'à ligaturer la seconde boucle.

Lorsqu'on veut joindre deux boucles d'un corps de ligne, de manière à pouvoir les séparer plus tard l'une de l'autre, on peut encore employer le nœud de tisserand. Pour cela, on forme l'anse avec l'un des des deux bouts, on passe la boucle de l'autre bout dans la première anse, on l'entrelace de manière à former le nœud, puis on serre. On peut séparer ces deux boucles en les desserrant et en les désentrelaçant.

Autre manière de rejoindre les lignes

Bien des pêcheurs font des nœuds pour rejoindre les lignes cassées, ce qui les rend défectueuses.

Et cependant, aucun pêcheur n'ignore que

lorsqu'une ligne casse, c'est toujours à la jointure d'un nœud, que la racine soit simple ou qu'elle soit double.

Il est une manière de réparer le mal sans risquer qu'elles se désunissent à l'endroit rejoint; ce qui est d'autant plus commode qu'elles peuvent, comme avant, passer sans difficulté dans les anneaux de la canne à moulinet.

Je suis parvenu à réunir les bouts, soit en crin, soit en racine, ou toute autre matière, au moyen de deux boucles arrêtées par une rousture ou ligature sans nœuds. Cela se fait en passant boucle dans boucle, comme pour mettre l'empile à la ligne.

De cette manière, on peut faire une ligne aussi longue que l'on désire et la raccourcir à volonté, avec la plus grande facilité en dépassant les boucles. Ainsi lorsqu'on s'est donné la peine de faire une ligne de 10 mètres, si l'on veut changer de pêche, on ôte une longueur de 2 ou 3 mètres qui sert d'avancée pour joindre à une ligne de soie, et on la remet à volonté.

On commence par tailler les deux bouts cassés en sifflet, pour éviter l'épaisseur.

On plante un clou à crochet sur le bord d'une table; on tourne cinq ou six fois la grande partie de la ligne en dessus et en dessous du crochet, en laissant seulement dépasser 6 ou 8 centimètres du même bout, ce qui la tient ferme et l'empêche de glisser.

On prend un fil bien ciré, dont on laisse passer 10 centimètres; on saisit avec le pouce et l'index 1 centimètre du bout qui tient au clou; on ajuste dessus la même longueur de la ligne à joindre, et, prenant les deux parties ensemble sous le pouce de la main droite, on tourne le fil autour, d'abord deux tours en montant, puis, en empiétant sur le bas, on serre très-ferme jusqu'à ce qu'on soit parvenu presque à la fin. Lorsqu'on en est arrivé là, on retrousse le bout du fil du bas en le ployant de manière à former une petite boucle qu'on prend sous le pouce; on fait encore par-dessus le tout six ou sept tours, mais sans serrer; on prend alors le bout du fil qui a été tourné autour de la ligne, on le passe dans la petite boucle, et, saisissant l'autre bout du fil qui s'allonge en haut et passe sous la ligature, on tire dessus, pas trop fort pour ne pas casser, et tout se ferme fortement.

Cette petite rousture, fort mince, et qui n'a qu'un centimètre de longueur, est tellement solide qu'on casserait la ligne partout ailleurs plutôt que de la disjoindre à cet endroit.

J'ai de vieilles lignes qui, dans leur longueur, portent de trois à quatre ligatures pareilles, et rien n'est défectueux.

La figure XXVI représente une ligne raccommodée, avec deux roustures.

Fig. XXVI.

De la même manière, on peut assembler tous es bouts d'une ligne en racine ou en crin, pour que les racines soient doublées et tordues régulièrement, sans crainte qu'aucune partie se détache si les roustures sont bien faites.

De la même manière, on empile un gros hameçon sur une double racine en mettant sous la ligature la branche de l'hameçon et 1 centimètre de l'empile. Avec cet empilage, on peut maintenir et prendre le plus fort poisson sans craindre que quelque chose se dérange, et cette monture, qui n'a pas d'épaisseur, permet d'enferrer facilement un ver rouge.

CHAPITRE III

USTENSILES DE PÊCHE.

Je vais passer en revue, dans ce chapitre, les divers engins dont le pêcheur doit être muni avant de se mettre en campagne. Leur description ne sera pas longue ; et ce serait inutile, puisque la figure en dira autant à première vue que tous les détails oiseux que je pourrais don-

ner au lecteur. Si je me suis étendu plus particulièrement sur quelques-uns, c'est pour venir en aide aux pêcheurs qui sont éloignés de tout marchand d'ustensiles, afin qu'ils puissent les confectionner eux-mêmes, au moment du besoin. Mais ces ustensiles sont de si peu de valeur, eu égard au temps que l'on passerait à les faire, que je conseille d'avoir de suite recours au marchand le plus voisin.

Le choix d'un marchand n'est pas chose indifférente, car, d'après les ustensiles que l'on tire de chez lui, on peut être démonté à l'improviste ou résister à la défense la plus vive du poisson. J'indiquerai donc particulièrement et en toute confiance la maison Warner, rue Saint-Honoré, 114, et quai de l'École, 30, à Paris, dans laquelle je me suis procuré les divers ustensiles qui me servent et que j'ai décrits dans cet ouvrage, parce que j'ai pu en apprécier la bonne fabrication.

Trousse

La trousse est un sac en peau, de forme rectangulaire, que l'on porte en bandoulière au moyen d'une lanière de cuir, et qui renferme les divers ustensiles de pêche dont le pêcheur peut avoir besoin. (figure XXVII.)

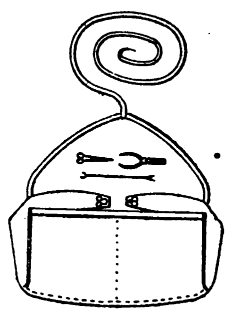


Fig. XXVII.

Ce sont généralement une série d'hameçons des nos 0000 à 18, une série de mouches artificielles pour la pêche au lancé, des sauterelles et des poissons artificiels, des plombs de divers numéros, des bouchons et des flottes proportionnés au poids des plombs, de la soie, de la soie poissée, de la racine, du crin de Florence et du crin de cheval, des plioirs, un dégorgeoir, une pince plate, de petits ciseaux à bouts pointus, une petite feuille de plomb mince pour garnir les empiles des forts hameçons et pour ajouter aux plombées des lignes. On ne peut fixer exactement le contenu de chaque trousse ; il varie suivant le besoin et le goût du pêcheur, ainsi qui suivant la pêche qu'il veut faire.

Boîte à hameçons

Lorsqu'on emporte avec soi une série ou une certaine quantité d'hameçons tout empilés, les empiles sont toujours recoquillées et quelquefois emmêlées les unes dans les autres. Pour atténuer le premier inconvénient et pour obvier au second, la maison Warner fabrique des boîtes à hameçons, d'un modèle spécial déposé, et qui fait l'objet d'un brevet d'invention.

Ce sont de petites boîtes en buis, de forme cylyndrique, se composant d'un corps de boîte creux surmonté d'un couvercle qui se ferme au moyen d'un pas de vis. Sur un des côtés est pratiquée une entaille verticale de 1 à 2 millimètres de largeur et de 15 millimètres environ de longueur, afin de permettre l'insertion dans la boîte de l'hameçon empilé. Le fond est percé d'une autre entaille de même forme mais plus petite, qui laisse passer et pendre à l'extérieur l'empile, tandis que l'hameçon est arrêté dans la boîte. Il existe un second modèle dans lequel le fond de la boîte est revêtu d'un second couvercle également fermé au moyen d'un pas de vis. Ce couvercle, assez profond, forme une seconde boîte, dans laquelle sont renfermées les empiles, qui, dans le premier modèle, pendent extérieurement, et remédie à ce défaut.

Cette petite boîte, facile à mettre en poche, est

tellement commode qu'il n'est pas un pêcheur qui puisse s'en passer après s'en être servi quelque temps. Je la recommande tout particulièrement à mes lecteurs.

Plioir ou empiloir

Le plioir consiste en une moitié de roseau, dont les deux extrémités présentent une échancrure AA sur lesquelles on roule les lignes dont on a besoin. (fig. XXVIII.)

On fait aujourd'hui des plioirs en bois, plats et échancrés carrément à leurs deux extrémités ; et amincis au milieu de l'échancrure pour y loger commodément l'hameçon. Le bois est plus solide que le roseau ; c'est ce qui a fait rejeter les premiers, qui cassent assez souvent. On s'en sert de même que de ceux en roseau ; mais quelques personnes se servent encore de ces derniers à cause de leur forme concave qui garantit les hameçons. On peut obtenir cette forme en se servant du bois de sureau, dont on enlève la moelle.

Fig. XXVIII.

Lorsqu'on veut plier une ligne, on commence par placer les hameçons au milieu et dans la partie concave, afin de les garantir et pour éviter qu'ils ne s'accrochent, puis on pelotonne la ligne dans les échancrures AA, et, pour qu'elle ne se

déroule pas, on l'arrête par l'extrémité dans l'une des encoches latérales BB.

Il est essentiel de ne pas plier une ligne avant qu'elle soit bien sèche. Autrement elle risquerait de se pourrir, et lorsqu'on s'en servirait de nouveau, elle pourrait se casser sur un mouvement de queue trop brusque du poisson, au grand désappointement du pêcheur.

Dégorgeoir

Le dégorgeoir consiste en une petite tringle de fer, de cuivre ou de laiton, quelquefois même d'ivoire, longue de 16 centimètres; elle se termine à une extrémité par une poignée et à l'autre par une petite fourche plate dont les branches sont droites et émoussées afin de ne pas piquer. (fig. XXIX.)



Fig. XXIX.

On s'en sert pour dégager la pointe d'un hameçon engagée dans la gorge d'une pièce prise. Pour cela, on ouvre la bouche du poisson et on passe la fourche du dégorgeoir le long de la ligne et de l'hameçon de façon à entraîner celui-ci en arrière et à le dégager des chairs.

Émérillons

Fig. XXX.

On appelle *émérillons* de petites clefs tournantes dont on se sert pour réunir l'une à l'autre deux avancées de ligne. Ils peuvent, suivant le besoin, tourner d'un sens et de l'autre sur leur pas de vis boulonné, et servent à empêcher les lignes de se tordre et de se rompre par suite de la torsion rapide que le poisson communique à la ligne. Ils sont encore d'une grande utilité pour la pêche au poisson ou à la mouche artificiels, leur torsion continuelle donnant à l'animal imité l'apparence de la vie et du mouvement. On les attache souvent aux lignes dormantes dont on se sert pour pêcher au lancé ou au passé, pour le brochet, la truite et les poissons de surface.

Comme on le voit par la figure XXX, on fabrique des émérillons à anneau ou à crochet.

Paniers

Les paniers sont fort utiles au pêcheur pour transporter sans fatigue ses engins et même pour rapporter le produit de sa pêche; il s'en sert encore pour s'asseoir sur le bord de l'eau, et cela le dispense d'emporter un pliant, qui, quoique peu gênant, augmente toujours son attirail.

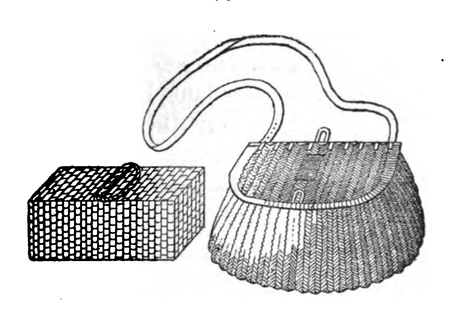


Fig. XXXI.

On fait les paniers en osier et de deux modèles, que la figure XXXI ci-dessus représente. Le uns, plats et munis d'une poignée, se transportent à la main et sont plus commodes pour s'asseoir; ils s'ouvrent sur le dessus à droite et à gauche. Les autres, arrondis à la partie qui touche au corps, pour mieux s'emboîter aux reins, se transportent en bandoulière au moyen de deux bretelles; ils sont de forme ovale méplate et le dessus s'ouvre en se développant sur le côté intérieur, le plus élevé. S'ils sont moins commodes pour s'asseoir, ils rachètent ce désagrément par leur contenance plus vaste, qui peut permettre d'emporter plus d'ustensiles sans s'en embarrasser.

Le panier le plus commode pour la pêche doit être carré, long de 48 à 54 centimètres, sur 21

ou 27 centimètres de hauteur, et 16 centimètres de largeur, et avoir une anse mobile. Comme on le fait avec des montants très-forts, on peut s'asseoir dessus toute la journée sans qu'il casse.

Boîtes à vers

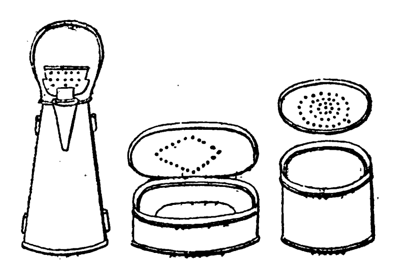


Fig. XXXII.

Ces boîtes, de formes diverses, (fig. XXXII) servent à transporter les asticots, les vers et autres appâts pour la pêche. Elles sont faites en fer-blanc et percées, à leur partie supérieure, de trous à air.

Seau à vif

Le seau à vif est fait en fer-blanc, de forme ovale assez aplatie sur la face et le derrière, et bombé sur les parties latérales; le dessous est

plat et le dessus bombé est percé de trous à air ; il est muni d'une anse pour permettre de le transporter facilement à la main. La figure XXXIII peut suppléer à toute autre description.

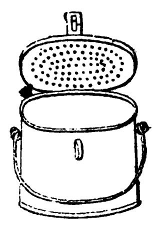


Fig. XXXIII.

On l'emplit d'eau aux deux tiers de la hauteur, et l'on s'en sert pour mettre de petits poissons vivants employés comme amorces pour la pêche au brochet et à la truite, ou encore pour rapporter vivantes les pièces prises.

Filet à poisson

Le ***filet à poisson***, connu également sous le nom de ***sac à cercles***, sert à mettre les pièces capturées. Lorsqu'on est en bateau, on peut laisser traîner ce sac dans l'eau pour conserver en vie les poissons ; sinon, on les rapporte facilement à la

main, mais morts, ce qui est un inconvénient par les grandes chaleurs de l'été.

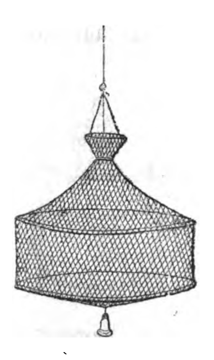


Fig. XXXIV.

La figure XXXIV est assez claire pour dispenser de toute description. Les cercles donnent de l'évasement au filet et de l'air au poisson; le plomb, en forme de clochette et qu'on peut remplacer par une sonde au besoin, placé à l'extrémité inférieure du filet, le maintenait dans l'eau et même en l'air dans la position verticale, moins incommode pour le poisson.

Sondes

Les sondes servent à mesurer la profondeur

de l'eau et à indiquer la distance qui doit exister entre la flotte et l'hameçon placé au bas de la ligne.

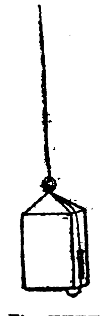


Fig. XXXV.

La sonde consiste en un carré de plomb, terminé en cône, surmonté d'un anneau à sa partie supérieure. (fig. XXXV.)

Lorsqu'on veut connaître la profondeur exacte d'une rivière, on passe sa ligne dans l'anneau et on loge la pointe de l'hameçon dans la partie plate du dessous de la sonde; on descend ainsi sa ligne et l'effet obtenu, on la remonte et on la débarrasse de la sonde.

Quelques modèles (fig. XXXVI) ne sont pas de forme carrée; ils sont plus larges à la base qu'à la partie supérieure; l'anneau qui les termine est plus large et partant plus commode; en outre, la base est entaillée de façon à pouvoir y loger plus facilement l'hameçon: Je les préfère aux autres modèles.

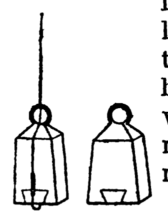


Fig. XXXVI.

D'autres sondes affectent la forme ronde d'une clochette plate en dessous et surmontée d'une courte tige plate dans laquelle un trou est pratiqué. (figure XXXVII.) Elles sont moins com-

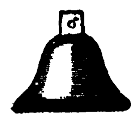


Fig. XXXVII.

modes, mais elles peuvent servir au pêcheur qui en est muni. On les descend au bout d'une corde où l'on passe la tête de l'hameçon qui termine la ligne dans le trou de la tige.

D'ailleurs la forme d'une sonde influe peu sur les services qu'elle peut rendre, puisque certains pêcheurs mal outillés les remplacent sans inconvénient par une pierre placée au bout d'une corde ou par une feuille de plomb roulée autour de la ligne au-dessus de l'hameçon qui la termine.

Grappin

Le *grappin* est utile aux pêcheurs dans bien des circonstances : pour relever les lignes dormantes de jour ou de nuit, pour dégager la ligne prise dans les herbes, les racines ou les troncs d'arbres, et même pour ancrer le bateau où l'on pêche. La figure XXXVIII le représente.

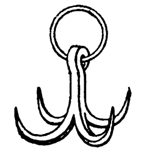


Fig. XXXVIII.

Il consiste en une tige de fer forgé divisée en

trois ou quatre branches à l'une de ses extrémités, lesquelles branches sont recourbées et pointues; l'autre extrémité est recourbée sur elle-même et forme un anneau fermé dans lequel passe un autre anneau de fer également forgé, auquel on attache une longue corde.

Si l'on veut décrocher une ligne et que l'on n'ait pas de grappin, on peut y suppléer en attachant dos à dos trois ou quatre hameçons à brochet, les plus forts que l'on peut trouver; cette ligature se fait avec du fil poissé ou mieux avec du plomb laminé que l'on aplatit autour de l'empile. Mais rien ne vaut l'anneau à décrocher dont je vais parler et que tout pêcheur doit avoir avec lui dans sa trousse.

Anneau à décrocher

Cet anneau, qui ne sert qu'à décrocher les lignes retenues au fond de l'eau, se compose d'un cercle en cuivre, de sept centimètres de diamètre et d'un poids approximatif de cent grammes. D'un côté se trouve une tige percée et de l'autre trois dents recourbées vers l'intérieur du cercle. (figure XXXIX.)

Lorsqu'une ligne est accrochée et qu'on ne peut réussir à la dégager, on attache une ficelle au trou de la tige plate de l'anneau, on passe la canne, puis la ligne dans l'anneau, et, au

moyen de la ficelle, on le laisse tomber sur le corps qui retient l'hameçon. Le poids de l'anneau

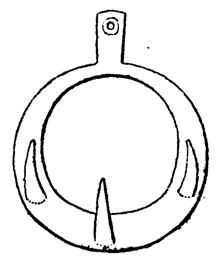


Fig. XXXIX.

et les dents recourbées dont il est garni ont raison du corps qui tenait la ligne prisonnière et l'on ramène à soi d'une main la ligne et de l'autre la ficelle et l'anneau.

Cet anneau ne pouvait convenir aux lignes munies de moulinet ; aussi, pour remédier à cet inconvénient, a-t-on fabriqué des anneaux qui

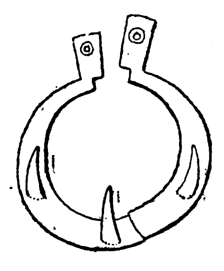


Fig. XL.

s'ouvrent, ainsi que la figure ci-dessus le représente, pour pouvoir l'entrer et le retirer plus facilement. (fig. XL)

On fabrique encore des anneaux qui ne s'ouvrent pas, et qui ne diffèrent de celui que j'ai décrit que parce qu'ils sont plus lourds et qu'ils portent six et quelquefois huit dents recourbées au lieu de trois. (fig. XLI.)

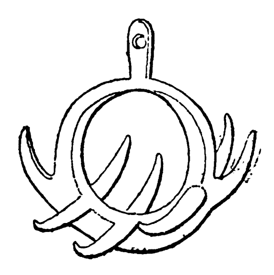


Fig. XLI.

On comprend facilement qu'on vient à bout des obstacles les plus sérieux avec un engin de cette puissance. Quoique son emploi ne soit pas journalier, tout pêcheur soigneux de ses lignes fera bien de s'en précautionner.

Épuisette.

L'épuisette consiste en un filet conique solidement cousu autour d'un cerceau rond en fer,

dont les deux extrémités sont réunies et s'emmanchent droit dans un bâton de longueur variable. Telle est l'épuisette commune. (fig. XLII.)

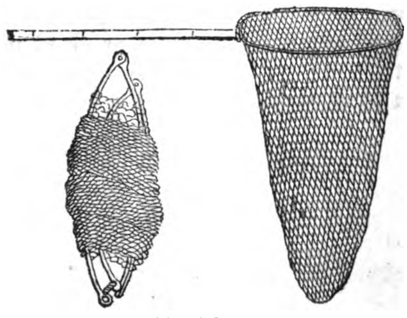


Fig. XLII.

Mais on en fabrique de plus commodes, dont le cerceau se plie en deux sur lui-même et se démonte du manche au moyen d'un pas de vis en laiton. Le manche se raccourcit au moyen d'un nombre indéterminé de pas de vis semblables, et le tout ainsi démonté peut s'emporter dans le panier de pêche et même dans la poche.

On se sert de l'épuisette pour enlever de l'eau le poisson ferré, dont le poids est trop considérable ou les mouvements trop brusques, et qui pourrait rompre la ligne. Pour cela on attire doucement le poisson vers la rive, on entre l'épuisette dans l'eau et on la ramène sous la pièce ··'on enlève ainsi facilement.

Accessoires

Quelques pêcheurs peuvent compléter leur attirail par un *pliant*, sur lequel ils seront plus mollement assis que sur le panier de pêche, et par un *parapluie* à manche ferré, qui les garantira des ardeurs du soleil et de l'humidité de la pluie. Mais ces objets de confort ne font, selon moi, qu'augmenter leur bagage sans nécessité absolue. Un vrai pêcheur, passionné pour son art, affronte la chaleur et le froid, et la moindre capture le dédommage amplement de sa patience et des intempéries de la saison.

CHAPITRE IV

AMORCES ET ESCHES

AMORCES DE FOND

On nomme amorces, ce qu'on jette dans une place de pêche pour attirer du poisson. Les amorces sont différentes suivant la pêche que l'on désire faire, malgré que beaucoup de poissons de diverses sortes les mangent.

Ce qu'on attache à l'hameçon pour prendre le

poisson se nomme *esche*; ainsi on dit *amorcer*, ou *appâter*, et *escher*.

Il est toujours nécessaire, lorsqu'il y a possibilité, d'amorcer la veille ou quelques jours d'avance, la place sur laquelle on veut pêcher, surtout dans les eaux tranquilles; cependant on peut amorcer sur l'heure, mais son effet ne se fait sentir que plus tard, et la pêche n'est jamais si abondante, si ce n'est en pêchant dans les pelotes.

La méthode qui consiste à amorcer à l'avance n'est convenable que dans les petites rivières, les étangs, les canaux, etc., car dans les grandes rivières ou les fleuves, le courant emporte tout, et c'est vouloir nourrir le poisson, à moins qu'on n'amorce dans des haïs où l'on est bien persuadé qu'un pêcheur plus vigilant que soi ne viendra pas pêcher la nuit ou le matin.

L'amorce la plus commune, la plus usitée dans les grandes rivières et les fleuves, la meilleure enfin, c'est le ver blanc de viande. Mais, chose étonnante, soit à cause du peu de courant des petites rivières, qui fait que le poisson n'est pas à l'affût de ce qui se passe, elle est presque sans effet. Le fretin seul la mange avidement; le gardon et le juerne, si voraces et qui s'en rassasient dans les grandes rivières, sentent le ver blanc, et se retournent lentement et dédaigneusement sans y toucher. Ce résultat peut être aussi causé par la grande quantité d'herbes

à graine dont ils se nourrissent, surtout dans l'arrière-saison; car, à cette époque, il est rare que l'on mette la main sur un fort poisson, si ce n'est de la perche, dans les cantons où elle se tient et lorsqu'elle chasse.

Ce ver blanc, dit *asticot*, s'emploie pour amorce et pour esches dans des pelotes de terre grasse de rivière, de terre glaise, ou d'argile. On fait des pelotes de cette terre, lorsqu'elle a été préparée en la pétrissant avec de l'eau jusqu'à ce quelle soit molle, et cependant qu'elle conserve encore assez de consistance pour tenir un quart-d'heure dans l'eau sans être totalement fondue. On met à l'intérieur des pelotes une quantité de vers blancs puis on place à l'hameçon des pelotes ainsi préparées, et on les conduit avec la ligne, bien doucement sur l'endroit que l'on désire que la plume parcoure en pêchant; on en met cinq ou six le soir, sur un espace de trois mètres environ et le matin, de bonne heure, on en remet une ou deux. Là-dessus, on peut pêcher à toute esche.

Si l'on désire pêcher de fond, on les jette à la main, à la distance où peut atteindre la plombée avec la canne, mais il faut avoir bien soin de ne les pas écarter.

Dans un étang ou dans les eaux stagnantes, on les jette à poignée.

On amorce de la même manière avec du blé cuit; aux vers de terre coupés; aux fèves, aux

pois, aux chènevis et à la graine de lin, cuits; au sang caillé et liquide. En général, la manière d'amorcer rassemble le poisson auquel l'amorce plaît : elle se fait de différentes manières.

Pour amorcer au sang, on en imbibe une grosse éponge qu'on place dans un filet en forme de sac, au fond duquel on a mis une grosse pierre pour le maintenir entre deux eaux ; on le descend par une corde du bout d'un baton couché horizontalement. On amorce aussi dans un courant moyen avec du crottin de cheval ensanglanté.

On attire dans un seul endroit toute sorte de de poisson en faisant des pelotes grosses comme la tête, composées de terre grasse de rivière, de sang caillé, de blé cuit et d'une bonne partie de son.

On coule ces boules le plus doucement possible dans les eaux tranquilles, pas à trop grands fonds, de trois mètres à trois mètres vingt centimètres dans les haïs. On peut pêcher trois ou quatre heures après.

La meilleure amorce pour la carpe se compose de fèves de marais, de poids secs, de blé, de chenevis et de graine de lin, que l'on fait cuire tous ensemble dans une marmite de terre.

La chrysalide de ver blanc, le marc de raisin, sont de très-bonnes amorces pour le gardon, la vandoise et le juerne.

Esches à l'hameçon

On nomme *escher*, mettre à l'hameçon tel ou tel appât; mais bien des poissons mordent aux mêmes esches ; je les détaillerai plus loin, pour chaque espèce de poisson. Je vais passer en revue les principales, celles qui sont le plus habituellement employées. Toutes sont d'un usage fréquent suivant les saisons et leur emploi varie à l'infini au gré du pêcheur et selon les eaux ; il en est aussi que l'on quitte en été pour les reprendre à l'automne.

On doit faire une distinction entre les esches tendres et les esches dures. Les premières tiennent peu à l'hameçon et demandent un ferrage prompt ou approprié à l'espèce de poisson. Ce sont : les *pâtes*, les *insectes*, les *porte-faix*, les *cerises*, le *raisin*, le *vif*, le *poisson* entier ou en morceaux, etc. Les secondes résistent aux attaques du poisson, et obligent le pêcheur à sentir bien franchement ces attaques pour ferrer. Ce sont : les *vers rouges* et le *fromage de Gruyère.*

MOYEN DE SE PROCURER DES ESCHES ET MANIÈRE DE LES ENFERRER

Le ver à queue se trouve dans les ruisseaux d'écoulement d'urine de vache et dans les fosses à purin ; c'est une excellente esche pour

tous les poissons, la brême surtout, le petit barbillon, etc. On l'enferre par la queue.

Le ver blanc de viande ou *asticot* se trouve dans les voiries; on peut s'en procurer soi-même avec toute viande corrompue ou avec du poisson. Le moins sale est celui du suif; on le nettoie en le mettant dans du son et à la cave, car si on le tient à la chaleur, il tourne en une chrysalide nommée *épine-vinette.*

On peut se procurer facilement des asticots par le moyen suivant :

On tue un animal quelconque et on l'enterre en laissant une partie d'un de ses membres hors de terre, pour que les mouches puissent s'y poser. Quelques jours après, le corps sera un foyer de vers, dit *guyots* ou *asticots*, qu'on recueillera dans un pot contenant du son de blé. Ces asticots se nourriront de farine et changeront de couleur; pour accélérer leur nettoyage, on les changera plusieurs fois de son et on les passera au crible avant de s'en servir.

Ce moyen, d'ailleurs excellent, ne présente qu'un inconvénient grave, qu'il importe de signaler. Il est à craindre que les mouches après s'être posées sur la bête en putréfaction ne viennent piquer un être humain et lui communiquer le charbon, maladie douloureuse et souvent mortelle.

Les asticots faits avec la viande ne sont jamais bien gros, outre que l'odeur en est insup-

portable. Pour éviter la mauvaise odeur et parvenir à avoir de beaux vers, il faut les faire naître du poisson.

On sèche bien une quantité d'ablettes et autres petits poissons ; on les met dans un vase de terre vernissé, que l'on expose, sans le boucher dans un jardin, une cour, un grenier, sur la fenêtre, afin que la mouche vienne y déposer sa larve; au bout de quelque temps, les vers sont formés. On ajoute alors une poignée ou deux de son et l'on continue d'y placer de nouveaux poissons frais pour nourrir le ver, qui devient énorme, très-blanc et n'a presque pas d'odeur.

On extrait du pot la quantité nécessaire au besoin journalier; on les met dans un vase plat que l'on saupoudre de son et que l'on penche un peu; le ver se sèche, roule du côté de la pente et reste pur, dégagé de tout ce qu'il y a d'impropre, et n'a plus aucune odeur.

Il faut aussi avoir bien soin d'ôter du vase les vers tournés ou morts : ces vers, devenus chrysalides, et qu'on nomme en terme de pêche *épine-vinette*, sont excellents pour la pêche du gardon, pêche qui devient assez difficile, en raison de la fragilité de ces petites esches, qui cassent à la première attaque du poisson, aussi faut-il s'empresser de ferrer aussitôt que la plume est agitée. On s'en sert encore en cet état comme amorce.

On enferre l'asticot par le gros bout qui est là

queue. On l'emploie pour amorcer dans des pelotes ou pour y pêcher, avec un ou plusieurs asticots à l'hameçon ; on s'en sert pour prendre la plus grande partie des poissons. Pour amorcer le petit et moyen poisson, on le mêle à du crottin de cheval, et on le jette au courant, il forme des remontes. On se le procure dès la fin de mai, on en fait usage tant qu'on peut le conserver, ce qui se fait en le mettant dans de l'argile à la cave ; de cette manière, on peut s'en servir en mars et en avril. On le jette par petite pincée pour la pêche à fouetter et à rouler, et tout l'été, on pêche dans les pelotes, soit au grelot, soit à la canne à soutenir.

Vers de terre, de terreau et de fumier dits *vers rouges*

Les vers rouges sont courts de corps et à tête noire ; les meilleurs se trouvent sur les chemins, les promenades. On les trouve facilement à la brune, s'il a fait une petite pluie ; de jour, on se sert d'un bâton ferré ou d'une canne qu'on pique dans la terre et qu'on agite. Un simple coup produisant une agitation de la canne suffit quelquefois. La vibration du bâton en terre fait croire aux vers que la taupe, leur ennemi déclaré, approche d'eux ; ils sortent alors, et on les recueille. Mais ce moyen ne réussit guère que par les temps humides ; aussitôt que les chaleurs

reviennent, ils s'enfoncent, et l'on n'en trouve plus. On les conserve dans de la terre qu'on entretient humide, et jamais mouillée, ce qui les rendrait malades. On les prépare pour la pêche en les mettant dans un sac de toile à sec ou avec de la mousse; au bout de six jours, ils sont devenus durs et on peut s'en servir,

Les vers cannelés se trouvent dans le fumier pourri de cheval, dans celui de résidus de légumes pourris et devenus fumier ; ceux-ci sont plus gros et les meilleurs.

Avec ces deux genres de vers on prend, au printemps jusqu'à la mi-juin et en automne, tous genres de poissons; on s'en sert, de novembre en avril, pour pêcher la truite, la carpe, etc. Pour cette dernière, il faut avoir soin de leur faire passer la nuit dans du son humide.

On prend avec le ver cannelé tous les petits poissons, surtout le goujon ; on l'enferre par la tête.

Beaucoup de pêcheurs, lorsqu'ils trouvent les vers trop longs, leur coupent la tête à 3 ou 4 centimètres, afin de les enferrer plus facilement ; mais ils ont le plus grand tort. D'abord ils tuent le ver; ensuite, le poisson au lieu d'attaquer par la partie inférieure qui précède l'hameçon, le prend à l'endroit où la chair est vive et le fretin ne le quitte que lorsqu'il l'a mâchonné. C'est en vain que le pêcheur croit ferrer une pièce qui lui échappe par sa faute.

Chenilles, papillons, hannetons, mouches vives, cocon de ver à soie

Ces insectes, aussitôt qu'ils paraissent, servent à la pêche des poissons de surface; la chenille velue est venimeuse pour le pêcheur, les chenilles sans poils sont préférables; mais comme les velues sont les premières, on s'en sert au printemps. On les trouve facilement sur l'écorce des ormes, sur les routes. On pêche avec cette esche, à la plume au coup, le petit et moyen juerne; avec les papillons et les hannetons, on pêche, sans plume de surface, le gros juerne, le dard, et quelquefois la truite; avec la mouche commune, on prend l'ablette, le petit juerne; avec la grosse mouche, l'abeille, etc., on prend le gros juerne, le dard, etc. On les enferre du côté de la tête, le hanneton par le corselet du côté droit.

Graines et fruits

Les *fèves*, le *blé*, le *chènevis cuits*, sont de toute saison, parce qu'on prend toutes ces graines à l'état sec; je vais donner ci-après la manière de les cuire convenablement. Elles ne doivent être crevées que d'un seul côté; on passe le dard de l'hameçon entre la peau en évitant bien

de la crever. On prend avec ces esches, des carpes, des gardons, des brêmes et des tanches.

Manière de faire cuire les graines

On prend une marmite de terre dans laquelle on met les graines, à la fois, ou séparément et l'on couvre le tout de cinq centimètres d'eau. Après l'avoir bien bouchée, on la met sur un feu moyen, de manière à ce qu'elle bouille toujours doucement jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'eau dessus ; on retire et on couvre bien hermétiquement ; on laisse refroidir. De cette manière, les graines sont bien cuites, crevées sans être en bouillie.

La *cerise*, la *groseille à maquereau*, le *concombre*, le *raisin*. — On se sert des fruits aussitôt qu'ils arrivent ; on prend avec cet appât, au lancé de surface, du juerne et du dard. Pour enferrer les fruits, il faut un gros hameçon numéro 00, non renforcé ; on le tourne dans le fruit tout autonr de la peau sans la piquer. Pour le raisin, il faut des hameçons numéros 4, 5 et 6.

Pâte à boulettes

On prend :

1° de la grosse farine de seigle ;

2° du miel ;

3° du fromage de Gruyère que l'on coupe en très-petites tranches pour le mettre tremper dans du lait pendant vingt-quatre heures; ensuite on le presse entre deux linges pour le sécher;

4° du chènevis pilé.

On prend une petite quantité de farine, dans laquelle on met le tout, et l'on pétrit; on ajoute à mesure toute la farine nécessaire afin de rendre la pâte assez dure pour tenir consistante à l'hameçon.

Cette pâte est excellente, tous les poissons mordent après, de fond, à la canne, etc. Lorsque cette pâte est molle, il faut ferrer très-vite à la première attaque. Si l'on a la main exercée, on n'en manque pas un.

La pâte à boulettes pour la pêche de fond, servant d'esche, a besoin d'un corps gras pour l'empêcher de se dissoudre trop vite. Pour lui donner de la dureté et de la fermeté à l'eau, voici ce qu'il faut faire : Mettez dans une petite bouteille de verre blanc, de 5 centimètres de profondeur et à large goulot, pour pouvoir y passer l'esche, une quantité d'huile d'amandes douces ou de glycérine; ajoutez dix gouttes ou un peu plus d'extrait d'absinthe, autant d'extrait de camomille, une bonne pincée de poudre de cumin, et 10 centigrammes de civette; mêlez le tout dans un mortier et remettez dans la bouteille qu'il faut boucher hermétiquement.

En trempant, lorsque l'on pêche, la boulette

et l'hameçon dans cette huile préparée, elle ne fond plus à l'eau; mais elle s'y conserve un bon quart-d'heure, et peut recevoir plusieurs attaques, si les premières sont à peine sensibles, comme il arrive quelquefois à de fort gros poissons.

Pâte à boulettes,
spéciale pour la pêche de la carpe

On prend, par quantités égales, des feuilles de serpolet, de marjolaine, d'absinthe et de menthe; on y ajoute une bonne quantité de grosses fèves et de gros blés avariés.

On met le tout dans une grande marmite qu'on remplit d'eau, et on laisse bouillir à petit feu jusqu'à réduction de moitié. On peut conserver ainsi cette décoction pour s'en servir au besoin.

On prend encore de la tourte de pain de chènevis, de la mie de pain sortant du four, du miel, le plus pur que l'on peut se procurer, et de la graisse de pot-au-feu.

On fait griller le pain de chènevis sur un brasier pas trop ardent, de peur de le brûler. On le râpe le plus fin possible et on recommence cette opération jusqu'à ce qu'on ait la quantité voulue. On passe la râpure dans un tamis, et l'on pile les grosses miettes pour les réduire et les passer de nouveau.

Lorsque ces opérations sont faites, on met le tout dans le mortier, on pétrit la mie de pain avec le chènevis en ajoutant le miel et la quantité de l'eau convenable, jusqu'à ce que le tout forme une pâte compacte. Si elle est trop dure, on ajoute l'eau qui est nécessaire, ou du lait; si elle est trop tendre, on ajoute de la poussière de son ou de la farine de seigle; on termine en y joignant une petite quantité, soit de graisse de pot-au-feu, de rôti, etc. Si la pâte est bien faite, elle doit avoir une teinte violetée.

En supprimant l'eau, et ajoutant une bonne quantité de fromage de Gruyère ou de Roquefort; on aura une pâte excellente pour le barbeau, le juerne, la vandoise, le gardon carpé, etc.

Pâte à boulettes, pour la carpe et le barbillon

On prend : Anis vert. . . . . 300 grammes
Chenevis. . . . : 300

On pulvérise bien le tout et l'on pétrit convenablement avec : Miel commun 40 à 50 grammes.

Cette pâte ainsi préparée peut parfaitement se conserver en bon état pendant six mois dans un pot recouvert de saindoux ou bouché hermétiquement avec une feuille de parchemin, afin de la protéger contre l'air.

Lorsqu'on veut s'en servir, on en prend une

partie, on la mêle avec le double en volume de mie de pain de seigle peu cuit et avec 40 gram. de saindoux; puis on repétrit fortement le tout ensemble.

Avant de pêcher, on jette chaque fois, matin et soir, dans l'endroit choisi, vingt boulettes de cette pâte, toujours à la même placc et un peu en amont pour que le courant ne les emporte pas trop loin. On aura soin de faire ces boulettes de la dimension et de la forme de la boulette qui recouvrira l'hameçon, afin de mieux tromper le poisson, et l'on appâtera avant et pendant la pêche, et même après si l'on veut la recommencer à la même place.

Le grand secret pour prendre la carpe est de l'affamer en la purgeant, et c'est justement ce que l'on obtient avec la composition de cette pâte. L'anis, par son odeur, attire la carpe de très-loin; le chenevis et le miel l'affament en la rafraichissant; la mie de pain de seigle donne le corps à la pâte et le saindoux empêche l'appât de se dilater à l'eau.

Herbes fortes. — Serpolet, marjolaine, absinthe, menthe, etc.

D'après le rapport de pêcheurs expérimentés, les herbes fortes seraient parfaites étant cuites en décoctions, soit seules, soit avec des graines, des grosses fèves sèches, du gros blé, de la

graine de lin, etc. Je ne serais pas éloigné d'y ajouter foi, puisque pendant les fortes chaleurs de juillet et août, le poisson se gave d'une herbe fine qui couvre, dans cette saison, le fond des rivières herbagères : cette herbe quitte le fond à sa maturité dans le courant de septembre.

Pendant ce temps, la pêche à la ligne pour les poissons de fond est nulle et celle au filet est bien maigre; le peu de poisson qu'on prend en offre la preuve. Il a les intestins remplis d'herbe; donc, on peut penser qu'en leur offrant, non l'herbe, mais des graines et autres esches cuites parmi elles ou enduites de la décoction qui en résulte, comme le serpolet, la marjolaine, l'absinthe, la menthe, etc., on parviendra à exciter leur appétit.

Le serpolet est un laxatif qui doit nécessairement purger le poisson et l'exciter à récupérer ses pertes en mangeant avec plus d'appétit; c'est ce dont paraissent convaincus des amateurs de pêche distingués qui m'ont fait l'honneur de me consulter sur ce fait : ces messieurs, instruits et curieux de recherches, n'oublient rien de ce qui peut les aider à approfondir et étendre leurs connaissances sur la pêche.

C'est encore ce que prouverait un jeune pêcheur de la Chartre-sur-Loir, qui se sert des herbes dont j'ai parlé ci-dessus, et qui imbibe avec leur décoction la pâte à boulettes qui lui

sert d'esche. Il prend fort souvent des carpes atteignant le poids de 10 à 11 kilogrammes : je puis l'affirmer.

Cependant, m'étant servi de ces sortes d'herbes, j'avoue que je puis assurer avoir pris ni plus, ni de plus gros poissons qu'à l'ordinaire.

Fromage de Gruyère et boulettes.

On peut se servir de cette esche dès le mois de juin s'il fait chaud. On taille le fromage en petits morceaux carrés que l'on met tremper pendant une heure dans du lait, ce qui le rend gras et blanc; il faut le prendre le plus frais possible et de la meilleure qualité.

Il est une manière d'abréger la préparation du fromage de Gruyère pour les pâtes à boulettes; au lieu de le couper fin et de le détremper dans un liquide quelconque, on le fait fondre dans un vase sur un feu doux; de cette manière, il prend une force de goût qui le rend avantageux à la pêche, et il ne reste aucune parcelle dure; le mélange ne contenant pas d'humiditéaqueuse, en devient plus facile et nécessitemoins de farine.

On place cette pâte ainsi préparée à toutes les lignes de fond, aux jeux et aux lignes à soutenir à la main. Mais on n'emploie la boulette que pour pêcher de fond à soutenir la canne, parce qu'il faut qu'elle tombe doucement; si on la jetait au loin à la main, elle casserait, et le poisson l'aurait emportée sans qu'on le sentit. On en

fait une petite boule grosse comme une bille; on l'enferre, et avec les doigts on cache tout l'hameçon en lui donnant la forme d'une petite poire; on prend la plombée à la main, et penchant la canne horizontalement, en serrant sur la ligne, on relève le bout de la canne en lâchant la plombée qui se porte en avant, et comme elle est soutenue par la canne, elle ne fait aucun bruit à l'eau. Si la canne a 4m.80, on peut mettre en dehors 5m.80 à 6m.10 de ligne, ce qui la lance (eu égard à la courbe de l'eau et l'angle que forment la ligne et la canne) à 9m.74 devant soi. A la canne ordinaire, qui est courte, on n'a pas cet avantage. Si l'on pêche au fromage, on peut lancer la ligne à moulinet à 33 mètres, et la grande ligne de crin à la canne ordinaire, à 13 mètres.

On prend à cette pêche beaucoup de moyens et gros barbillons, quelques juernes de fond et quelques gardons carpés; à la boulette, on prend beaucoup de tous ces poissons, de la brême, de la carpe, etc.

Pain bis

Lorsqu'un pêcheur se trouve dépourvu d'esches, soit par oubli, soit qu'il ne s'en soit pas muni d'une assez grande quantité, il peut avoir recours à la croûte de dessous du pain bis, qu'il peut facilement se procurer à la campagne,

d'autant plus que le pain bis de ferme est préférable au pain blanc pour escher; le pain de munition est aussi fort bon. Cette esche est excellente pour la carpe, la brême et surtout le gardon.

Sang caillé

Le sang de veau est le meilleur, mais on se sert aussi de celui de bœuf. Pour le bien faire cailler dur, il faut d'avance préparer une quantité de sel bien égrugé et, à mesure que le sang coule de la blessure de l'animal dans le vase où on le reçoit, on le saupoudre de sel d'une main, et de l'autre on l'agite avec un bâton. Lorsqu'on en a la quantité désirée, on y ajoute un petit verre d'absinthe en liqueur, et on laisse figer le tout.

Lorsqu'il est bien figé, on le place entre deux larges planches que l'on charge de pierres, ou de tout autre poids lourd. On le laisse 12 ou 15 heures dans cette position, et, sous cette pression, le sang est devenu plat comme la main et s'est dégagé de toute la partie aqueuse : il est assez dur pour servir d'esche et tenir à l'hameçon assez solidement pour pêcher, non-seulement à la flotte, mais encore à soutenir de fond dans les haïs, avec une très-petite plombée.

On prend à cette pêche du juerne et du dard

à l'arrière-saison, lorsqu'on le pêche à la plume au coup, il faut ferrer à la premiere attaque et très-vivement, car ce poisson a un grand talent pour démonter l'esche à la première pression.

Viandes cuites et crues

— On se sert de cette esche pendant l'hiver, au printemps et en automne, tant que l'eau est froide, pour les lignes de fond : c'est un bon appât pour les plus gros poissons ; les hameçons doivent être renforcés. On coupe la viande par petits morceaux épais, que l'on attache avec un fil ; la rate tient crue ou cuite sans l'attacher ; on tourne autour de l'hameçon lorsqu'on y a mis la cervelle de veau crue ; avec un brin de fil, on l'entoure légèrement en plusieurs sens, et on pêche au coup à la plume, et non au bouchon.

Chair d'hirondelle pour l'anguille

Un chasseur, qui est aussi très-bon pêcheur, m'a assuré que la chair d'hirondelle, servant d'esche aux lignes de nuit, était d'un excellent attrait pour les anguilles.

Je n'ai pas eu occasion de m'en assurer, n'étant pas chasseur, mais il me l'a tellement ertifié, que j'engage les amateurs qui auront

l'occasion de l'essayer, de s'en convaincre pa l'usage.

Poissons et crustacés

La *queue d'écrevisse crue* est une excellente esche de toutes les saisons pour prendre toute sorte de poissons. On arrache la queue de l'écrevisse au ras de sa cuirasse ou carapace; avec les ongles on enlève toute l'écaille, en s'y prenant par le côté, il ne reste qu'un petit morceau de chair gluante formant le demi-cercle; on l'enferre à l'hameçon dans cette position.

Si, par hasard, on se trouve démuni de toutes esches, on coupe un petit morceau carré sur les côtes d'un moyen poisson, et on s'en sert pour pêcher tous les carnivores ainsi que le barbillon et le juerne.

La moruc à moitié dessalée est encore une excellente esche pour le barbillon.

RÉCAPITULATION.

Emploi des esches par individu et par saison

L'*anguille de nuit*, en toutes saisons; *vers rouges à l'anguille*, dans les trous au printemps, au vif dans l'été; *goujons*, *juernes*, etc.; hameçons nº 00 à 1 renforcés.

Le *barbeau* de fin mars à fin mai, *vers rouges*.

viandes cuites. — 1er juin au 15 août, *porte-faix, vers blancs dans les pelotes, fromage de Gruyère, boulettes, queues d'écrevisses.* — D'août à fin d'octobre, *queues d'écrevisses, vers rouges, viandes cuites;* hameçons nos 0 à 8.

La *brême*, comme la carpe et les pelotes, *aux vers blancs.*

Le *brochet*, de janvier en avril, *goujons, ablettes, et tous petits poissons vifs, boyaux de poulet, petites grenouilles.* — De mai en septembre, *goujons* ou *petits juernes* pour le *vif, au collet.* — Octobre à fin décembre, *comme en janvier* ; hameçons nos 00 à 1.

La *carpe*, de mars à fin mai, *vers rouges, blé cuit, fèves cuites.* — De juin à fin août, *fèves, pois, blé cuit, vers rouges,* préparés. — Septembre et octobre, *vers rouges* préparés ; hameçons nos 0 à 2, 12 pour le blé.

Le *gardon carpé, vers rouges, porte-faix, blé cuit, boulettes* en été; *vers rouges* en automne.

Gardon ordinaire, vers rouges au printemps; *vers de fumier, porte-faix, blé cuit* dans l'été; *vers rouges* en automne.

Le *juerne* et le *dard*, du 15 mars au 15 mai (de fond), *vers rouges, queues d'écrevisses, hannetons, chenilles.* — Du 15 mai à la fin juin, *chenilles, porte-faix, hannetons.* — Juillet et août, *tous les insectes, fruits, queues d'écrevisses, mouches, grosses abeilles, bourdons,*

sauterelles, sang caillé, boyaux de poulet, cocons de ver à soie, résidus de fabriques de cordes à boyaux, cervelle de veau cru; hameçons nos 00 à 12:

La *perche,* de mars en septembre, *vers rouges, petits poissons vifs, dans les pelottes, aux asticots*; hameçons nos 3 à 7.

La *tanche* comme la brême; elle prend aussi la *mouche vivante.*

La *truite,* de janvier en avril, *mouches artificielles, vers rouges.* — De mai en septembre, *mouches et poissons vifs, hannetons et sauterelles.* Octobre et novembre, *comme en janvier;* hameçons nos 3 à 9 pour les mouches, et no 1 pour les hannetons et sauterelles.

Esches les plus convenables pour chaque espèce de poisson

1. Ver blanc à queue, d'urine de vache, pour *tous les poissons.*
2. Le ver blanc de viande, dit asticot, pour *la plus grande partie, dans les pelotes.*
3. Le gros ver rouge court et à tête noire, pour *le plus grand nombre,* au printemps et à l'automne.
4. Le petit ver rouge cannelé de fumier, pour *vandoise, gardons, petits juernes, petits barbillons, brêmes et carpes.*

5. Différentes chenilles sans poils, pour le *juerne*, le *dard*, et quelquefois la *truite*.
6. Les sauterelles, pour *les mêmes*.
7. Les grillons de boulangers, pour *les mêmes*.
8. Les vers de farine, pour les *petits juernes*, les *dards*, les *gardons* et les *petits barbillons*.
9. La mouche commune de viande, pour *les mêmes*.
10. Les grosses mouches et abeilles, etc., pour *les mêmes*.
11. La demoiselle ou mariée, pour *les mêmes*.
12. La mouche artificielle, pour la *truite*, le *juerne*, le *dard*, l'*ablette*.
13. La cerise, pour le *juerne* et le *dard*.
14. La groseille à maquereau rouge, pour *les mêmes*.
15. Le raisin, pour *les mêmes*.
16. Le hanneton, pour le *juerne*, le *dard* et la *truite*.
17. Le corps des papillons, pour le *juerne*.
18. Le blé cuit, pour le *gardon*, la *carpe*, la *brême* et la *tanche*.
19. Les fèves cuites, pour la *carpe*, la *brême* et la *tanche*.
20. Le chènevis cuit, pour *les mêmes*.
21. Le fromage de Gruyère, pour le *barbillon*, le *juerne*, le *dard de fond*, le *gardon carpé*.
22. La boulette, dont j'ai donné la recette page 00, pour la *plus grande partie des poissons de fond*.

23. La viande de bœuf (le morceau dit flanchet), pour le *barbillon*, la *perche*, le *brochet.*
24. La viande de veau, pour *les mêmes.*
25. La rate crue et moitié cuite, pour *les mêmes.*
26. La cervelle de veau, pour le *juerne*, le *dard.*
27. Les vers d'eau dits porte-bois, porte-faix, cher-faix, cherche-faix, etc., pour *tous les poissons moyens.*
28. La queue d'écrevisse crue ou conservée dans le sel, pour *tous les poissons.*
29. La morue dessalée, pour le *gros barbillon*, le *juerne* et le *dard de fond.*
30. Le goujon petit, pour *tous les carnivores.*
31. Le très-petit juerne et la péteuse, pour le *juerne*, le *barbillon*, la *truite*, la *perche.*
32. Le véron vivant ou mort, pour la *truite.*
33. La viande de poisson mort, coupé sur les côtes, pour le *barbillon*, la *truite*, la *perche*, le *brochet.*
34. Le concombre, pour le *juerne*, le *dard.*
35: Le cocon de ver à soie, pour le *juerne*, le *dard*, la *truite.*
36. La limace, pour l'*anguille*, le *gros barbillon.*
37. Le taon de couche, pour *les mêmes.*
38. Le sang caillé, pour le *juerne*, le *dard.*

Numéros des hameçons et nature des esches pour chaque espèce de poisson.

1. *Ablettes :* de 3 à 4 hameçons n° 16 ou 18; vers blancs, mouches communes.
2. *Anguilles de nuit à la traînée :* n° 00 renforcés à boucle, gros vers rouges, poisson au vif. *Au jeu d'anguilles :* 5 ou 6 hameçons n° 1 renforcés, vers rouges, poisson au vif.
3. *Barbillons et barbeaux :* 1 hameçon n° 1 au printemps, vers rouges ; 2 et 3 en été, fromage de Gruyère, boulettes; 0 renforcé à l'arrière-saison, au gros ver rouge, viande, fromage, queue d'écrevisse, les esches les plus grosses.
4. *Brochets* : 1 hameçon n° 000, poissons vifs, mais plus gros, gros goujons, petits juernes. Le très-gros brochet mange encore les petits animaux à poil, tels que les rats et les musaraignes, qu'on jette à l'eau. On le prend au collet, à l'arrière-saison, et dans les grandes chaleurs quand il dort à la surface.
5. *Carpes de rivière et d'étang :* 1 hameçon n° 0, gros vers rouges que l'on fait passer la nuit dans du son humide après huit jours de jeûne; 12, blé cuit; 1, fèves et pois, qui se mettent l'un sur l'autre.
6. *Chevannes, juènes, juernes, meuniers :* 1 hameçon n°s 3 ou 4, vers rouges ; 9 ou 10, mou-

ches artificielles; 0, cerises; 1, papillons, sauterelles, concombre; 9 et 10, sang caillé; 8, cervelle de veau; 0, hannetons; 1, queue d'écrevisse.

7. *Éperlans et tous petits poissons au coup:* 3 hameçons à 10 centimètres de distance; vers blancs.

8. *Gardons carpés de fond:* 1 hameçon n° 8 ou 9; blé cuit, vers rouges, blancs, épine-vinette.

9. *Gardons ordinaires:* 1 hameçon n° 12; blé cuit, vers rouges, vers blancs, épine-vinette.

10. *Goujons:* 2 hameçons n° 12; vers de fumier, asticots; les hameçons rapprochés de 5 centimètres les uns des autres.

11. *Lottes:* de même que les jeux d'anguilles, de jour et de nuit.

12. *Perches:* 1 hameçon de 2 ou 3, vers rouges, poissons vifs.

13. *Truites:* 1 hameçon des n°s 8 à 10, à la mouche artificielle; mais, pour pêcher la truite avec sûreté, il faut le faire au poisson vif au passé.

14. *Vandoises:* 1 hameçon n° 8 ou 9; vers rouges, blancs, blé cuit, insectes; pour le blé cuit, n° 12.

Pour tous les genres de pêche de fond, pour le gros poisson, on ne devra jamais se servir que d'un hameçon.

CHAPITRE V

PRATIQUE DE LA PÊCHE.

§ 1. TOUCHER DU POISSON

Un bon pêcheur ne peut pas faire mordre le poisson malgré lui. Son talent consiste à faire un choix convenable des esches et à les bien dréparer ; à savoir bien choisir les places favorables à la pêche malgré les obstacles, et à les reconnaître du premier coup d'œil ; à savoir juger le moment précis de ferrer un poisson, suivant les individus ; à savoir maintenir, gouverner et amener à bien la pièce qu'il a prise, malgré son poids, sa vivacité, malgré la faiblesse de sa ligne, des empiles et la grosseur des hameçons. Une pièce prise à la ligne d'un pêcheur inexpérimenté est presque assurée de sa libération ; tandis que pour un pêcheur habile : poisson piqué, poisson pris. Il est donc bien néccessaire de faire une étude des manœuvres à employer pour parvenir à un bon résultat, malgré le poids, la vivacité et la vigueur du poison.

La pêche dépend d'un tact qu'on ne peut décrire ; l'habitude seule peut enseigner l'instant de ferrer le poisson, ce qui doit se faire sui-

vant les individus et les esches qu'on leur présente ; car chaque poisson, ou au moins une certaine quantité, a différentes manières d'attaquer l'esche. Cependant, toute difficile que soit cette tâche, je vais m'efforcer de me faire comprendre, d'après l'expérience et le raisonnement que j'ai acquis à force de pratique.

Souvent le poisson joue avec l'esche, tourne autour, frappe du nez sans la prendre, la frappe de la queue, quelquefois même il passe le ventre dessus ; c'est ce qu'on appelle, de la part du poisson, *chipoter*. Tous ces mouvements sont des fausses joies pour le pêcheur inhabile, qui s'empresse de ferrer et ne prend rien.

Quand on pêche de fond, on s'aperçoit du chipotement par de légères secousses, ou de petits coups, qui fatiguent et impatientent. Quelquefois la ligne reçoit un petit tremblement que l'on sent très-bien à la main, et tout ce manège, avec de l'habitude, est facile à connaître dans des eaux tranquilles ou des courants moyens ; mais, dans les grands courants, les bouillons, l'eau qui pèse par secousses sur la ligne ayant à peu près les mêmes effets, il est plus difficile de distinguer l'attaque du poisson ; une herbe, qui touche la ligne, en passant, ressemble au poisson qui mord ; on ne s'en aperçoit que par un petit frottement.

Il est des poissons qui attaquent franchement ; d'autres qu'on sent à peine toucher, et qui ce-

pendant ont démonté l'esche; d'autres qui font remuer la plume : et la font remonter sur l'eau au lieu de la plonger au fond : alors la ligne devient âche ; il en est qui attaquent l'esche par-dessous, d'autres de côté, ou de manières différentes.

Voici là manière de distinguer à peu près le poisson duquel on a reçu l'attaque ; mais rien n'est parfaitement certain, plusieurs poissons ayant la même allure.

L'ablette, *l'éperlan*, *le véron*, la gourmandise personnifiée, se prennent en tout temps sec.

L'anguille chipote et entraîne, mange goulument (*ligne de nuit*) ; elle combat jusqu'à la mort ; la lever au petit jour.

Le barbeau frappe du nez, attaque vite ; on sent deux coups lorsqu'il prend ; plus il est gros, moins les coups sont marqués, ou il donne un seul coup très-fort (*bien saisir au tiré*).

Le barbillon est lent, mange nonchalamment ; son coup désicif est brusque. Lorsqu'il est ferré, il cède d'abord facilement, après il combat à mort.

La brême chipote longtemps, mais souvent au lieu de descendre le courant elle le remonte, on ne sent plus sa ligne (*ferrer au remonté comme au tiré*).

Le brochet. S'il chasse, attaque franchement (*ferrer vite*) ; dans le cas contraire, il entraîne lentement (*attendre cinq minutes avant de ferrer*).

La carpe chipotte longtemps et entraîne d'abord doucement, puis vite (*ne pas se presser*).

Le gardon carpé attaque bien de fond; à la ligne au coup, il est moins décisif (*ferrer vite suivant l'esche*; *il est fort*; *ménager*).

Le gardon ordinaire attaque et lâche très-vite, son toucher au blé ou au sang est si léger, qu'à peine on voit remuer la plume (*ferrer très-vite*).

Le goujon. Encore un goulu de premier ordre; il se prend seul de fond: au coup, ne pas se presser.

Le juerne, *juène*, *chevanne* ou *meunier* attaque bien de fond au printemps; mais l'été, à la surface, il mord si légèrement, qu'à peine on s'en aperçoit (*ferrer très-vite*).

La lotte, comme l'anguille.

La perche, comme le brochet (*elle combat vigoureusement*, *mais pas longtemps*).

La tanche, comme la carpe.

La truite, comme le brochet (*quand elle est piquée*, *ne pas forcer la main*, *elle ne soutient pas longtemps*).

La vandoise ou *dard*, comme le juerne. C'est le poisson le plus vif; s'il est un peu gros, il fait des efforts à tout rompre (*ménager*).

Pendant tout le temps des chaleurs, la truite chasse à la surface ou se tient immobile entre deux eaux. Dans cette dernière position, rien ne la dérange, et son indifférence est telle qu'elle dédaigne tout ce qu'on lui présente à moins que ce ne soit de bon matin ou le soir.

Il en est tout autrement lorsque l'eau commence à être froide, soit au printemps, soit à l'automne ; elle tient le fond pour y chasser, et c'est là qu'il faut aller la chercher.

Cette pêche se fait avec une très-petite plombée en forme de clochette, page 00, ou avec une petite balle perçée, afin qu'arrivée au fond elle roule et change de place.

On esche avec un ver rouge, long et moyen de grosseur, que l'on prend dans une terre battue, sur une route, ou dans un gazon. Ces vers ont la tête noire et sont beaucoup plus fermes que ceux de jardin, qui cependant peuvent servir à appâter en laissant couler quelques-uns sur place comme amorce. On l'enferre seulement à moitié, laissant dépasser le bout inférieur assez long, pour qu'il se recoquille et qu'il engage la truite à le prendre.

Malgré qu'à ces époques les truites soient grosses, elles attaquent le vers faiblement et chipotent avant d'avaler. On doit donc attendre pour ferrer, un signe qui indique au pêcheur l'introduction du ver et de l'hameçon dans la bouche du poisson ; ces indices sont, soit de petites attaques successives, soit un entraînement plus ou moins prononcé.

Si l'on demandait au premier pêcheur venu ce que c'est qu'une *pesée* de poisson, il ne saurait que répondre, et beaucoup d'amateurs l'ignorent. Donc, loin de profiter d'une bonne occasion,

puisqu'elles ne sont pas communes, ils laisseraient passer ce temps court et d'autant plus précieux.

Il est bien vrai que, dans tous les cas, pour ferrer le poisson, il faut attendre l'entraînement; mais on est accoutumé à une action vive et brusque, et non à un prolongement de la ligne, lent, doux et à peine sensible.

Dans les grandes chaleurs, le poisson n'est pas vif; il se traîne ou séjourne sous les herbes, affaibli qu'il est par la température, et il n'a ni action, ni appétit. Lorsqu'il rencontre l'esche, il chipotte, la prend avec nonchalance; c'est en reculant qu'il l'entraîne et semble hésiter à avaler l'objet qu'il a pris avec distraction.

Le pêcheur voit la ligne se tendre doucement et ne sent qu'un entraînement comparable à la résistance qu'opposerait une branche ou un paquet d'herbes qui, en passant, entraîneraient la ligne.

Dans ces rares occasions, on est d'autant plus assuré de sa prise, que le poisson tient la bouche fermée, et que l'esche, sans être broyée, reste dans l'arrière-bouche.

On doit concevoir que, pour ferrer juste, il ne faut qu'opposer une résistance, sans rendre la main, comme on le fait dans toute autre occasion.

Ce manége est pratiqué le plus souvent par des poissons de vase, comme la carpe, la tanche, l'anguille, surtout dans les haïs et les eaux sans

courant; mais les pesées sont rares. Elles sont faites par les poissons vagabonds, comme le barbeau, le juerne, le gardon, etc., et jamais par les carnivores.

De l'appétit du poisson

Rien n'est bizarre comme le changement journalier de l'appétit des poissons, et cependant de lui dépend toute la réussite du pêcheur. Hier, rien ou beaucoup; demain beaucoup ou rien; et cela dans les mêmes localités, avec les mêmes lignes, les mêmes hameçons, les mêmes esches.

La conséquence qu'on peut en tirer, la voici: Tantôt il faut appâter, tantôt cela est inutile.

Sans l'amorce de fond, on prend le poisson au hasard, en changeant souvent de place; rien n'est sûr.

Si l'on appâte comme il a été dit à l'article *Amorces de fond*, *page* 81; la pêche ne changera pas. On ne peut opposer à ce systéme que la température, contre laquelle nul pêcheur ne peut trouver de remède.

Le poisson tient plus ou moins sur le lieu appâté, suivant sa pétulance. Le gardon, la vandoise, tiennent au plus deux heures au même endroit; il ne faut donc pas compter les retrouver après ce temps écoulé. Aussi un pêcheur qui veut continuer sa capture, doit-il appâter à cinq ou six places sur lesquelles il revient alter-

nativement et lorsque le temps écoulé lui fait supposer que ses appâts sont usés. Il doit alors appâter de nouveau chaque place qu'il quitte pour aller à une autre, et ainsi de suite.

Pour d'autres poissons, l'appât les maintient à la même place, du soir au lendemain.

Les poissons voraces, comme certains animaux féroces, sont-ils susceptibles d'indulgence envers certains individus, ou la satiété est-elle cause du fait que je vais raconter? Je ne puis me prononcer pour l'un ou l'autre de ces deux sentiments.

Depuis quelques jours, je remarquais devant l'arche d'un pont, dont une rangée de pieux pourris, cassés à ras d'eau, avait arrêté une masse d'herbe, je remarquais, dis-je, une truite pouvant peser un demi-kilogramme; elle avait la tête cachée sous l'herbe et l'on n'apercevait qu'une partie de son corps et sa queue frétillante.

C'est inutilement que j'avais cherché à la prendre, l'herbe empêchant l'esche de tomber devant elle ; jamais elle ne sortait de cette position.

La hauteur du pont était d'au moins 10 mètres; il fallait donc employer une petite plombée pour que la ligne tombât verticalement ; c'est ce je fis. Chaque fois que la plombée touchait à l'herbe, la truite s'enfonçait, disparaissait pour quelques instants et reprenait sa place accoutumée, toujours dans la même position gênante; elle avait l'air de se moquer du pêcheur et de sa convoitise.

Je pensai qu'en mettant un plus petit hameçon, je parviendrais à passer l'esche par un interstice de l'herbe; je mis donc la plombée avant l'hameçon garni d'un ver rouge, et je fus assez adroit pour passer la ligne entre les herbes.

Quelle fut ma surprise! au lieu de prendre la truite, je pris sous son ventre, successivement, deux goujons et un petit juerne; la truite était entourée d'un grand nombre de fretins qui frétillaient en sa compagnie, fort tranquilles sur les suites funestes pour eux, qui pouvaient résulter du caprice du vorace animal.

Je fis la même expérience plusieurs jours de suite: la truite était toujours là et ses petits compagnons ne la quittaient pas.

Remarques sur la commotion et le bruit, par rapport au poisson

Tous les pêcheurs sont persuadés que le moindre bruit ou la commotion font sauver le poisson. De là, la recommandation de parler bas et de marcher le plus doucement possible.

Il m'était déjà arrivé de prendre de fort belles pièces aux abreuvoirs où les chevaux ne cessent de tourmenter l'eau; je n'en avais pas parlé par rapport à l'opinion générale.

Aujourd'hui, j'ai une conviction bien arrêtée et j'en fais part aux pêcheurs.

Dans le courant de juillet 1851, on reconstruisait un moulin à eau. Déjà l'on avait placé l'échafaudage sur la partie de l'eau arrêtée par un barrage ; déjà les ouvriers, au nombre d'une quinzaine, étaient occupés à enfoncer, au moyen d'un bélier énorme, les pieux de soutennement ; le bruit se faisait entendre au loin, et la machine, avec une commotion effrayante, ne cessait d'ébranler les environs.

Il me vint à l'idée d'y pêcher pour me convaincre du plus ou moins de vérité du proverbe : le poisson fuit au moindre bruit.

Certes, le tintamarre produit par le travail des ouvriers était bien capable de résoudre cette alternative ; aussi se mirent-ils à rire en admirant ce qu'ils nommaient mon entêtement. L'un d'eux me dit : Monsieur Lambert, vous ne prendrez rien, nous avons expèdié les poissons pour le moulin à papier, qui est situé à une bonne demi-lieue de là.

Quel fut donc leur étonnement, lorsqu'un quart-d'heure à peine écoulé, ils me virent sortir de l'eau une première pièce, et que trois autres suivirent en moins d'une heure ; lorsqu'ils virent un autre pêcheur, alléché par mon succès, qui vint aussi prendre place et fut aussi heureux que moi, et cela, malgré le fracas et l'ébranlement causés par la chûte continuelle d'un bélier dont le choc pouvait bien équivaloir à un poids de 200 kilogrammes.

Comme ce que j'avance est de la plus exacte vérité, j'engage les observateurs à s'en assurer, si l'occasion se présente pour eux dans des circonstances analogues.

Le bruit n'effraie donc pas le poisson. Il restait à m'assurer de l'effet de la commotion.

A 20 centimètres d'eau, fond de sable, je plaçai quatre petites boulettes à carpe et je me retirai à une assez grande distance, pour donner au poisson le temps de venir sur la place amorcée. Un quart-d'heure après, les boulettes étaient entourées d'une grande quantité de petits gourmands de toute espèce qui se les disputaient. M'étant muni de deux fort grosses pierres de silex, je m'approchai doucement en me courbant, et, mettant le genou en terre, je frappai les cailloux fortement pendant vingt-cinq secondes.

Aucun poisson n'avait quitté sa proie et sa convoitise; le bruit, cependant bien clair, ne les fit pas se déranger.

Je mis un des cailloux à terre et je frappai dessus avec tant de force que les cailloux cassèrent; la commotion était évidemment parfaitement communiquée. J'examinai l'effet produit, les poissons ne bougèrent pas. Je me levai, tous s'enfuirent.

On peut donc conclure de tout ceci, que le pêcheur peut parler, chanter, faire de la musique pour se désennuyer, et qu'au lieu d'effrayer le poisson, comme Orphée, il l'attirera; mais

qu'il doit faire le moins de mouvements qu'il lui est possible.

§ 2 FERRAGE DU POISSON

Ainsi que je l'ai déjà dit, au chapitre Ier, plus une canne est longue, plus elle est flexible, en effet, chaque secousse du poisson est atténuée par l'élasticité de la canne. Le mieux est encore d'y adapter un moulinet pour pouvoir ménager la pièce.

Quand on se sert d'une canne longue, flexible et dont le scion ou vergeon est très-fin par le bout, en donnant le coup du poignet pour piquer le poisson, tout ploie, mais l'hameçon n'entre quelquefois pas assez avant dans les chairs, et à l'instant de le prendre, souvent il se décroche, et l'on perd la pièce. Il faut tenir sa canne horizontalement à l'eau et piquer en levant les deux bras et la canne dans la position où elle se trouve; c'est ce qu'on appelle *piquer de bout*, et maintenir le poisson dans la même position. S'il l'on se sert d'une canne à moulinet, on ne risque rien de le maintenir de bout; si c'est d'une canne ordinaire, on maintient la canne horizontalement, mais on pique *de côté*, car si le poisson prenait de bout, il casserait la ligne.

Quand on pique un poisson, c'est du poignet seulement, et jamais de l'avant-bras ; on ne doit pas en relever la canne, mais lui donner une impulsion horizontale à l'eau, de côté, à droite ou à gauche. La canne à pêcher de fond se tient des deux mains ; pour piquer le poisson, la main gauche qui tient la canne en avant, fait le pivot, et la droite donne le coup.

Pour préparer sa canne de manière à pouvoir pêcher en la raccourcissant à volonté, on laisse les deux premiers morceaux sans passer la ligne dans les anneaux ; on pêche alors à grande canne. Si l'on veut pêcher plus court, on ôte le 1er ou le 2me morceau, les deux 1ers même, et, augmentant l'épaisseur du 3e avec de la ficelle, on le met dans le pied de canne, et l'on pêche plus court. Cette manière de raccourcir sa canne est quelquefois nécessaire, suivant les lieux où l'on veut pêcher. J'en ai parlé à la page 61.

On est parfois obligé de pêcher entre les pieux d'un moulin, où l'on pense prendre de bonnes pièces. Il faut alors soutenir à la main, ou bien se servir d'un pied de grelot au bout duquel, à la place de la petite baleine, on met le vergeon de sa canne, et faire entrer l'autre bout dans le pied de la grande canne; de cette manière on n'est nullement gêné pour lâcher au poisson, s'il est fort, et le ramener au moulinet.

En employant des hameçons moyens, on prend le poisson gros, moyen ou petit. Mais le

pêcheur peut choisir le plus gros poisson parmi la masse, si, après avoir amorcé, il suppose qu'il doit y en avoir de gros sur la place ; il ne s'agit, pour cela, que de placer à la ligne de très-gros hameçons, nº 000 par exemple, et de mettre l'esche à proportion. Le gros poisson touche quelquefois les petites esches, mais jamais le petit ne touche les grosses. Ainsi lorsqu'on a pêché la carpe ou le barbillon avec des hameçons nº 1, 2 ou 3, on les change pour du nº 000 ou 00. En doublant la bouchée, on ne prend que de très-grosses carpes ou de très-gros barbillons ; mais il faut alors que les empiles soient fortes à proportion.

Au printemps, il faut se servir d'hameçons moyens ; par les eaux vertes, ils doivent être plus petits et montés très-finement ; mais à l'arrière-saison, il faut des hameçons très-forts, que l'on monte à proportion.

Pour pêcher dans les pelottes, il faut toujours se servir de moyens hameçons, jamais renforcés.

Lorsque l'on met deux hameçons à une ligne de fond, il ne faut jamais escher à deux esches différentes ; car, comme le ferrage n'est pas le même pour une esche dure que pour une esche tendre, ne sachant à laquelle des deux le poisson touche, on ferre trop tôt ou tard.

Les esches tendres, telles que les pâtes, les insectes, les porte-faix, les cerises, le raisin, le

vif, soit poisson entier ou partie prise sur un poisson, etc., tiennent peu à l'hameçon et nécessitent le ferrage, soit à la première attaque si on la sent marquée, ou sur plusieurs, progressives et soutenues, malgré leur légèreté. C'est pourquoi lorsqu'on pêche avec plusieurs hameçons à la ligne, on ne doit jamais mettre d'esches dures et tendres, mais seulement des unes ou des autres.

Les esches dures résistent aux attaques du poisson et le forcent à les faire sentir plus ou moins vivement; ce sont : les vers rouges et le fromage de Gruyère. Avec l'hameçon armé d'une de ces deux esches, le pêcheur doit attendre le prolongement des attaques et ne pas ferrer sur les coups non décisifs.

Il arrive souvent, lorsqu'on pêche à soutenir à la canne, qu'on est surpris par le poisson faute d'attention, surtout lorsqu'on se sert d'esches molles, telles que boulettes, ou le fromage de Gruyère préparé et devenu tendre après l'avoir seulement imbibé avec du lait ou un autre liquide. Si l'on n'y prend garde, on est souvent démonté d'esche sans prendre de poisson, parce qu'on a ferré trop tard.

Pour ne pas se tromper, il faut avoir toujours l'esprit présent, et, pour ce, il n'est pas nécessaire d'avoir l'œil fixé sur la canne et la ligne, tant que le pêcheur supporte la canne d'une ou des deux mains. Comme le toucher du poisson

se fait sentir au poignet qui tient la canne, ses yeux peuvent se porter dans toutes les directions, pourvu qu'il pense toujours à l'objet qui l'intéresse.

La communication du toucher du poisson se fait sentir rapidement à la main; le moment de ferrer est un tact d'habitude, puisque l'attaque est plus ou moins prolongée, soit d'une manière brusque d'un seul jet, soit par une allonge douce ou vive, soit par deux ou trois coups successifs et vifs.

Lorsque le poisson attaque d'un seul jet et qu'il file sans lâcher, ce qui arrive rarement, mais ce qui arrive cependant, s'il n'est pas arrêté par la main du pêcheur qui l'enferre, la résistance qu'il éprouve lui fait secouer l'esche et s'en délivrer avant d'avoir été piqué.

Pour pêcher au sang au coup, il faut toujours avoir un bouchon ou une plume longue et forte. L'attaque du poisson étant forte et vive, il ne faut donner tout au plus que 48 à 54 centimètres de ligne entre la plume et le vergeon, afin d'arriver plus vite à saisir le moment de ferrer.

Lorsqu'on voit la plume ou le bouchon s'enfoncer un peu sans aller sous l'eau pendant plusieurs fois, on ne doit pas ferrer; mais dès que la plume s'enfonce entièrement sous l'eau et qu'elle y reste un moment, il faut ferrer immédiatement. Il n'y a que pour le blé, le sang et toutes les esches qui ne tiennent pas, qu'il faut ferrer à la première attaque.

On peut admettre les règles suivantes comme certaines pour tous les genres de pêches à la ligne. L'expérience et un tact de main délicat sont cependant nécessaires au pêcheur pour arriver à la perfection.

Au ver rouge ou blanc, *ne pas se presser.*

Au sang, *vite.*

Au blé, *vite.*

A l'insecte, *vite.*

Au fruit, *vite.*

A la viande, *ne pas se presser.*

Au fromage, s'il est naturel, *attendre l'entraînement.*

Au fromage attendri, *à la première attaque.*

A la boulette, *à la première attaque.*

Le moment de ferrer a été bien compris du pêcheur, lorsqu'il a su apprécier et préciser par l'usage si le poisson touche du nez, s'il tient le bout ou le bord de l'esche, s'il frotte du ventre ou si l'esche est dans sa bouche. Tous ces mouvements, que le pêcheur doit laisser passer inaperçus, ne sont pas ceux qui doivent le determiner; seulement, ce sont autant d'émotions pour lui. Il faut donc attendre, soit une impression plus ou moins forte à la ligne, soit un fort coup avec entraînement pour la ligne de fond, soit encore un petit mouvement, une attaque brève, tenue sous l'eau ou filante, pour la pêche à la plume ou au bouchon. A l'une comme à l'autre ligne, ce sont toujours ces mêmes impres-

sions fortes qu'il faut attendre pour piquer juste. Lorsque la ligne est entraînée de côté sans que le coup se sente, ou qu'elle reçoit un mouvement tremblotant et continu, il faut ferrer.

Dans tous ces cas, après avoir rendu la main, il faut ferrer vivement, seulement du poignet, d'un coup fort mais court, sans retirer la ligne. Si le poisson est piqué, il se fait sentir plus ou moins; s'il ne l'est pas, la ligne étant dérangée de quelques mètres seulement, on attend que le poisson revienne. S'il ne revient pas, c'est qu'il a ou dérangé, ou bien emporté l'esche; alors on retire la ligne.

Il faut éviter de jeter la plombée trop souvent.

Il ne faut jamais se servir d'une plombée lourde avec une canne flexible. En voici l'inconvénient.

Souvent dans une journée on ferre, comme de coutume, des pièces assez fortes que l'on soutient, croyant être très-assuré de la capture, souvent elles échappent au bout de quelques efforts.

Il est tout simple que, se servant d'une plombée lourde, le vergeon plie beaucoup au mouvement du poignet; mais c'est sur le poids de la plombée et non sur celui du poisson, qui ne reçoit pas une secousse assez forte. La résistance, trop faible, ne peut faire entrer le dard assez avant dans la chair, et la pièce n'est rete-

nue que pour un temps par son poids, par la pointe de l'hameçon et la tension soutenue de la ligne. Il vient un instant où, forcé par une circonstance quelconque de lâcher momentanément la main, la pièce, se sentant libre, échappe par quelques sauts vigoureux, en la montant ou en la prenant; tandis qu'avec une plombée légère, l'hameçon pénètre fort avant et on est sûr de sa pièce, à moins que par maladresse le pêcheur ne déchire la bouche du poisson.

Soit qu'on pêche au lancé, sans plume ou avec un bouchon, soit qu'on pêche de fond avec une très-petite plombée, lorsque la ligne est à une certaine distance, elle décrit une bannière ou une cycloïde plus ou moins courbée.

Si l'on pêche en laissant couler sa ligne le long d'une berge, qu'il y ait un obstacle formé par des branches d'arbre, ou que le bouchon soit trop éloigné pour qu'on puisse bien en suivre le mouvement, on n'a besoin de porter la vue que sur la bannière. Malgré l'éloignement, le chipottement du poisson se fait toujours sentir; mais lorsqu'il a pris l'esche et qu'il file, la bannière s'allonge, c'est-à-dire se tend, soit vivement, soit lentement : c'est le moment de ferrer. Si l'action est faite pendant son prolongement, le poisson est toujours bien piqué; si, au contraire, on tarde trop, il peut l'être encore, mais aussi il a la chance de se débarrasser de l'hame-
çon.

Ménagements à prendre en ferrant suivant l'espèce du poisson

Le pêcheur doit bien faire attention de ménager le poisson plus ou moins, suivant son espèce : les uns ayant la bouche tendre et facile à déchirer, les autres l'ayant plus ou moins dure.

Les poissons que l'on pêche le plus souvent sont : le barbeau, le juerne, le gardon ; ceux qu'on prend le moins fréquemment sont : la carpe, l'anguille, la truite, suivant les rivières et les localités ; car ce qui abonde dans un lieu est rare dans un autre.

Lorsqu'un pêcheur peut distinguer le genre de sa capture, soit par l'habitude de l'attaque, soit que le poisson vienne à la surface, s'il est armé d'une ligne forte, il peut brusquer sa proie sans crainte ; s'il a des ménagements à prendre, c'est que sa ligne est faible.

Les poissons à mâchoires et peau fortes sont : l'anguille, le barbeau, la carpe, la lotte et d'autres.

Les poissons à mâchoires faibles sont : la truite, le juerne, la vandoise, la perche, le brochet et la brême. Ces poissons sont à ménager si l'hameçon n'a pris que les lèvres ou les joues ; un poisson quel qu'il soit, piqué dans l'ouïe ou dans la gorge, est toujours une proie

assurée. Il arrive que le petit et le moyen hameçon, ne prenant pas assez de chair et ne pouvant traverser l'épaisseur du bourrelet d'un poisson, lâchent souvent à l'instant de saisir leur proie.

La truite, surtout, doit être bien ménagée. Cependant elle est susceptible de s'échapper si le pêcheur ne s'applique pas à la maintenir légèrement et si, tout en la maintenant, il lui laisse trop de liberté; c'est-à-dire si la ligne, si légèrement tenue qu'elle soit, est trop vite rendue; elle profite de cette inattention et s'échappe par sa vivacité naturelle.

Lorsqu'un poisson est ferré, sa résistance peut ne pas être grande, et souvent on est trompé sur la force de la pièce, ce qui ne laisse pas le pêcheur dans la sécurité. Le poisson peut s'arrêter ou s'éloigner d'abord lentement, mais cet instant n'est pas long; lorsque le frein s'est fait sentir, il file comme une flèche, et là commence le combat entre l'intelligence de l'homme et l'instinct de la bête.

Si la canne est à moulinet, on la laisse aller en lâchant mètre par mètre, tout en s'arrêtant pour sentir si la résistance est la même ou si le poisson se calme.

Si par ses efforts on le sent fatigué, on l'amène doucement, toujours en tenant la ligne bandée, mais pas trop raide, jusqu'à ce qu'il reprenne vigueur, ce qui arrive quelquefois plusieurs fois de suite; alors il faut recommencer le même ma-

nége, lâcher et retenir, jusqu'à ce que, à bout de forces, la fatigue l'oblige à s'abandonner.

Et que l'on ne croie pas encore en être quitte, lorsque la pièce est bien grosse. Le poisson a des reprises et des surprises foudroyantes ; on le croit noyé (en terme de pêcheur), il n'est que fatigué ; bien souvent, du bord où il est arrivé, il s'élancc de nouveau, et malheur au pêcheur trop lent s'il n'est pas en mesure de lui lâcher la ligne. Mais avec de la patience, on vient à bout de lui.

Lorsqu'on pêche avec de moyens hameçons ou même avec de petits, on est susceptible de piquer de grosses pièces : un pêcheur doit toujours être muni d'une épuisette qui sert à enlever le poisson lorsqu'il est fatigué et rendu à ses pieds. Lorsqu'en pêchant on prend un fort poisson, et qu'on pense que l'empile est trop faible pour l'enlever, il est bon de le fatiguer et de se servir de l'épuisette pour le tirer hors de l'eau.

Si la position où l'on se trouve est très-élevée, il faut tenir le poisson la bouche un peu hors de l'eau avant de l'enlever, et bien prendre garde, en le montant, qu'il ne touche à rien pendant son ascension.

Si cette élévation est formée par une berge à pic ou un talus, il faut se servir d'une épuisette à long manche. On l'entre dans l'eau et l'on amène doucement le poisson dedans ; mais il ne faut jamais chercher à courir après avec

l'épuisette : c'est le défaut de bien des officieux qui s'offrent à vous tendre l'épuisette, et qui, la plupart du temps, vous font manquer votre capture.

Si l'on est placé sur une rive sans obstacle, il faut se servir également de l'épuisette, c'est toujours plus prudent ; mais si l'on n'en a pas, on entre adroitement les doigts dans l'ouïe et le pouce dans la bouche du poisson, et on l'enlève lestement. On peut encore se servir d'un couteau par le manche ou d'un picot de grelot ; alors, on passe le fer dans l'ouïe du poisson, en ayant soin de placer le pouce à 10 centimètres au mois de la longueur qui doit lui sortir par la bouche ; on saisit cette pointe de l'autre main et on enlève le poisson, si l'on ne peut trouver l'ouïe, on lui passe la lame du couteau ou la pointe à travers le corps, car il faut préférer retirer un poisson mort que de le perdre.

Si l'on a devant soi des roseaux ou une quantité de joncs ou d'herbes qui peuvent embarrasser la ligne, et offrir un refuge au poisson, après l'avoir bien fatigué en le maintenant au large, on le fait passer au-dessus des herbes, en le traînant la tête à moitié sortie hors de l'eau ; mais, je le répète, que ce ne soit qu'après l'avoir bien pâmé.

Quand on a pris un fort poisson dans un haï, et qu'il s'est jeté dans le grand courant, il faut le laisser faire, en le soutenant ; la rapidité

lui ôte de suite les forces, et lorsqu'on le remet dans l'eau tranquille, il ne fait plus le moindre effort. S'il faut deux ou trois minutes pour dompter un fort poisson dans un courant moyen, il faut encore moins de temps dans des bouillons.

Il ne faut pas craindre de fatiguer le gros poisson avant de le retirer de l'eau, en le soutenant toujours sans trop de résistance. Quand on est obligé de le monter pour l'avoir, si la distance est grande, on laisse en bas le poisson qu'on tient la tête hors de l'eau, et lorsqu'il ne fait plus de mouvements, on le monte bien doucement, en prenant la ligne de plus en plus bas possible à chaque fois. Surtout, il faut bien se garder de le laisser toucher à quelque chose en route; ne toucherait-il que du bout de la queue, il fait des efforts de désespoir, et s'il ne casse pas, souvent il se décroche.

Plus un poisson est gros, plus il est facile de lui déchirer la bouche; il faut lui donner le moins de résistance possible et bien le ménager.

Tout gros poisson marche de nuit; lorsqu'il est pris, il reste tranquille; mais aussitôt que le jour paraît, il fait des efforts incroyables pour se dégager. L'anguille surtout, s'aidant de grosses pierres pour augmenter sa force, casse souvent les hameçons les plus solides; c'est pourquoi on ne doit pas négliger de lever les lignes de nuit de très-bonne heure.

Pour saisir une anguille ou une lotte, il faut

les prendre avec les premier, deuxième et troisième doigts de la main droite, le pouce passé en dessus et les deux autres doigts en dessous; pendant ce temps, on saisit de la main gauche la tête dans les ouïes, en serrant le poisson le plus possible.

§ 3. TEMPS FAVORABLE A LA PÊCHE ET NATURE DES FONDS D'EAU

Influence du vent sur la pêche

Beaucoup de pêcheurs inexpérimentés ayant fait une bonne pêche la veille par un temps convenable, sont fort surpris du peu d'abondance de celle du lendemain par la même journée. Ils n'ont pas remarqué le règne du vent qui, la veille, était *sud-ouest*, et qui, le lendemain, est *nord-est*. Ils ignorent, ces pauvres innocents pêcheurs, que les vents influent beaucoup sur la pêche. Le poisson, quoiqu'il soit vorace, a des jours où il ne mange pas; cela provient de ce qu'il est malade par la chaleur, de ce que l'insecte se tient dans dans de hautes régions, et que la surface de l'eau est ridée par un vent sec et froid.

Les vents de *nord*, *nord-est*, *nord-ouest*, que les pêcheurs nomment communément *galerne* et qui, généralement, sont ou froids ou secs, suivant les saisons, surprennent le poisson, qui se

retire en terre, dans les trous ou sous les herbes, d'où il ne sort plus que la nuit. Plus l'air est léger, et plus le poisson se tient caché au fond de l'eau ; il n'y a que le juerne et l'ablette, poissons de surface, qui s'occupent fort peu de l'intempérie, malgré que, cependant encore, il y ait des temps où ils changent de goût et ne mordent plus qu'à des esches qui leur conviennent.

Par les vents de *sud*, *sud-est*, *sud-ouest*, l'air étant chaud et lourd, surtout par un temps nuageux ou couvert, presse sur les eaux en nombre incalculable l'insecte qui, la veille, par un vent de haut (*nord*, *est.*), volait dans une région beaucoup plus élevée.

Les hirondelles sont un signe infaillible pour les pêcheurs inexpérimentés. Lorsqu'elles volent haut, l'insecte est élevé ; quand elles volent bas, c'est qu'il est pressé par l'air tiède et précipité sur la surface des eaux : alors le poisson s'agite, voyage et mange.

Par un vent sec du nord ou autres vents du haut, l'instinct du poisson lui fait sentir que la seule nourriture qu'il puisse trouver gît au fond de l'eau ; et, comme rien ne l'excite, il va dans les courants attendre sa nourriture au passage. Si l'on doit en prendre, c'est donc là seulement qu'il faut aller le chercher ; il ne court plus que la nuit.

Malgré les amorces, par un temps calme, vent

frais nord-est, le pêcheur fait peu de chose par; le même temps, le vent plus fort, le pêcheur ne fait rien; par un vent sud-ouest, temps clair et chaud, le pêcheur fera bien le soir et le matin, presque rien dans la journée; par le même vent bas, temps couvert, le pêcheur fera une bonne pêche; par le même vent, s'il tourne au sud et sud-est, et si le temps est orageux, si les amorces n'ont pas été négligées, le pêcheur fera une très-bonne pêche.

Lorsque le vent suit le courant d'une rivière et qu'il souffle un peu, on l'appelle *vent de bouche*, parce que le poisson tournant toujours la tête au courant, il lui devient désagréable; il cesse alors de voyager, ne mange pas et plonge. Au contraire, lorsque le vent remonte le courant, on l'appelle *vent de queue*; alors le poisson, qui remonte presque toujours, nage et mange.

D'après ces observations, il est utile qu'un pêcheur s'établisse un point de remarque. S'il n'a pas de girouette, il met à sa croisée, en dehors, un scion léger au bout duquel il attache un plumasseau ou pennon : ce sont de petites plumes légères qu'on attache par des nœuds rapprochés, le long d'une aiguillée de soie fine. Cette petite girouette est si légère que le moindre souffle d'air la chasse du côté opposé au vent.

Il existe encore un moyen plus simple de se

rendre compte de quel côté souffle le vent; chacun peut l'employer partout et il dispense d'aucun objet : on mouille un doigt de la main en l'enfonçant dans sa bouche et on le présente ainsi humecté en plein air. Le côté du vent se reconnait à une légère sensation de froid, produite par le refroidissement de la salive.

Du temps et de la température

Les meilleures pêches se font la nuit, le soir ou le matin; celle de jour est presque nulle.

La pêche ne doit pas être considérée, en ce qui concerne la réussite, comme dépendant absolument du talent ou plutôt de l'adresse du pêcheur consommé. Elle est aussi sujette aux variations du temps, de l'air et de sa transition, des vents, des hautes lunes, des emplacements, de la netteté des localités ou de leurs embarras d'herbes, qui s'emparent de l'intérieur et de la superficie des rivières, du plus ou moins de chaleur en été, de la continuation du froid au printemps ou des beaux jours hâtifs. Alors le meilleur pêcheur ne peut être assuré d'une chance quelconque.

Ces deux dernières observations surtout ont une grande influence sur la pêche d'une année entière, par rapport à la promptitude ou au retard du frai.

Si les mois de mars et avril sont froids, s'ils se prolongent jusqu'au 15 mai, le frai ne se termine qu'en juillet ; ainsi les deux premiers mois sont perdus pour le pêcheur. Si, au contraire, ces mois sont beaux et doux, le poisson a terminé de frayer aux premiers jours de juin. Cette considération règle l'ordonnance sur la pêche qui l'ouvre à une époque variable. Non-seulement la pêche du printemps a été très-lucrative, mais elle se maintient jusqu'aux grandes chaleurs, qui sont toujours un peu pour les pêcheurs une morte saison dans les petites rivières seulement, car les rivières profondes et sablonneuses offrent en tous temps une pêche plus ou moins favorable.

Le poisson ne quitte sa retraite que lorsqu'il sent, malgré l'apparence de quelques beaux jours, que les froids ne reviendront plus, et c'est toujours en mai qu'il s'assemble en grand nombre. C'est ce que le pêcheur nomme une *moulée*, qu'il rencontre par hasard et dont il profite ; mais c'est une chance.

Pareils rassemblements ont quelquefois lieu au mois de septembre, c'est ce qu'on nomme une *remonte*.

On voit donc combien la pêche est précaire, et que toute l'habileté ne consiste qu'en un tact, une grande habitude pour discerner et profiter des localités, des instants propices, etc.

Des Moulées

Au printemps et à l'automne, le poisson, à certains jours, se rassemble en plus ou moins grande quantité et toujours de même espèce et presque de même grosseur.

Le barbillon, la brême, le gardon et le goujon : chacun choisit sa localité.

Le goujon sur le sable, à un mètre d'eau au plus, courant moyen; le barbillon dans fort peu d'eau très-vive sur les cailloux; la brême et le gardon dans les eaux profondes, mais tranquilles.

Parmi ces moulées, il est rare de voir une grosse pièce, c'est une fourmilière qui ne passe pas 125 à 150 grammes.

Dans la même saison, le gros poisson remonte, suit les berges, les murs, les quais à une distance de 4 à 8 mètres des bords.

Lorsqu'un pêcheur a le bonheur de découvrir une moulée, l'eau étant claire, il doit apprécier l'espèce et le poids des individus et s'empresser de changer d'hameçon et prendre le numéro qui convient.

Dans le cas d'une pareille découverte, on peut faire une pêche très-abondante; le poisson n'étant pas craintif, ne s'effraie que lorsqu'un bon nombre a déjà été pris.

Pêche des mois de juin et de juillet

Lorsque la chaleur commence à se faire sentir un peu forte, les herbes poussent en abondance dans les rivières; alors la pêche, surtout celle de fond, devient difficile et presque nulle: c'est la morte-saison. Il faut donc avoir recours aux pêches de surface, qui sont: les lignes à flotte, soit à plume ou au bouchon, à la grande volée, au lancé, à la truite, etc. On peut choisir pour esches, des insectes, et pour localités, les interstices des feuilles de nymphéa et des roseaux, pour y pêcher la carpe, la brême, le gardon, etc.

Comme par un temps généralement sec, on ne peut se procurer de vers rouges, il faut avoir recours aux graines cuites, aux mouches, aux papillons, aux sauterelles, au sang caillé, surtout dans les eaux basses. Cet appât, mêlé à la terre grasse ou au son, est excellent pour en faire des boulettes qu'on place la veille.

Du 15 juin au 15 juillet, on se procure facilement le papillon blanc de peuplier qui ressemble à celui de ver à soie et que le pêcheur nomme *manne* par rapport à son excellence comme esche et à sa blancheur. On en met à l'hameçon un, deux ou plus, suivant le n°; il sert également pour la pêche de fond.

A ce petit papillon succède la sauterelle, qui

est encore une excellente esche pour les mêmes pêches.

Pendant ces mois, il faut peu compter en faire de bonnes, si ce n'est dans les grandes rivières où l'herbe n'est point un obstacle et dont le fond sablonneux permet tous les genres de pêches ; mais dans les rivières qui sont envahies par les herbes, le fond est couvert d'une espèce de mousse dont le poisson se nourrit, ce qui l'empêche d'être affamé ; alors la pêche la plus lucrative est celle au vif.

Dans les rivières herbagères, il faut quitter la pêche de fond au mois d'août, pour ne pêcher au coup, que la carpe, le brochet et la perche ou encore, à la grande volée, la truite et le juerne de surface.

Pêche des mois de septembre et d'octobre

La fin d'août, la totalité de septembre et le commencement d'octobre, si le temps se maintient propice, sont ceux de l'été sur lesquels on compte pour réparer la mauvaise saison passée pendant les grandes chaleurs. Septembre surtout est un bon mois. Si les herbes ont quitté le fond, il reste libre et permet de pêcher ; le poisson n'est plus nourri et il n'a plus de retraites ; c'est le temps de la remonte du poisson (terme de pêcheur, qui annonce que le poisson étant privé de ses cachettes, change de localités). C'est en

septembre qu'on pêche les plus grosses pièces; aussi faut-il être bien monté, surtout pour la pêche de fond.

Dans ce mois, s'il reste un peu de courant, on envoie la ligne à bouchon avec le fond nécessaire à la localité, et à mesure qu'elle s'éloigne, on ajoute des bouchons légers à une grande distance l'un de l'autre pour soutenir la bannière. Pour cette pêche, il faut occuper une position élevée, telle qu'un pont, une passerelle, etc.

On esche suivant le genre de poisson qu'on sait habiter cette localité.

Il faut avoir soin de ne pas quitter de vue le premier bouchon, malgré son éloignement, car, lorsque le poisson attaque, c'est d'abord faible ment, puis après, il l'enfonce tout d'un coup. Si l'on ne ferre pas promptement, le poisson s'échappe souvent et l'on perd une bonne occasion.

Aspect de l'eau

Lorsqu'un pêcheur ne connaît pas une rivière, il doit en suivre le bord par canton, armé d'une grande canne ou gaule flexible, à laquelle il attache une ficelle garnie de nœuds de 20 en 20 centimètres. Il place à l'extrémité une petite sonde en plomb creusée à 5 ou 7 millimètres en dessous, qu'il remplit de suif; il sonde du bord de 3 en 3 mètres à 4 ou 5 mètres devant lui. Ceci fait, il écrit sur un carnet la profondeur

de l'eau, et fait sur la berge une remarque pour retrouver la place. La sonde rapporte la qualité du terrain; il l'écrit ainsi que la force du courant, et note si l'eau est tranquille ou si le courant remonte, ce qui forme un haï.

Ces notes peuvent se rédiger ainsi :

Grand courant, ou raide, *fond de pierre, tant de profondeur.*
Courant moyen. . . . . *fond de vase, tant de profondeur.*
Eau tranquille. . . . . *fond de vase et gravier, tant de profondeur.*
ou encore . . . . *fond de sable, fin ou gros. tant de profondeur.*
Haï . . . . *fond de terre grasse, tant de profondeur. (Marquer s'il y a de l'herbe.)*

Un haï est formé par un obstacle à un grand courant, comme une culée de pont, un renfoncement dans les terres, une pointe qui avance, le bout d'une île. L'eau resserrée par la vitesse du courant remonte ordinairement et revient sur elle-même; elle est quelquefois profonde et sert de refuge aux poissons; mais comme les grands courants en sont fournis, on pêche dans les haïs le plus près possible de ses bords. Une culée de pont formant deux grands courants sous les arches, l'eau y est ordinairement fort

creuse ; on y fait de bonnes pêches. Il s'ensuit que, par le courant, la profondeur et la qualité du fond, on sait quels sont les poissons qu'on y prendra.

1° Par un courant vif, fond de sable ou pierreux, de 65 centimètres à 1m. 30 de profondeur, on prendra des ablettes, des éperlans, des vandoises, des goujons, de petits barbillons et du juerne.

2° Grand courant, même fond, de 1m.60 à 2m. 50 de profondeur ou plus, on prendra : des uernes à la superficie par les chaleurs, au fond et au printemps, du barbillon, et, s'il y en a, de la truite à la superficie.

3° Courant moyen, fond de vase, de 1m. 30 à 2m. 60 et et 3m. 20, on prendra des gardons, des brêmes, des carpes, des anguilles la nuit, des chevannes par la chaleur, des vandoises au printemps et à l'automne.

4° Eau tranquille, grand fond de sable fin, vase et herbes, on prendra de grosses carpes, des lottes, des anguilles, des tanches, des perches, des brochets, et généralement tout le fretin.

5° Dans les grands fonds rocailleux et dans l'eau bouillonnante, occasionnée par les chûtes, on prendra les plus gros barbillons, de grosses truites si l'eau est froide, et beaucoup de gardons dans les haïs qu'elles forment.

Il est bon de remarquer que, dans les petites

rivières, on ne trouve de courants qu'aux ponts, aux usines, et que, malgré la tranquillité des eaux, elles sont ordinairement profondes. Malgré ce peu de courant, on ne peut plus faire de remarques assurées sur toutes les sortes de poisson qui s'y trouvent et qui y habitent à la fois. La seule remarque que l'on puisse faire, c'est que le poisson cantonne : ici, avec tous les autres poissons, la carpe abonde ; là, c'est le gardon ; là, c'est la perche et le brochet qui vont presque toujours ensemble ; le barbillon est un peu partout, c'est un sournois qui rampe comme une anguille ; on les aperçoit quelquefois en nombre et fort gros, dans 50 centimètres d'eau, quand on a été les pêcher dans de grands fonds qu'ils avaient abandonnés. Ce que je dis ne concerne que les petites rivières. Dans les chaleurs, le poisson se retire entre les herbes qui y abondent, s'en nourrit, et il est très-difficile à prendre.

§ 4. PLACES POUR LA PÊCHE

Les meilleures places de pêche sont : les bords profonds d'une haute berge ; la pointe des îles, entre les piliers, sous les bateaux longtemps stationnaires, dans et près des trous, aux barrages des canaux, aux abords d'une gare près du courant de la rivière, à tous les obstacles qui forment haï, à la suite des bouillons d'une usine ou d'un moulin. En général, le poisson mord

mieux dans les courants, à leur suite et sur leurs côtés.

Quand on pêche, surtout de fond, sur une arche, derrière ou devant, il faut bien se garder d'approcher la ligne trop près, de $1^m.30$ à $1^m.60$, par exemple, car il règne au fond et tout autour, un rang de piliers ou moises qu'on doit éviter. En amont, on prend beaucoup de gros juernes dans l'arrière-saison; mais à $2^m.$ ou $2^m.50$ en aval, à la culée, on pêche pendant toute l'année du poisson de toute espèce.

La pêche de fond, devant les moulins et les déversoirs, offre le plus de chance de prendre de fortes pièces; mais bien peu de pêcheurs connaissent la manœuvre à employer pour y réussir.

Lorsqu'un moulin est arrêté, c'est sous son chemin, s'il y a possibilité, qu'il faut s'efforcer de placer la ligne.

Lorsqu'il est en mouvement, le pêcheur doit se placer en avant sur les poutres de soutènement; il lui est facile de lancer sa ligne entre les pièces de bois, s'il y a un interstice et si l'eau est calme; mais s'il y a du courant, il faut qu'il charge sa ligne d'un gros plomb pour qu'elle descende au fond de l'eau; sous ces bouillons, il y a une eau tranquille dans laquelle séjourne une grande quantité de poissons de toute espèce et de toute grosseur.

C'est là que la grosse truite a choisi son do-

micile lorsqu'elle est fatiguée de chasser; c'est là que le barbeau séjourne, ainsi que les gardons carpés, et autres belles pièces.

Pour bien réussir, il faut avoir une plombée percée, afin que la ligne soit facilement entraînée sous la masse d'eau formant la chûte.

On place sa ligne à 30 ou 40 centimètres du raidier, sur le côté, puis on lâche la ligne afin que la plombée se précipite, d'abord à une distance où le remous la prend et l'entraîne en dessous. Il n'est pas facile de pouvoir l'en retirer, car ces fonds sont souvent encombrés de branches sèches, d'herbes, etc., et malheur aux hameçons; mais ces obstacles évités, le pêcheur est dans le magasin de réserve.

De la même place, on lance sa ligne que le courant emporte jusqu'au bout du flot. Là aussi se trouve le barbillon, la truite qui chasse et une grande quantité de juernes entre deux eaux Pour maintenir la droite, il faut toujours avoir le bout de la canne élevé; on penche la ligne à gauche ou à droite selon le besoin, pour que la plombée reste fixe au milieu du flot qui par l'éloignement, est peu fort, et où il se trouve moins de fond.

Si le pêcheur est placé, à droite ou à gauche du flot, la ligne sera toujours portée d'un côté ou de l'autre par le raidier, c'est-à-dire dans l'haï, et remontera par la force du remous qui l'entraîne, ce qu'il faut éviter. En ce cas, le

plomb raclant le fond, s'engage dans tous les obstacles qu'il rencontre et l'on perd sa ligne. Pour obvier à cette perte, à l'instant où l'on sent la plombée racler le sable, on tire la ligne de façon à la rapprocher du raidier, et la bannière donnant dessus est maintenue et maintient la plombée en place.

Généralement les haïs sont de bonnes places de pêche. On peut donc, une fois la ligne allongée, la maintenir au milieu, la faire passer à droite et la ramener à gauche, en baissant la bannière à droite dans le flot si la plombée est à gauche, et à gauche, si la plombée est à droite, le tout sans se déranger de sa place.

Cette manœuvre peut se faire aussi facilement en pêchant au bouchon, au lancé, ou de surface; mais il faut avoir soin seulement de toujours tenir le bout de la canne très-élevé pour exécuter cette manœuvre.

Quand on pêche dans des haïs, il faut approcher la ligne le plus possible du courant, sans cependant s'y laisser entraîner.

Pêche en dessous des arches et manière d'y lancer la ligne très-avant

Il est à observer que dans l'intérieur de certaines localités il existe des moulins dont l'eau est conduite sous une voûte en pierre, qui, quel-

quefois, traverse une rue, forme un pont donnant sur un autre bras de rivière, et sort par une voûte ou une arche.

Généralement ces arches sont basses et n'offrent pas plus de 1m. 50 d'ouverture pour l'écoulement.

C'est dans ces refuges que le poisson se retire et séjourne, surtout dans les chaleurs. Il faut pêcher le poisson à contre-courant, et pour y réussir, on doit introduire sa ligne le plus profondément possible sous la voûte : cette pêche est donc difficile à faire. On y parvient cependant en balançant à plusieurs reprises sa plombée avec la canne, jusqu'à ce qu'elle ait atteint une certaine hauteur devant soi; alors, mesurant de l'œil l'ouverture de la voûte, on y lance sa plombée en baissant vivement sa canne d'un coup de poignet en dessous; la ligne y est entraînée par la pesanteur de la plombée.

Comme dans cette position le vergeon de la canne se trouve à l'embouchure et qu'il serait gênant de rester ainsi, on lâche du moulinet la quantité nécessaire pour la relever à une hauteur commode. Si l'on pêche avec une gaule sans moulinet, on est obligé d'attendre le moment de ferrer, le corps ployé et le bras tendu pour la tenir verticalement, ce qui n'est nullement commode.

Dans l'une ou l'autre de ces positions, on ne

ferre qu'après avoir senti l'attaque du poisson, qui, dans ces refuges, ne se fait pas longtemps attendre.

Il faut mettre à l'hameçon des esches qui résistent au courant, qui, dans ces couloirs, est toujours très fort. Ainsi on se servira de vers rouges conservés quelques jours dans la mousse pour les affermir, ou de fromage de Gruyère, suivant la saison. Le ver rouge convient cependant mieux, en ce que tous les poissons en général mangent cette esche.

Lorsqu'un poisson est pris, il faut être bien sur ses gardes, car lorsqu'il sort de l'arche, il s'y précipite, aidé par la force du courant, et, si l'on était surpris, il casserait la ligne ou se fendrait la bouche.

Lorsqu'il y a une crue d'eau, et qu'elle monte de quelques pieds le long d'un quai déjà creux, on saisit l'instant où elle est descendue de moitié pour y faire sa pêche, qui ne peut manquer d'être très-favorable, car c'est la route que prend le gros poisson pour son remontage. Mais; soit que l'eau monte, soit qu'elle baisse, la pêche ne vaut rien.

CHAPITRE VI

PÊCHE A TOUTES LES LIGNES

Pêche à soutenir à la main

Cette pêche est attachante et très-facile. La ligne doit être garnie d'un hameçon n° 1 au printemps, nos 2 ou 3 en été, n° 0 à l'automne, et d'un hameçon renforcé pour la viande. On esche avec des vers rouges au printemps, au fromage de Gruyère en été, et à la viande à l'arrière-saison.

Il faut, pour cette pêche, se placer autant que possible, sur une hauteur, une berge, un chemin de hâlage, un mur ou un pont. Cette ligne, qui est garnie d'une plombée tenant par un coulant, comme je l'ai dit au chapitre II en parlant de la confection des lignes, est d'une grande sensibilité, malgré sa pesanteur; et, pèserait-elle 500 grammes, elle permet de sentir parfaitement l'attaque du plus petit poisson.

Quand on pêche à la ligne à soutenir à la main, il ne faut jamais oublier d'en attacher le plioir, ou de le mettre soit dans la poche, soit sous son pied, avant de lancer la plombée, car alors tout est emporté, et l'on perd sa ligne.

Pour lancer cette ligne, on commence par la dépeloter de l'empiloir, et l'on revient sur soi en l'arrangeant en rond sur un assez grand espace, pour qu'elle ne s'emmêle pas au développement, jusqu'à ce qu'on atteigne la plombée. Après avoir armé l'hameçon d'une esche quelconque, ver, viande, fromage, etc., suivant la saison, on la lance, en prenant la ligne à 65 centimètres au-dessus de la plombée et en faisant un seul tour, après un balancé, de devant en arrière, de manière que la plombée porte du bas et non du haut, de 8m. à 16m. et plus, suivant le désir du pêcheur. Lorsqu'elle tombe à l'eau, on soutient la ligne afin de sentir la plombée se reposer doucement en avant du courant. On sent fort bien à la main si elle est tombée sur du sable, des pierres ou des herbes : alors elle est un peu oblique au courant.

On attend avec patience que le poisson vienne, en tenant la ligne de la main droite sans trop la tendre. Lorsque l'esche est de viande ou de ver, il faut, pour ferrer, que le poisson vous tire la ligne en donnant son coup ; si c'est du fromage, et que le premier coup soit un peu tirant et marqué, ferrez. On reconnaît le barbeau, parce qu'il attaque ordinairement par un double coup : si cette attaque n'est pas décisive, il revient, et quelquefois on sent de petits coups successifs. On a vu de fort gros poissons toucher

quatre ou cinq fois avant de se faire prendre, et toutes ces attaques être très-légères. Assez souvent on sent un tremblement à la main, il faut lâcher un peu la ligne et ferrer. Quelquefois le poisson tire la ligne sans aucune secousse, c'est l'effet que ferait une paille ou une herbe que le courant pousserait vers la ligne; cet effet provient d'un poisson qui, ayant pris l'esche sans secousse, s'en va très-tranquillement : il faut lâcher la main et ferrer vivement, mais ni trop fort ni trop court. *Lâcher la main, c'est céder au poisson en avançant la main et le bras; ce mouvement détend la ligne et permet à la pièce de prendre l'esche plus avant dans sa bouche.*

Pour soutenir un fort poisson à la ligne à la main, il ne faut pas lui rendre en laissant couler la soie ou le fouet entre les doigts. L'instant d'arrêt donne une secousse qui casse la bouche du poisson, c'est-à-dire agrandit le trou qu'a fait l'hameçon, alors il s'échappe; il faut lui rendre de la ligne en le soutenant, la main à la hauteur de la figure, et en allongeant les deux bras doucement et successivement.

Quand cette pêche se fait d'une hauteur quelconque, même de dessus une rive plate, on jette la plombée à la main. Quand elle se fait de dessus un pont, on la descend à la main en aval, entre deux piles, dans le courant qui emporte la ligne à 33 mètres et quelquefois

plus. On se porte alors vers la culée de l'arche; la plombée y est ramenée par le courant qui frappe obliquement sur le corps de la ligne, le lorsqu'elle est arrivée dans l'haï, elle y tombe : là se trouvent de fort belles pièces.

Lorsque le poisson est piqué, s'il est lourd, on doit bien le ménager en le soutenant et lui rendant un peu de ligne s'il fait de grands efforts, non qu'on doive craindre pour la ligne qui est forte, mais pour la bouche du poisson, qu'il faut avoir soin de ne pas déchirer avec l'hameçon, car le trou devenant large, le poisson échappe. Quand, en le tirant à soi avec attention, on est parvenu à l'amener en bas de l'arche ou du mur, ou du talus, on lui met la tête hors de l'eau jusqu'à ce qu'il ne fasse plus aucun mouvement; alors on le monte même à 10 mètres sans qu'il bouge, s'il ne touche à rien; mais si en route on n'a pas le soin de l'écarter et qu'il touche à quelque chose seulement de la queue, alors il saute et fait des efforts incroyables, se décroche ou casse l'empile, et retombe à l'eau.

Ce dernier avis concerne tous les genres de pêches.

La pêche à soutenir à la main est d'autant plus agréable, qu'on peut aller pêcher partout au loin sans avoir l'air d'un pêcheur, la ligne étant dans la poche ainsi que les esches. Ce genre de pêche est nouveau; il a succédé à la pêche au manche, et l'on a eu raison de l'adop-

ter, car la ligne étant tenue dans les doigts, le toucher du poisson est bien plus sensible et le piqué bien plus rapide; en outre, rien ne gêne pour jeter la ligne. N'ayant pas de canne à relever, on peut faire arriver le poisson jusqu'à la main et l'on n'a plus qu'à le saisir.

Pêche de fond à la main ou à la canne.

Lorsque l'on veut pêcher de fond, soit à la main, soit à la canne, dans un fond rocailleux, pierreux, d'où on ne retirerait pas sa ligne, on remplace la plombée par un bouchon percé, taillé en carré long et que la ligature de l'empile arrête (fig. 25); on prend de la terre glaise, on en fait une pelote assez lourde pour le courant où l'on doit pêcher; on esche comme à l'ordinaire et l'on entoure le bouchon de la pelote que l'on jette à la main. Le bouchon étant percé, on sent le poisson et on peut le piquer. Mais si aucune pièce ne vient mordre et dégager la ligne, en retirant celle-ci, la pelote se casse, et le bouchon remontant sur l'eau dégage la ligne de tout obstacle. De cette manière on pêche partout sans difficulté.

Lorsqu'il y a obstacle pour jeter la plombée avec la canne, on la jette avec la main après avoir passé la canne debout. Quand on veut la retirer, on y parvient en levant un peu la

canne, en avançant le bras et en tournant le moulinet; lorsque la plombée n'est plus qu'à longueur de canne, on la balance devant soi et on la reçoit dans la main; on baisse la canne, et on la retire horizontalement.

Pêche au grelot

La pêche au grelot est d'autant plus amusante que l'œil n'est pas obligé, comme pour les autres lignes, d'être toujours fixé sur la flotte, et qu'on est averti par l'attaque du poisson. Mais, lorsqu'on a plusieurs grelots tendus, il faut être fort prompt à se porter vers celui qui sonne, car il ne faut pas croire que le poisson se pique seul : cela arrive cependant quelquefois, mais rarement, et cela dépend du genre de l'esche qui est à l'hameçon. Ainsi, lorsqu'un grelot s'agite, le pêcheur doit y courir. Il est bon que ses grelots aient un son différent, afin que celui qui sonne soit distingué par l'oreille; sans cela, il arriverait souvent, si l'on se trouvait à une certaine distance, qu'on ne saurait pas celui auquel il faudrait courir. Les grelots doivent être éloignés l'un de l'autre de plus de 8 mètres.

Aussitôt qu'un grelot s'agite, il faut promptement saisir sa ligne en avant à la longueur du bras droit et attendre une seconde attaque du

poisson, qui, si elle a lieu, indique par la résistance à la main qu'il faut ferrer fort et court.

Si le poisson est piqué, pendant qu'on le maintient de la main droite, on détache la ligne du grelot avec la main gauche et l'on ferre une seconde fois.

Comme les lignes à grelot sont généralement fortes de corps et d'empile, on brusque le poisson pour le tirer à soi, sans avoir besoin de le ménager, malgré sa grosseur et sa force. De cette manière, il est surpris et se laisse plus facilement amener.

Pêche dans les pelotes

Cette pêche se fait à la main, au grelot ou à la canne ; c'est la pêche la plus lucrative et celle où l'on prend la plus grande variété de poissons ; mais elle est difficile, et il faut de la pratique.

On se procure de la terre grasse de rivière qui se trouve sur le bord dans les parties qui ne sont pas sablonneuses. Il faut remarquer les places où l'on a fait des transports de terre sur le bord des rivières. Quand les grandes eaux ont séjourné dessus pendant quelques hivers, on peut s'en servir ; elle est ordinairement d'un gris ardoise, jaune, ou rougeâtre ; la jaune est la meilleure. On la choisit exempte de tous corps étrangers ; on la presse dans les mains

par grosses boulettes qu'on trempe dans l'eau, et on la pétrit bien avec les mains et le pouce. On continue ainsi jusqu'à ce que cette terre soit devenue molle et qu'elle ait atteint la malléabilité du beurre frais; on en fait des pelotes que l'on met dans un panier et qu'on couvre d'un linge mouillé. Cette préparation doit se faire chez soi.

On se procure des vers blancs en grande quantité, purgés de terre, de son ou de paille, et on les met dans un sac de cuir dont l'entrée est large.

Arrivé sur le lieu de la pêche, on prend une poignée de cette terre de la grosseur d'un œuf, plus ou moins cependant suivant la force du courant, on la pétrit dans la main, et l'on y met deux ou trois pincées de vers blancs.

La ligne ne doit pas avoir de plomb, si c'est une ligne à main ou au grelot; c'est un bouchon de liège carré long qui en tient lieu, et l'hameçon ne doit le dépasser que de 50 millimètres (fig. 25).

On remplit jusqu'au bord, cet hameçon, qui doit être du n° 3, de vers enfilés par la queue au tant qu'il peut en tenir; ensuite on pose le pouce dans le milieu de la pelote et l'on y place le bouchon que l'on met juste au milieu et que l'on recouvre bien de tous les côtés; on fait un trou au bout, un peu en dessus, avec le doigt, et, après avoir plié en deux la petite em-

pile, on place l'hameçon dans le trou, la palette au fond et les vers en dehors; on roule la pelote dans le creux de la main, pour que rien ne s'aperçoive; on met la pelote dans la main droite; on prend la ligne, qu'on a bien préparée pour qu'elle ne s'emmêle pas, à 66 centimètres ou 1 mètre de la main gauche, et l'on jette le tout à la portée voulue soit 80 centimètres ou 1 mètre. On prend alors la ligne de la main droite et l'on attend le poisson.

La pelote se fond petit à petit; les vers qu'elle contient en sortent les uns après les autres et sont emportés par le courant, ce qui fait une trace de vers qui s'en va successivement sur la même ligne et qui attire de loin le poisson. Celui-ci remonte en mangeant jusqu'à la pelote, qu'il aperçoit garnie de vers; comme il ne voit pas l'hameçon qui est caché, il frappe du nez pour casser la pelote. *Ce sont ces coups de nez qu'il ne faut pas prendre pour une attaque à l'esche, que la pratique seule peut faire distinguer*. Lorsqu'il l'a cassée et qu'il a mangé ce qui en sort, il voit la masse de vers qui est après l'hameçon : c'est dans ce moment qu'il se jette goulument dessus, alors le coup d'attaque ne ressemble plus au coup de nez : ceux-ci ébranlent le poignet et sont quelquefois très-forts; le coup d'attaque est entraînant et fait à la main du pêcheur l'effet de quelque chose que l'on déchirerait; ce coup, lorsqu'on n'y est point

accoutumé, surprend et donne sur les nerfs. C'est alors seulement qu'il faut ferrer un peu fort, mais court, afin de presser les vers les uns contre les autres pour faire entrer le dard dans les chairs.

Si l'on se sert d'une ligne au grelot, au premier coup de nez d'attaque sur la pelote, le grelot tinte faiblement; il faut même quelquefois y regarder de près. On prend alors doucement la ligne à la main pour attendre le moment de ferrer.

Lorsque la pelote se casse sans attaque de poisson, la ligne remonte sur l'eau et suit le courant.

A cette pêche, il faut avoir grand soin de lancer les pelotes toujours à la même place ou sur la même ligne de courant; sans cela le poisson qui remonte s'occuperait à manger autre part qu'à la pelote de la ligne. Une fois le montage effectué, ce qui n'a lieu quelquefois qu'après deux ou trois heures de pêche, il est rare que chaque pelote ne rapporte pas un poisson, si la main du pêcheur est exercée.

La pêche dans les pelotes à la canne a le même résultat, mais elle diffère de la précédente en ce que les pelotes sont plus petites. On l'exécute avec l'hameçon n° 5 et un très-petit plomb carré placé à 54 millimètres de distance de l'hameçon; on peut même n'y mettre que l'hameçon garni de vers.

Dans toutes ces pêches dans les pelotes, les attaques du poisson ne sont pas les mêmes, car tous les poissons mordent aux pelotes. Si le poisson frappe franchement coup par coup, c'est un gros gardon, un juerne; si les coups sont petits, chipotés, et que le coup décisif soit allongé doucement, c'est une carpe, une lotte oú une anguille; si le coup est vif et marqué, c'est une vandoise, une perche ou une truite; si les coups ressemblent à ceux de la carpe, et que la ligne se détende au lieu de tirer, c'est une brême; si les coups sont frappés doubles et vifs, c'est un barbeau. Mais quel que soit le poisson qui touche, à cette pêche c'est toujours le coup tirant qui détermine l'instant où il faut ferrer.

Quand on a pêché de fond longtemps à la même place, dans les pelotes, il est bon de changer d'esche et d'envoyer la ligne plus loin, à un mètre ou davantage: cette manœuvre rapporte quelquefois de fortes pièces.

Pêche au milieu des fascines, dans les lacs, les rivières et les étangs.

On choisit une place à fond bien uni et bien net, d'une profondeur de 2m. à 2m.50c sur un arré de 6m50 à 10m. On enfonce aux quatre

coins, de forts pieux qui doivent dépasser la surface de l'eau de 20 cent. au moins; on attache des cordes à leur extrémité et l'on garnit l'intervalle de pieux espacés de 1m50 à 2m. On dispose au milieu, des fascines de bois mince, tel que du sarment de vigne mis en bottes, et on les retient au fond au moyen de lourdes pierres. Lorsque ces fascines ont servi pendant quelque temps, elles sont imbibées d'eau et restent au fond sans y être maintenues par un poids quelconque. On laisse ces fascines séjonrner ainsi, sous l'eau pendant les mois de mars, d'avril et de mai; en juin, le poisson y a élu domicile et on l'y trouve en quantité.

C'est là une excellente réserve dans laquelle on peut jeter la ligne avec toute certitude de ne pas revenir les mains vides. Cependant, on doit avoir soin de ne pas laisser engager sa ligne dans les fascines, ce qui arriverait si on descendait la plombée trop profondément.

Cette pêche se fait encore, et principalement. en entourant les fascines avec des filets et en pêchant à l'épervier; elle rapporte considérablement par ce moyen. Le lecteur en trouvera la description dans le *Manuel du Pêcheur* de l'*Encyclopédie Roret*, qui traite de toutes les pêches aux filets.

Grande pêche de fond, à la volée,
spécialement pour la carpe,
dans les étangs, les pièces d'eau, etc,

Cette pêche devrait être adoptée dans la Sologne ; s'ils la connaissaient, les pêcheurs à la ligne de ce pays n'en feraient pas d'autre. Elle est fort usitée dans les pièces d'eau de Versailles, où une quantité d'amateurs font des pêches abondantes.

Il convient de se munir d'une ou plusieurs gaules en coudrier, en fort roseau ou en bambou, ongues de 5 mètres, bien fortes et bien droites, que l'on fait couper en trois ou quatre morceaux, y ajoutant des viroles ; ce qui les rend fortes sans cependant leur rien ôter de leur flexibilité, dont elles ont d'autant plus besoin que c'est elle qui donne la force de la projection en avant à une grande distance.

La ligne se fait en fouet de lin bien uni et bien tordu ; elle doit avoir de 15 à 16 mètres de longueur. On l'arme d'hameçons nº 2 ou 3 en nombre désiré, depuis 5 jusqu'à 12 ; ces hameçons doivent être empilés sur double racine bien tordue et pendre de 10 à 11 centimètres au plus du corps de ligne. Excepté le premier qui est distant de 25 centimètres, tous les autres doivent être attachés à une distance de 70 centimètres l'un de l'autre.

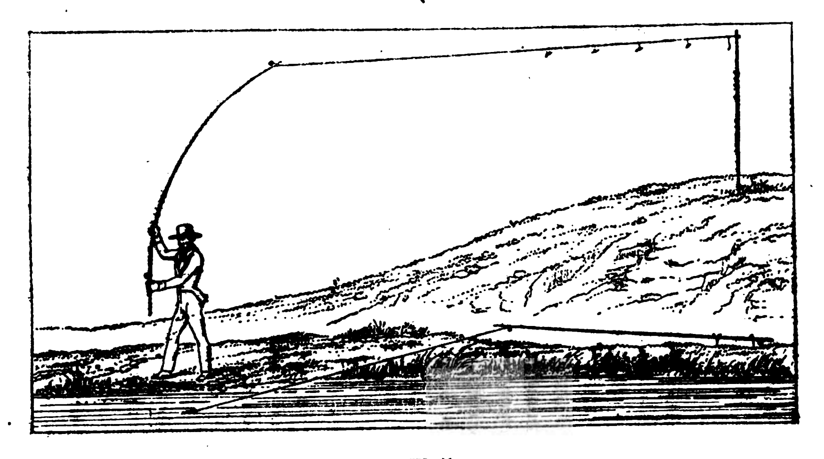


Fig. XLIII.
Manière de lancer une ligne à la volée et de la placer sur des fourches.

On place la canne à terre, le talon au bord de l'eau, la pointe en arrière, puis on allonge la ligne de toute sa longueur, en la tenant bien droite et faisant suite à la canne.

Après l'avoir étendue, au bas du dernier hameçon, on enfonce en terre une baguette de coudrier, haute de 1m 30, au bout de laquelle on a fait une fente de 3 ou 4 centimètres; on esche ses hameçons avec les boulettes dont j'ai donné la recette chapitre IV.

On prend l'empile du premier hameçon que l'on plie en deux à 6 centimètres de longueur et qu'on enfonce doublée dans la fente de la baguette, de manière que l'hameçon esché se trouve du côté de la ligne; le tout doit s'échapper de la fente de la baguette, par un effort donné de la canne; la ligne reste bien tendue. On retourne alors à la gaule, dont on lève doucement le bout en l'air pour faire quitter terre à la ligne.

Dans cette position, le pêcheur place une jambe en avant pour prendre son élan, et, d'un jet de la canne fortement poussée en avant, l'empile du premier hameçon pris dans la fente de la baguette s'arrache, la ligne est portée rapidement en avant et s'étend de toute sa longueur, toute armée de ses esches, qui, par leur poids, ont tomber la ligne au fond. La figure XLIII ci-contre représente cette opération.

Avant de placer la canne en repos, on aura

eu soin de se pourvoir d'un petit grelot léger qu'on fixera au bout de la gaule, afin d'être averti du toucher du poisson ou de sa prise.

On se sera pourvu également de deux petites fourches en fer ou en bois, l'une ayant la fourche en dessus, l'autre le crochet en dessous

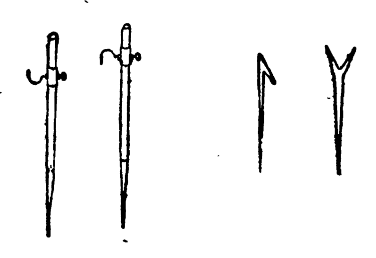


Fig. XLIV.

(fig. XLIV). On place le crochet en arrière pour retenir le talon de la canne et la fourche avant plus pour la supporter, ce qui la maintient fixée horizontalement.

Cette pêche peut se faire avec autant de lignes que l'on désire lorsque les pièces d'eau ne sont pas affermées, car alors on n'est libre, en payant, que de pêcher avec deux lignes; mais si l'on est maître d'un étang, on en place à volonté. Si une pièce d'eau est poissonneuse deux lignes suffisent pour en prendre beaucoup.

Non-seulement, à cette ligne, on peut escher

au vif, aux vers rouges, mais à toutes esches qui tiennent à l'hameçon, assez longtemps pour donner au poisson le temps de se prendre.

On peut comparer cette pêche, pour le résultat, aux jeux dont on se sert dans les grandes rivières. Pour la première, le pêcheur est sur la rive, tandis que pour les jeux, il faut être au milieu de l'eau, dans un bateau, sur un pont ou sur un train, pour pouvoir les tendre; mais, une fois lancée et au fond, la ligne décrite ci-dessus devient la même qu'un jeu, et on y peut prendre les mêmes poissons.

Cette pêche est très-lucrative et n'est pas fatigante, puisqu'on peut occuper son temps à lire ou à toute autre distraction; on peut même, certain d'être averti par les grelots, se tenir à l'abri de la pluie et de la chaleur du soleil.

Pêche à la traînée

La *traînée* se place le soir. Pour faire en grand cette pêche, il faut se servir d'un bateau. On apprête la pelote du corps de ligne, en attachant au bout une grosse pierre qu'on laisse aller à fond, à 20 ou 25 mètres environ du bord. On a eu soin d'escher ses hameçons avec du poisson vif et de gros vers rouges avant de commencer la pêche.

Pendant que le bateau descend doucement au fil de l'eau, on attache les empiles au corps de ligne à mesure qu'on la dépelotonne à une distance de 65 centimètres à 1 mètre l'une de l'autre. Plus la traînée est longue, plus la distance doit être grande ; elle peut aller jusqu'à 1m. 60. Après qu'on a placé quatre hameçons, ce qui se fait en tournant deux fois le bout de l'empile autour du corps de ligne, en y faisant un simple nœud coulant, et en serrant avec ongle sur le corps de ligne, on place une moyenne pierre, et ainsi de suite. On peut de cette manière placer 500 à 1,000 hameçons.

Le matin, de très-bonne heure, on cherche la première pierre qu'on a placée la veille, et après l'avoir retrouvée, on lève la ligne doucement et l'on ôte les hameçons à mesure qu'ils arrivent, en tirant simplement sur le bout du nœud coulant. On met le poisson pris dans un baquet rempli d'eau, sans prendre la peine d'ôter l'hameçon, et au fur et à mesure on arrange les hameçons et les empiles, et l'on pelotonne le corps de ligne. On voit que, pour cette pêche, il faut être au moins trois quand les traînées sont longues : un pour rétenir le bateau qui descendrait trop vite, un autre pour ranger et pelotonner, et le troisième qui lève la ligne, défait les empiles et ôte le poisson pris,

Pêche aux jeux

Les jeux se posent de jour aussi bien que de nuit. Comme on ne peut pas jeter cette petite traînée devant soi, il faut les descendre à l'eau dans des endroits où il y a assez de courant pour emporter le corps de ligne en avant ; pour cela, il faut être dans un bateau à soi, dans de grands bateaux du commerce, sur des trains de bois ou sur des ponts.

On place, après les avoir eschés, l'un après l'autre, une quantité de jeux, soit 6, 8, 10 ou 12 jeux ; ordinairement on esche les jeux avec des vers rouges et du fromage de Gruyère, suivant la saison, ou bien avec de la viande si l'eau est encore froide. Quand on a placé le dernier jeu, il est temps de relever le premier, et ainsi de suite ; comme cette pêche demande beaucoup de temps pour retirer un jeu, ôter le poisson, remplacer les esches qui manquent, et le remettre, on est toujours occupé.

Si le jour est bien choisi, par un vent favorable, en 6 heures on peut faire une belle pêche, et l'on n'a pas eu le temps de s'ennuyer. On voit qu'il faut être jeune et passionné pour ne pas se plaindre de la fatigue, qui doit d'autant se faire sentir que chaque jeu étant au moins de 5 ou 7 mètres et plus de distance, la marche

continuelle sur des bâteaux ou des trains de bois n'est pas facile.

Petits jeux d'anguilles

Comme il est fort difficile de tendre des traînées dans de petites rivières où il n'existe que peu de bateaux, pour les jeter en travers, on fait de petits jeux semblables à une ligne à soutenir à la main; ils n'en diffèrent qu'en ce que le plomb marche le premier et qu'on le fait du poids de 125 grammes et en forme de poire. A 1 mètre de ce plomb, on attache cinq ou six hameçons n° 1, de 50 en 50 centimètres, qu'on laisse pendre à 80 millimètres au plus. Cette ligne se fait en fouet de lin, et l'on empile les hameçons sur soie; elle doit avoir 16m. environ de longueur. On esche soit au ver rouge, soit au vif, ou à l'un et à l'autre; on apprête cette ligne sur le bord, de manière qu'elle ne s'emmêle pas, et après en avoir attaché l'extrémité, on lance le plomb en avant; puis on vient lever ces jeux de bon matin.

On prend avec ces lignes des anguilles, de la truite, et autres gros poissons. On peut en placer une quantité de 25 en 25 pas, si l'on veut rendre sa pêche plus avantageuse.

CHAPITRE VII

PÊCHES SPÉCIALES A LA CANNE A MOULINET

Description du moulinet

On appelle *moulinet* un petit appareil en laiton, que l'on fixe à la canne d'une ligne et autour duquel on roule cette ligne. Il sert à la dérouler sur une attaque brusque du poisson, qui, sans cette facilité, casserait infailliblement la ligne, et à enrouler celle-ci à volonté pour fatiguer la pièce et l'amener à la portée du pêcheur.

Il se compose de deux rondelles de laiton, dont l'une est creuse pour recevoir trois roues dentées plates, qui engrènent avec une quatrième fixée à l'axe du milieu, au bout de laquelle se trouve la manivelle qui communique le mouvement à tout l'appareil. Cet axe donne l'écartement des deux rondelles. Chacune des trois roues dentées porte à son centre une tige fixée à la roue, qui la fait tourner en tournant elle-même. Les trois tiges et l'axe portent à leur autre extrémité une petite virole logée dans un trou pratiqué à la seconde rondelle

pour les soutenir dans leur mouvement de rotation.

Les figures ci-dessous venant en aide à cette description. on comprendra facilement que si l'on fait passer la ligne autour des tiges, elle sera enroulée ou développée selon que l'on tournera la manivelle d'un sens ou de l'autre.

On fait des moulinets de plusieurs modèles; voici les types qui m'ont paru offrir le plus d'intérêt :

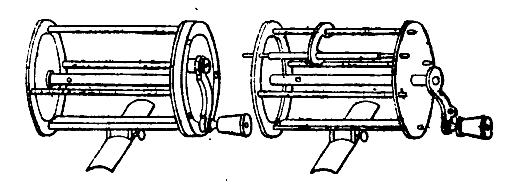


Fig. XLV. Fig. XLVI.

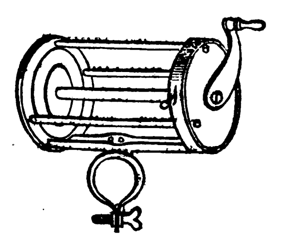


Fig. XLVII.

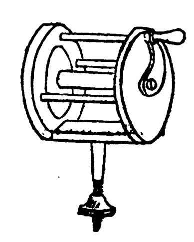


Fig. XLVIII.

La figure XLV représente un moulinet multiplicateur, que l'on adapte à la canne au moyen d'une plaque vissée à la partie inférieure du moulinet et que l'on y fixe par une ligature en fil poissé.

La figure XLVI représente un moulinet simple d'arrêt. Il s'adapte et se fixe à la canne comme le précédent.

La figure XLVII représente un moulinet multiplicateur à tige d'arrêt. Il porte une cheville pareille à une forte épingle sur le côté qui renferme les roues dentées, dont on arrête le mouvement à volonté en enfonçant la cheville qui vient se loger dans une des dents de la roue qu'elle rencontre. Il entoure la canne par un collier qui s'ouvre et que l'on y fixe au moyen d'un petit écrou à oreilles qui réunit et serre les deux côtés du collier. Cet ajustage est excellent en ce qu'il est prompt, facile et solide.

La figure XLVIII représente un moulinet simple du modèle dit irlandais. C'est le moins bon des quatre dont j'ai donné la figure. On l'adapte à la canne au moyen d'une tige vissée qui la traverse et on l'y fixe par un petit écrou rond qui se visse sur la tige. Il est facile de comprendre que le trou fait au pied de la canne l'affaiblit beaucoup, alors qu'elle doit être forte et résistante, ce qui est un défaut grave.

Le moulinet multiplicateur simple permet d'agir avec plus de promptitude, mais il est su-

jet à se déranger. Avec le moulinet à arrêt, on peut raccourcir ou allonger une ligne avec moins de promptitude, mais aussi avec plus de justesse, l'arrêt s'opposant à ce que la ligne soit lâchée ou retenue trop rapidement.

Emploi du moulinet

Le moulinet est d'un excellent usage pour tous les genres de pêche ; on ne saurait trop le recommander.

Lorsqu'on attache le moulinet au pied de canne, on le fixe à volonté, soit en dessus, soit en dessous.

Pour ne pas être géné en pêchant, il faut avoir le moulinet en dessous, pour pouvoir poser la canne à terre et se reposer dessus. Pour retirer sa ligne ou manœuvrer une pièce, il faut avoir le moulinet en dessus.

D'une manière ou de l'autre, on est obligé de retourner la canne, les anneaux se trouvant à l'opposé de la ligne tendue à l'eau, il devient difficile de la faire couler dans les anneaux autrement qu'en là forçant sur le premier anneau du vergeon, ce qui use beaucoup la soie.

Pour obvier à ces inconvénients, il faut laisser la garniture du premier morceau de la canne lâche dans la virole du pied. Alors, si l'on a besoin d'avoir le moulinet en dessus ou en

dessous, on n'a qu'à tourner le pied de canne sans rien déranger à la partie supérieure.

Cette méthode est d'autant plus nécessaire qu'il se trouve des occasions où il faut agir vivement.

Quand on pêche à la canne à moulinet, de fond, pour ne pas toujours la tenir à deux mains, étant assis sur le panier qui est bas, on enfonce le picot du pied de la canne à côté et un peu en dehors de la cuisse droite, et plaçant la canne sur le genou droit ; on n'a plus qu'à poser légèrement la main sur la canne et attendre la première attaque sans fatigue.

Quand on est assis sur son panier, afin de moins se fatiguer à tenir la canne, sans l'abandonner des deux mains pour saisir l'attaque du poisson, on la pose presque en travers appuyée sur les deux genoux.

Quand on a pris une forte pièce en pêchant de fond, à la volée ou autrement, il faut la maintenir solidement et sans crainte. Si la canne ploie trop fort et que l'on craigne qu'elle rompe, on doit lui lâcher peu à peu de la ligne de 30 en 30 centimètres; lorsque le poisson se fatigue on ramène la ligne à soi avec le moulinet et on l'attire bien doucement. On recommence ainsi ce manége jusqu'à ce que la pièce soit arrivée près de soi; on lâche alors les doigts qui retiennent le moulinet et l'on renverse la canne en arrière : la ligne se déploie vite et vient

tomber dans la main droite. Il est bon de tenir la canne de la main gauche, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, pour manœuvrer plus commodément un poisson. On pose alors la canne à terre, le tourniquet du moulinet tourné en dessus, afin que, si le poisson reprenait des forces, on puisse, sans casser le vergeon, avoir la quantité de soie voulue, ce que l'on obtient par un mouvement du poignet gauche tout en maintenant le poisson de la main droite; on amène ainsi la pièce à ses pieds en s'aidant des deux mains.

Si la ligne dont on se sert et surtout l'empile sont assez fortes, on enlève doucement le poisson; dans le cas contraire, on se sert d'une épuisette pour l'enlever. Si l'on n'en a pas et que la force du poignet soit insuffisante pour sortir le poisson de l'eau en le pressant par le corps à la hauteur des ouïes, on se sert de la lame d'un couteau ou du picot de fer d'un grelot, que l'on passe dans l'ouïe du poisson, et on l'enlève ainsi avec sécurité.

Pêche à la plombée à soutenir

Cette pêche, que je préfère ainsi que le font bien des amateurs, est la plus agréable en ce qu'elle n'oblige pas l'œil à poursuivre sans lâche un bouchon ou une plume. Cette atten-

tion soutenue, jointe à la réverbération du soleil, ou au miroitage de l'eau, est extrêmement dangereuse pour la vue, qui s'affaiblit de jour en jour sans qu'on se doute de la cause; mais l'extrême affaiblissement de cet organe est de plus en plus sensible, surtout chez les hommes d'âge. La pêche à soutenir à la canne est la plus lucrative quand on sait bien la faire : on prend à la plombée depuis les plus gros poissons jusqu'aux plus petits; elle doit rapporter, terme moyen, dans une rivière poissonneuse, 150 kilogrammes de poisson en six mois de pêche.

Cette pêche permet à l'œil d'être partout ailleurs, pourvu que l'imagination y reste fixée et que la main soit prompte, car tout dépend de sa légèreté.

Avec une canne à moulinet garnie de 65 mètres de soie, on fait toutes les pêches possibles et connues. On va chercher le poisson partout où l'on peut le trouver; on pêche d'un bord plat, de dessus la berge la plus élevée, de dessus un mur ou d'un pont eût-il 13 mètres d'élévation, par-dessus les roseaux, les haies, les jeunes arbres et les broussailles, de près, de loin, rien ne gêne; on passe même sa ligne entre deux branches d'arbre, quand l'espace n'aurait que 65 centimètres de large sur 1 mètre de hauteur, pourvu que, la canne une fois passée, on ait là place de lancer la plombée en

avant. On peut pêcher depuis une demi-longueur de canne jusqu'à 60 mètres en avant, pour aller, sans plomb, la ligne libre, chercher le juerne à une distance à laquelle il est loin de douter de sa sûreté, ainsi que le barbillon et les autres poissons de fond, sur un cercle immense que l'on raccourcit concentriquement sans quitter la même place.

En changeant les hameçons de grosseur, on pêche depuis le goujon jusqu'au poisson le plus fort. Pour le gros poisson, un hameçon suffit; pour le petit, on fait une petite traînée de trois ou quatre hameçons nº 12, et un petit plomb léger; on esche les hameçons, soit au ver de fumier, soit au ver blanc.

La plombée à coulant est de la plus grande commodité. Comme ce coulant est fait avec du laiton faible, on dérange facilement, avec un petit effort de l'ongle, le fermoir de côté, on y fait entrer le corps de ligne au-dessus de l'empile de l'hameçon, et on le ferme : de cette manière, on en change, suivant la nécessité, avec la plus grande promptitude. *A cinquante pas, on vous voit pêcher de fond; arrivé près de vous, on vous trouve pêchant de surface, sans nul plomb.*

Lorsqu'on pèche à la plombée, de fond à la canne à moulinet, on ne doit pas tirer d'abord la plombée à soi, en manœuvrant le moulinet, à moins qu'on ne soit à portée de la canne. Si

le plomb a été jeté à la main à une grande distance, on doit, avec le moulinet, porter la canne sur la plombée; on relève la canne bien en arrière et on laisse retomber le plomb à fond bien doucement. En faisant cette manœuvre trois fois, la plombée se trouve dans la main du pêcheur sans qu'il ait rien accroché.

Pêche de fond à soutenir, une plombée sur le bouchon

Cette pêche se fait dans les eaux peu courantes, les haïs, mais surtout le long des berges, devant les aulnes et sous leurs racines ; il faut bien se cacher et se servir d'une canne courte de 3 mètres, que l'on arme d'une ligne en crin, en soie ou en racine, d'un hameçon moyen nº 3 ou 4, et d'une plombée légère à chaînette, suivant la force du courant.

On place à 4 mètres, suivant le fond, un bouchon d'une petite dimension, ne servant qu'à supporter une plombée.

Il faut que la plombée du fond soit toujours à une distance de 2 ou 3 mètres de côté près de la berge.

On suspend sur le bouchon une petite plombée bien légère, tenue par un chaînon de chaînette passé dans le corps de la ligne et suspendue par

un filin ou un brin de racine doubles, de 5 centimètres de long.

On fait cette plombée en roulant du plomb laminé sur une forte épingle; on prend un bout de fil ou racine fine et on y fait un nœud, qu'on couvre d'un peu de même plomb pour l'arrêter; on y passe l'autre bout dans la plombée et on y attache un chaînon de chaînette.

On esche l'hameçon suivant la saison : moyens vers rouges, viande, boulettes, sang caillé, cerises, raisins, groseilles, porte-faix, etc.

On laisse tomber sa plombée du bout très-légèrement, et lorsqu'elle a touché le fond, on rapproche le bouchon de l'eau en baissant la pointe de la canne jusqu'à ce que la plombée qui la précède arrive à 5 centimètres de l'eau à la surface.

Il faut une grande immobilité pour que le mouvement du corps ou du bras n'agite pas la plombée; elle ne doit l'être que par le toucher du poisson, dont la moindre attaque, le plus léger chipotement l'agite. Ce mouvement, à peine sensible, augmente à mesure que la bouche touche l'esche; c'est alors qu'il faut apporter la plus grande attention.

Aussitôt que le bouchon est attiré en avant plus ou moins fortement, ferrez.

Cette pêche est très-attachante et très-récréative, à cause du silence, de l'attention et de l'immobilité qu'elle exige; aussi elle récom-

pense presque toujours le pêcheur de sa patience. On y prend tous les rôdeurs des bords, surtout au mois de septembre et au printemps, époques où les poissons remontent le long des berges.

Dans les endroits bourbeux, on prend souvent des lottes, quelques anguilles, des carpes, des brêmes, et d'autres poissons. Dans les fonds pierreux ou sablonneux, on prend du barbeau, du juerne, souvent des vandoises et du gardon.

Mais, je le répète, cette pêche a besoin d'une grande prudence et de tranquillité, le poisson se trouvant rapproché du pêcheur, et les bords des berges n'ayant pas de profondeur, l'eau étant claire, on a besoin de bien se cacher pour n'être pas aperçu.

Pêche aux vers rouges, au printemps

On monte sa ligne en passant la soie dans les petits anneaux jusqu'à son extrémité ; on la tire jusqu'à ce qu'elle soit de la longueur de la canne en dehors, on prend un hameçon nº 2 ou 3 empilé ; on passe dans la boucle 40 millimètres de la soie, et tournant autour, c'est-à-dire repassant deux fois, on fait un nœud à boucle sans laisser traverser le petit bout ; on met à la ligne, au-dessus de ce bout ou nœud, un petit plomb qu'on roule de manière à pouvoir

l'ôter à volonté ; on choisit une plombée dont on estime la pesanteur suivant le courant et l'éloignement de la pêche que l'on veut faire ; on ouvre le fermoir ; enfin on le passe dans la ligne. Si l'empile de l'hameçon est vrillée par la sécheresse et la position roulée qu'on lui a donnée, on la passe entre le doigt et un petit morceau de gomme élastique ; elle s'étend de suite et reprend son élasticité. On enferre par la tête son ver rouge qu'on choisit gros ou moyen, suivant la force de l'hameçon, et l'on a bien soin de le faire tourner comme l'hameçon, en tenant celui-ci de la main droite, la pointe en bas tandis que l'on perce toujours dans l'intérieur du corps du ver, qu'on tient de la main gauche et qu'on a roulé dans la poussière afin qu'il ne glisse pas des doigts. On continue ainsi à enfoncer l'hameçon jusqu'à ce qn'il ne dépasse plus que de 30 millimètres : le reste du corps ayant passé l'hameçon, se trouve le long de l'empile.

Si l'on désire pêcher à longueur de canne, on descend la plombée de la main gauche, de 30 à 65 centimètres plus longue que la canne que l'on tient de la main droite horizontalement à l'eau et l'on relève la canne par une secousse modérée, en lâchant la plombée que l'on suit de l'œil. Lorsqu'elle est arrivée, toujours en l'air, à la portée désirée, on baisse doucement la canne pour maintenir la ligne tendue par le poids de

la plombée, qui tombe à l'eau sans bruit et même sans presque la faire jaillir; on maintient légèrement la plombée, qui, en lâchant la main, tombe au fond soutenue par la canne et par le courant; alors elle arrive doucement, au fond et on la sent se reposer, sur des pierres, du sable, etc. Si l'on n'a rien senti, il est à supposer qu'elle est sur de la vase ou dans l'herbe, alors on retire la canne de 30 à 65 centimètres seulement, pour déranger la plombée et la mettre dans un endroit propice, car, soit vase, soit herbe, l'esche s'y cache, et le poisson ne peut pas la voir.

On s'asseoit sur son panier, et, plaçant la main gauche en avant de la canne et la main droite en arrière, on pose la canne en travers reposant sur la cuisse droite, ou le bras gauche appuyé sur la cuisse gauche. Dans cette position, on attend le poisson; si l'on sent une attaque légère, on fait la plus grande attention, le poisson revient; il est possible qu'il chipote l'esche sans coup décisif; alors on sent plusieurs autres petits coups; s'ils sont éloignés, on laisse aller; s'ils sont successifs, on ferre. Si l'un de ces petits coups est tirant, ferrez; si le premier est fort et a de la résistance, ferrez; mais dans tous ces cas, avant de ferrer, il faut lâcher la main, c'est-à-dire avancer un peu la pointe de la canne en avant et doucement, ce qui détend la ligne; alors, revenant vite en arrière, on pique

le poisson. Il faut que le coup soit prompt, mais, cependant modéré pour ne rien casser.

Cette dernière observation est bonne pour tous les genres de pêches : *il faut rendre la main avant de ferrer*. Si l'on se fatigue à tenir la canne dans la même position, on lâche un peu du moulinet, on relève un peu la canne, et, la laissant couler sur la cuisse droite, on enfonce le picot de fer en terre ; elle tient dans cette position sans fatiguer. Mais alors il ne faut pas quitter le vergeon de vue, afin de voir l'attaque du poisson, qui, tant faible qu'elle soit, se voit facilement à cause de la sensibilité du scion.

A cette pêche aux vers rouges, on prend ordinairement du barbillon, du juerne, du dard, de la vandoise sur le sable ; et, dans une eau tranquille, sur fond de vase, de la carpe, de la lotte, de la perche et du gardon carpé.

Pêche au fromage de Gruyère, en été

Cette esche étant tendre et petite, entre tout entière dans la bouche du poisson à la première attaque. Si elle est bien sentie, il faut ferrer de suite ; si le fromage est ferme et que l'attaque ne soit pas un peu tirante, il faut attendre la seconde.

On prend à cette esche, en général, du barbillon et quelquefois du juerne.

Pêche à la boulette

Cette pêche se fait de la même manière que celle au fromage tendre; mais encore il faut y apporter une grande attention. On ne pêche jamais à la boulette qu'à longueur de canne; cette esche étant fort tendre et tenant peu, il faut ferrer à toutes les attaques et ne pas se laisser surprendre.

On prend à cette pêche toutes sortes de poissons, mais surtout du barbillon. On n'oubliera pas qu'il attaque toujours par un double coup; lorsqu'il n'en donne qu'un, il est fort et entraînant, il surprend le pêcheur inhabile; mais on a l'avantage que souvent il s'enferre seul.

Pêche à la queue d'écrevisse ou à la viande

Cette pêche se fait comme celle aux vers rouges.

Pêche au ver blanc, dans les pelotes

Cette pêche est la même que celle faite au moyen de la canne ordinaire; je l'ai décrite au chapitre précédent.

Pêche au porte-faix, en mai et en juin

Généralement cet insecte n'est pas assez gros en avril pour que l'on puisse s'en servir; il ne

se trouve plus que rarement à la fin de juin et de juillet, suivant la température.

Lorsque l'hiver se prolonge et que les journées sont froides, le poisson sort peu, surtout le gros : il ne mord pas encore au fromage, et fort peu au ver rouge.

Dans cette saison, le porte-faix devient un trésor pour le pêcheur, puisque l'on prend avec, devant les pêcheurs inexpérimentés et par conséquent malheureux, une quantité de moyens poissons de tout genre, surtout le barbillon de fond, car tous les poissons sont gourmands de cette esche; mais le porte-faix étant encore petit en mai, il faut en avoir une grande quantité, car le fretin le dévore avant la venue de pièces plus grosses.

Il faut se servir, pour cette pêche, d'hameçons moyens nos 3 ou 4. Pendant les mois de mai et de juin, on ne prend pas de fortes pièces, mais cela pourrait cependant arriver ; c'est pourquoi il faut se munir de bonnes empiles ; un hameçon des numéros ci-dessus peut, au besoin, porter 2 kilogrammes. On doit donc se contenter de poissons de 250 grammes jusqu'à 1 kilogramme et demi au plus.

Toutes les localités ne sont pas bonnes pour cette pêche. Il faut la faire dans les courants, à la fin des raidiers, dans les haïs qu'ils produisent, près des vannes des moulins, dans les pieux, car sous ces bouillons il y a des grands

fonds, l'eau y est très-tranquille et remonte en dessous à la chûte. C'est là que se tiennent les poissons pour s'y reposer. Aussi, en laissant tomber précipitamment la plombée à 30 ou 40 centimètres du raidier sur le côté, elle est emportée dessous par le tirant d'eau, et tombe au fond où elle trouve le remous qui l'y maintient.

Dans de pareils endroits, il est rare qu'on attende longtemps avant d'être touché. Il faut avoir soin de maintenir la bannière de sa ligne en baissant le vergeon de sa canne dans la partie d'eau tranquille qui ordinairement existe le long des grands courants et que l'on nomme haï, car, en s'abandonnant un peu, tout serait emporté par le torrent.

Le ver d'eau ou porte-faix étant une esche très-tendre, on n'a pas besoin d'attendre un grand entraînement. Sitôt qu'on se sent toucher par une attaque brève, on ferre; sur le chipotement prolongé, on ferre.

Lorsqu'on a piqué une pièce, il faut la forcer de quitter le fond et le flot, ce qui se fait en baissant la pointe de la canne à fleur d'eau et en l'écartant aussi promptement que possible pour l'amener dans la partie tranquille, dans laquelle on gouverne le poisson comme partout ailleurs; car si la pièce gagne le courant, quelque petite qu'elle soit, on risque de la perdre, ce qui est certain si elle est forte.

Pêche du juerne au lancé

On ajoute à la soie de la canne à moulinet, la grande ligne en crin de 10 mètres (fig. 16) décrite à la page 11 ; on met un hameçon n° 0 ; on esche au printemps avec des chenilles, des hannetons ; dans l'été avec des cerises, des groseilles à maquereau, des sauterelles, etc. De dessus un pont, un mur qui avance, ou un bateau, on laisse aller la ligne au courant, en déroulant le moulinet de la main gauche, et en tenant la canne de la main droite, allongée le long du bras sous le coude, la pointe élevée de manière à former une grande bannière. C'est sur cette bannière que l'œil doit être fixé, car à cette pêche on ne sent pas le poisson toucher ; lorsqu'il mord, il entraîne la ligne avec l'esche, on s'en aperçoit à la bannière qui s'allonge, on voit filer doucement la ligne ; il faut alors ferrer promptement en jetant sa canne en arrière, mais en évitant de donner une trop grande secousse.

Pêche à la grande volée et à la mouche artificielle

La même canne, la même ligne, le même hameçon dont j'ai parlé pour la pêche au lancé, (fig. 16), servent pour cette pêche. On a donc

10 mètres de ligne de crin au bout de la canne, à partir du bord de la rivière, s'il n'y a pas d'arbres ou d'autres obstacles. La ligne n'ayant ni plomb, ni plume, ni bouchon, on la roule et on la jette à l'eau au courant qui l'entraîne; on laisse suivre un peu la canne, et la relevant doucement jusqu'à ce que l'hameçon s'aperçoive sur l'eau, d'un coup de poignet on fait sauter la ligne par derrière : elle s'étend; alors, d'un autre coup de poignet, sans agir du bras, on la lance en avant de toute sa longueur, et plutôt en remontant un peu le courant qu'en le descendant; il faut avoir bien soin, après avoir donné le coup de poignet de lancé, de faire suivre la canne du bras, pour que la ligne atteigne le plus loin possible. La ligne de crin en queue de rat se déploie facilement. Lorsque l'hameçon est arrivé à l'endroit voulu, on le laisse aller au courant, en relevant bien doucement la canne à mesure pour conserver la bannière, qu'on ne quitte pas des yeux, et en observant qu'elle soit toujours égale. Lorsqu'on s'aperçoit qu'elle file, on ferre vite : c'est un poisson qui a saisi l'esche. Quand elle atteint sa longueur au courant, on la maintient un peu dans cette position, elle se rapproche doucement du bord, duquel on la fait échapper par un coup de poignet donné en arrière, et on la lance de nouveau en avant avec un autre coup de poignet, et successivement.

On prend à cette pêche beaucoup de juernes gros et moyens, des dards et quelquefois des truites.

La même manœuvre s'emploie pour pêcher à la mouche artificielle. J'ai parlé de cette pêche en traitant de la fabrication des mouches artificielles, page 42.

Pour toutes les autres pêches, on n'emploie pour la canne à moulinet que les premiers 3 mètres de la grande ligne de crin, ou une avancée en racine double.

CHAPITRE VIII

PÊCHES QUI SE FONT AVEC LA CANNE A MOULINET OU AVEC LA CANNE ORDINAIRE.

Pêche à fouetter ou de l'ablette.

Il est bon pour cette pêche de se mnnir de beaucoup de vers blancs, dits *asticots*, que l'on a mélangés d'avance avec de la terre sèche, du crottin de cheval et du son. On tient le tout dans un bon sac de coutil, que je préfère à cause de son tissu serré, ou de forte toile. On a dans son panier, soit une sébille en bois, soit une calotte de chapeau de feutre dont on a brûlé le poil intérieur,

afin que les vers ne s'y accrochent pas pour monter et en sortir; cette dernière est préférable, parce qu'elle est souple; on y met une quantité de vers, cependant avec mesure; les vers de la calotte doivent être à peu près nets. On choisit pour place de pêche, dans les rivières à courant, une petite langue de sable ou de terre qui avance dans l'eau, et qui, offrant un obstacle au courant, en augmente la rapidité; on commence par s'installer en s'asseyant commodément; puis l'on amorce avec quelques pincées de vers et de terre pris dans le sac. Après avoir esché ses trois ou quatre hameçons, on lance devant soi et en amont sa ligne tout étendue, à laquelle je recommande bien de ne pas mettre de plume; à mesure qu'elle revient à soi par le courant, on la retire de 30 cent. environ par un petit coup de poignet, et on la laisse aller d'autant. Ce mouvement de va-et-vient attire l'attention des poissons qui se jettent sur l'esche. Lorsque la ligne a pris le courant, on continue le même mouvement de poignet quatre ou cinq fois ou plus, et on relance sa ligne en jetant au-dessus, de la main gauche, une pincée de vers, mais peu à la fois, trois ou quatre seulement. De temps en temps, on prend une petite poignée dans le sac, en ayant soin de ne pas lancer beaucoup de vers, car la trop grande quantité ferait descendre le poisson pour les suivre, au lieu de le faire monter; mais la terre, le crottin et le son leur don-

nent, en remontant, l'envie d'y trouver le ver.

C'est une pêche qui est très-amusante et qui procure en peu de temps une grande quantité de poisson.

Quand on a fait cette pêche pendant quelques heures, on prend sa ligne à rouler, qui est une ligne semblable, à l'exception qu'elle est un peu plus forte, et qu'étant chargée de plus de plomb avec des hameçons un peu plus gros, elle tombe au fond, sans cependant y rester ; elle fait au fond le même mouvement que la ligne à fouetter à la surface. Comme les amorces ont fait monter des gros et des moyens poissons, qui se tiennent plus bas, on les prend à la ligne à rouler, qui rapporte quelquefois de fort jolies pièces.

Quand, avec cette ligne, le hasard vous a donné une forte pièce qu'on ne pourrait soutenir à la canne ordinaire, pour ne pas se laisser briser, on cède au poisson en jetant la canne à l'eau ; le poisson se fatigue bientôt de la traîner ; on prend un bateau, et avec l'épuisette on rapporte la pièce, qu'on aurait certainement perdue sans ce stratagème.

Lorsqu'à cette canne on a une ligne plus forte, en faisant toute autre pêche, on soutient la pièce en penchant la canne d'un côté ou de l'autre, à droite ou à gauche ; mais il ne faut jamais se laisser prendre debout, la ligne se rompt de suite. Si la canne, malgré la force de la ligne, ne peut résister à une trop forte pièce, on fait comme

pour la canne à rouler, on l'abandonne à l'eau. Tous ces accidents n'arrivent pas avec la canne à moulinet, quelque faible que soit l'avancée.

On peut employer avec succès pour cette pêche la ligne de soie de 5m. (fig. 18), faite en boyaux de vers à soie, garnie d'un bouchon et de six plombs, qui est excellante pour pêcher dans un endroit rapide et profond.

Toutes les pêches au coup se ressemblent, la différence gît dans la force des hameçons et dans la diversité des esches qu'on emploie.

Quels que soient la profondeur et le courant que le pêcheur choisisse, quoique les courants moyens et les haïs soient les meilleures places, il doit s'établir commodément et s'asseoir soit sur son panier, soit sur un pliant, ou sur le terrain qu'il arrange à cet effet.

Il doit commencer, lorsqu'il a reconnu la place et le fond, par jeter en amont trois ou quatre fortes pelotes de terre grasse, garnies de vers blancs, de blé cuit ou autre appât, suivant la pêche qu'il désire faire. Il vaut mieux, s'il est possible, faire cette opération la veille.

Il monte sa ligne, et avec un petit plomb, il sonde la hauteur de l'eau, afin que sa plume flotte à la surface, laissant traîner l'esche de 3 centimètres si le fond est de sable fin, ou bien la mettant à 5 centimètres au-dessus du fond, s'il est de vase ou de pierres. Alors il pêche avec toute la patience voulue ; en effet, s'il a amorcé

en arrivant, il faut donner le temps aux pelotes de faire un remontage de poissons, surtout si le vent et le temps ne sont pas favorables. Cependant il faut rester à cette place, car, *qui quitte sa place, laisse la proie pour les autres.*

Le cas est tout différent quand on ne peut amorcer, il faut alors courir après le poisson, en changeant souvent de place.

A cette pêche, moins on a de bannière, mieux cela vaut; on peut ferrer plus vivement.

Pêche à la canne fixe

On prend pour cette pêche un certain nombre de cannes ou de gaules longues et fortes; le coudrier ou noisetier bien sec est parfait pour cet usage. La ligne de chacune d'elles doit être forte, qu'elle soit montée en crin ou en soie, et doit porter un hameçon n° 1, une très-petite plombée avec un coulant et suspendue; ou un petit plomb percé à loup, en outre, un gros bouchon qui puisse, contre ou avec le courant, maintenir la ligne sur l'eau. On peut encore ne pas mettre de bouchon et placer au bout du vergeon un petit grelot. On esche au poisson vif pour la perche, et aux gros vers rouges pour la carpe et autres poissons.

Lorsqu'on a un nombre de ces cannes tendues à distance les unes des autres, si le poisson 'onne, on fait de fort bonnes pêches sans se fa-

tiguer. On peut se promener, lire ou s'occuper tranquillement, quand on a des grelots, tandis qu'en se servant de bouchons, on ne peut les quitter de l'œil.

Pour les fixer, il faut avoir un nombre de petites fourches qu'on fiche en terre, et sur lesquelles on appuie les cannes, qui sont retenues par de petits crochets en bois, fichés plus loin à la queue des gaules. Ces petits instruments se prennent dans des branches sèches dans des fagots ou à des arbres sur le lieu de la pêche. J'en ai déjà parlé et j'en ai donné la figure, page 164. La fig. 15 représente une canne à moulinet inclinée sur l'eau au moyen de ces petits crochets.

Pêche de la carpe

Il faut choisir de grands fonds d'eau de 2 à 4 mètres, près des bords, devant les herbes, les roseaux, etc., avec peu ou pas de courant.

On amorce quelques jours à l'avauce avec l'amorce indiquée pour cette pêche.

On a soin, pour escher le matin, de mettre de gros vers rouges déjà gardés depuis quelques jours à sec, et que l'on met passer la nuit dans du son humide ; le lendemain, étant sur place, on sonde doucement et légèrement le fond, et mettant l'hameçon à 30 millimètres au-dessus du fond, on laisse tomber sa ligne avec précaution,

sans faire de bruit, surtout sans piétiner sur le bord. Il faut que l'hameçon soit du nº 0, et que la ligne soit forte, en crin ou en soie, avec une avancée en double racine.

On aura soin d'amorcer différentes places, parce qu'ayant pris plusieurs pièces dans la même place, le poisson effrayé des efforts des victimes s'en éloigne. Pendant qu'on pêche dans un autre endroit, le poisson y revient, et une ou deux heures après, on y retourne.

Pendant un temps, on esche avec une fève, plus tard avec un ver rouge; en alternant ainsi, on en offre pour tous les goûts au poisson que l'on veut prendre à l'appât.

Tout ce que j'ai dit pour la pêche des rivières, se pratique plus facilement dans les étangs.

Pêches de la truite au passé, à la grande volée et au grappin

On croit généralement que la truite est craintive et farouche et l'on a tort; c'est le poisson le plus vorace et le plus brutal de toutes les eaux douces.

Lorsque la truite est en repos, elle se tient immobile comme le tigre embusqué, attendant sa proie, et cela pendant des semaines. Cette apathie dure jusqu'à la brune; alors elle s'élance et chasse pendant une couple d'heures; plus tard

elle revient aux environs de son point de départ et chasse toute la nuit dans cet endroit. Le lendemain, on la trouve inactive telle que la veille; si on lui jette des pierres, elle ne se dérangera pas, à moins qu'on ne la touche.

Alors il faut la pêcher au passé. La ligne armée du grappin (figure 28), que j'ai décrit au chapitre II, page 28, on jette le poisson de 65 centimètres à 1 mètre de sa tête, puis on le retire en descendant et en le faisant passer tout près de sa bouche. Il est quelquefois utile de le lui passer deux ou trois fois sous le nez avant qu'elle se décide à punir l'importun qui vient la narguer d'aussi près. Alors, c'est avec colère et brutalité, c'est d'un bond prodigieux qu'elle attaque le faible animal; le pêcheur est bien sûr de la tenir, car elle a, de cette happée, englouti profondément le grappin de manière que ses mâchoires supérieure et inférieure sont également retenues. Mais comme ces truites stationnaires sont ordinairement de fortes pièces, il faut d'avance avoir lâché le moulinet; dans sa fuite d'une rapidité sans égale, elle briserait tout ce qui s'oppose à sa résistance.

Lorsque la truite chasse, elle est d'une hardiesse étonnante; elle poursuit sa proie dans tous les sens, jusque sous les pieds du pêcheur occupé à pêcher innocemment le goujon. Elle sera venue, filant comme une flèche, quatre ou cinq fois à sa portée, faire éparpiller le pauvre

fretin, avant que, tenté par son audace, l'espoir de la saisir lui fasse hasarder le goujon à une ligne qui, si elle s'y laissait prendre, casserait comme un cheveu ; mais la tentation est si forte!.. Enchanté d'être apprêté, il jette un œil de convoitise sur la surface de l'eau ; mais, ô malheur! il l'aperçoit sautant à quarante pas de lui, et c'est inutilement que les heures se passent à l'attendre.

Lorsque la truite chasse, c'est alors qu'il faut la pêcher à la grande volée, à la grosse mouche artificielle, si des arbres de la rive n'y présentent pas d'obstacle.

Voici la manière d'escher au vif, pour la pêche de la truite :

On fait une aiguille en fil-de-fer qu'on amincit en pointe d'un côté, et au bout de laquelle on fait un très-petit crochet rentré par la pointe, de l'autre côté une boucle fermée pour la pendre à la boutonnière par un fil. (fig. XLIX.)

On la passse par la bouche du poisson vivant *b*, bien doucement pour ne pas le tuer, on la sort par l'anus *a*, et, mettant le crochet par la boucle de l'empile *e* fig 27), on la retire par le corps du poisson. Un des dards de l'hameçon *h* se place dans le corps du poisson, les deux autres se couchent de chaque côté contre

Fig. XLIX.

la nageoire anale (fig. 28). On a un petit plomb de chasse n° 4 troué, ou plomb à loup, on passe l'empile dedans (fig. 26) et on le place dans la bouche du poisson, de manière à ce qu'il puisse aller entre deux eaux sans que rien paraisse; on passe la boucle de l'avancée dans celle de l'hameçon, et pour ne pas déranger le poisson, le corps de la ligne dans la boucle de l'empile; on adapte au corps de l'avancée, de 30 à 65 centimètres de l'empile, un émérillon (fig. 28).

Devant les moulins, les usines, les cascades, les chûtes, etc., la truite se tient, non à la surface, mais sous le flot; on ne peut donc l'apercevoir. Il faut alors la pêcher au grappin, au passé, et mettre dans la bouche du poisson vivant un plomb un peu plus pesant. On jette sa ligne en amont du courant, et, baissant la canne à fleur d'eau, on la tire assez rapidement en descendant; de cette manière, le plomb tombe entre deux eaux, ce qu'il ne ferait pas si l'on voulait présenter l'appât à la remonte; cependant il n'est pas inutile de revenir légèrement sur le flot pour y faire sauter le poisson.

L'utilité de l'émérillon est de communiquer, en tirant la ligne, une rotation très-vive au poisson, qui, quoique mort au bout de quelque temps, paraît nager en pleine vigueur.

Lorsque la truite a faim, elle prend tout ce qu'on lui donne : des hannetons, des papillons,

des sauterelles, du fromage de Gruyère, des boulettes, de la viande ou toute autre esche. Depuis octobre jusqu'en avril, on la pêche aux vers rouges, parce que le poisson lui manque.

A Genève, on pêche la truite de la manière suivante, que j'ai vu employer avec succès.

On a un grand moulinet en bois, contenant 300 à 400 mètres de fouet; on lâche la ligne de dessus un pont, dans le courant rapide. Lorsque dans sa route, on n'a pas piqué une truite, on déploie la ligne en entier, et la remontant de toute la vitesse du bras sur le dévidoir, il est rare que dans cette course rapide, une truite ne l'atteigne pas.

On prend à cette pêche quelquefois des truites de 4 à 6 kilogrammes.

On peut se servir de ce moyen pour pêcher le saumon au temps du frai.

CHAPITRE IX.

PÊCHES DIVERSES.

J'ai décrit dans les huit chapitres précédents tout ce qui concerne la pêche *à la ligne* proprement dite. Mais le sujet qui m'occupe est si vaste et si attrayant que je ne puis résister au désir de dire quelques mots sur certaines pêches très-récréatives qu'un amateur peut facilement faire enpêchant à la ligne ou à tout autre moment Je vais en parler dans ce chapitre avec le plus de concision qu'il me sera possible. Quant à la pêche au moyen des filets, je n'aborderai pas ce sujet important, me contentant de renvoyer le lecteur aux traités spéciaux écrits sur la matière et spécialement au *Manuel du Pêcheur* ou Traité général de toutes les Pêches en eau douce et en mer, publié par MM. Pesson-Maisonneuve, Moriceau et Paulin dans l'*Encyclopédie-Roret*.

Pêche de nuit dans les étangs

On prend de forts morceaux de liége ou des carrés de planches, au milieu et en dessous desquels on attache des bouts de fortes lignes en soie ou en fouet de lin garnies d'un hameçon nº 00; on esche aux gros vers rouges préparés et aux poissons vifs. Le soir, on place une quantité de ces lignes en différents endroits de l'étang; le matin, on les relève et on les trouve

presque toutes garnies de poissons, de carpes, de perches, de brochets et d'autres pièces.

Pêche à la ligne dormante et flottante

On peut se procurer de très-belles pièces au moyen de lignes flottantes et dormantes, tendues de la manière suivante.

On se munit d'une flotte un peu forte, telle qu'un morceau de bois semblable à une grosse bobine, ou un large bouchon pareil à ceux qui servent aux bocaux de conserves, au milieu desquels on perce un trou droit et régulier. Ce trou peut se faire dans le bouchon au moyen d'un fer chauffé au rouge, et dans les bois au moyen d'une vrille ou d'une mèche. on passe dans ce trou une forte ficelle qui retient l'appareil, soit à une grosse pierre placée au fond de l'eau, soit à un bateau, soit même à terre à une branche ou un arbre. La ficelle doit être assez longue pour que la flotte reste libre sur l'eau et puisse être entraînée par le poisson qui mord à l'appât. Sur le côté de la bobine ou du bouchon, on fixe la ligne, qu'on enroule tout autour de sorte qu'elle puisse se dérouler facilement, et on l'arrête en la passant dans une petite encoche faite sur le bord. Cet arrèt doit être très-faible afin que le poisson qui saisit l'appât puisse dégager et entraîner la ligne sans éprouver de résistance. A partir de l'arrêt, on laisse pendre la ligne dans l'eau à telle distance que l'on désire,

selon le poisson que l'on veut pêcher. On a soin de mettre une petite plombée au dessus de l'hameçen pour faire plonger la ligne.

C'est surtout avec ce genre de ligne que l'on peut espérer prendre des brochets, des perches, des truites, des carpes et autres gros poissons. On amorce donc selon le genre de poisson qui se trouve dans la localité et que l'on veut pêcher; on laisse pendre la ligne selon les fonds, telle ou telle espèce de poisson se trouvant à plus ou moins de profondeur et sur tel ou tel fond d'eau. Si l'on pêche au vif, on peut employer avec succès les hameçons doubles et triples, plombés ou non sur l'empile, ou encore les grappes d'hameçons amorcées d'un verrou vivant ou artificiel.

Le poisson saisit presque toujours l'appât par le milieu et l'entraîne au fond de l'eau. C'est dans ce mouvement qu'il ne doit pas sentir de résistance; sans quoi, se doutant de quelque piége, il lâcherait immédiatement l'amorce. Parvenu au fond de l'eau, il la lâche et la happe de suite goulûment par l'une des extrémités. Alors, il est pris dans la gorge par l'hameçon, et ne peut s'échapper que très-difficilement. Plus de corde qui retient la flotte est longue et plus la résistance est difficile; si cette corde était trop courte, la ligne, fixée à la flotte, risquerait de se casser sur un coup de queue trop brusque.

Cette ligne convient parfaitement aux pièces de 6 et même de 8 livres. Pour des pièces plus

fortes, on peut avoir recours au *pêcheur-automatique*, de M. Frère, auquel on attache la corde qui retient la flotte et la ligne. Au moyen de cet appareil les efforts du poisson sont annulés et toutes les pièces ferrées sont prises.

Pêche dans les eaux douces de toutes sortes au moyen du Pêcheur automatique.

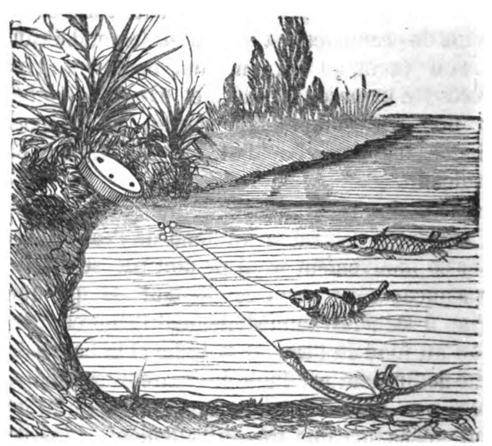


Fig. L.

Cet instrument, inventé par M. G. Frère, qui s'en est réservé la propriété par des brevets, offre aux amateurs tous les avantages et tous les agré-

ments de la pêche. On peut prendre toute espèce de poissons, de toute dimension et en grande quantité, sans ennui, sans tracas, et en pouvant se livrer à d'autres occupations sans crainte de compromettre le succès de la pêche.

Le principe du *Pêcheur automatique* (fig. L) est basé sur l'action d'un ressort semblable à celui d'une pendule. Ce ressort, logé dans une boîte immobile, reste fixé à cette boîte par l'une de ses extrémités, et, par l'autre, à l'axe d'une poulie sur la gorge de laquelle la corde s'enroule.

La force du ressort est approximativement relative à celle du poisson que l'on veut capturer. Le poisson qui mord à l'appât est immédiatement piqué; à chaque effort qu'il fait, le ressort cède et son action incessante reste victorieuse, quels que soient les mouvements du captif.

Donc, jamais de choc qui brise la ligne ou l'hameçon.

Dès lors, il en résulte les avantages suivants :

1° Tout poisson qui mord à l'appât est inévitablement pris, car l'instrument saisit avec plus de précision que le poignet le plus expérimenté le moment où le poisson doit être ferré.

2° Lorsque le poisson est piqué, l'instrument maintient l'hameçon enfoncé dans les chairs par une pression constante, de telle sorte que, quelque ruse ou quelque force qu'il emploie, il lui est matériellement impossible de s'échapper.

3° Le poisson, si vigoureux qu'il soit, finit toujours par être vaincu, puisque la résistance du mécanisme, graduellement faible mais sans cesse renouvelée, brise ses efforts par la lassitude.

L'instrument se place sur le bord des rivières, des lacs, des étangs, des fleuves, dans les bateaux ou les nacelles , même au fond de l'eau; il se fixe par sa boucle à terre, à un arbre ou à tout objet solide et immobile.

L'instrument ainsi placé, l'amateur dispose une, deux et même trois lignes, garnies chacune d'un ou plusieurs hameçons; il les apprête avec des esches qu'il juge convenable pour prendre tel ou tel poisson, mais en ayant égard à la règle que j'ai déjà donnée de ne se servir à la fois que d'esches de même espèce, dures ou molles. Après les avoir appâtées, il les lance à l'eau et vient les attacher successivement à l'anneau ou *main* de l'instrument, en ayant soin de jeter les plombées assez loin pour que les bannières ou corps des lignes soient légèrement tendues et que l'attaque du poisson soit immédiatement saisie par l'action du mécanisme.

Les lignes ainsi disposées, l'amateur peut employer son temps à sa guise et ne revenir auprès de l'instrument que lorsqu'il suppose qu'une pièce est prise et que l'appât doit être renouvelé.

Le *Pêcheur automatique* devient donc un en-

gin de pêche infaillible si l'on apporte ses soins : 1° à l'appâtement des lignes; 2° à leur tension; 3° à leur parfait ajustement dans l'anneau dit : *main du pêcheur*. Sa grande facilité de pose, son immobilité, sa précise instantanéité, jointes au calme et au silence qu'exige toute pêche, lui assurent un succès certain, *ces conditions étant remplies*. Il n'entrave en rien la liberté de l'amateur qui désire pêcher lui-même et tenir sa ligne à la main. Il suffit de s'éloigner de quelques pas de ce discret confrère qui, en cas d'insuccès de la part de l'amateur, peut le préserver d'une déception et mettre quelque bonne pièce dans son panier.

Toutefois, comme il n'y a pas de médaille sans revers, je dois dire que le pêcheur automatique est une vraie ligne de fond, et que, dans les cours d'eau publics affermés au profit de l'État, on ne peut s'en servir pour la pêche qu'en achetant au fermier le droit de pêcher autrement qu'à la ligne flottante tenue à la main. Heureux les propriétaires d'étangs poissonneux qui sont libres de pêcher chez eux à leur fantaisie !

Les pêcheurs en mer apprécieront encore plus l'utilité du pêcheur automatique, qu'ils peuvent traîner appâté à la remorque de leur navire ; mais cette pêche sortant du plan de ce petit ouvrage, je m'abstiens d'en parler et je renvoie le lecteur au *Manuel du Pêcheur*, de l'*Encyclopédie-Roret*, pour ce qui concerne la pêche en mer.

L'inventeur a voulu que ses appareils de pêche fussent utiles pour la prise du plus petit comme du plus gros poisson, et il a atteint ce but en donnant plus ou moins de force au ressort de son *pêcheur*. Il en a donc fait de plusieurs numéros; Les numéros 1, 2 et 3 sont les seuls qui servent aux pêches en eau douce.

Le n° 1 peut prendre des poissons de 50 gr. à		2 kil.
2	150	5
3	200	10

Les prix sont de 4 fr. 50, 8 fr. et 12 fr.

La main du pêcheur peut tenir à la fois trois lignes, d'une longueur de 10 mètres chacune et portant chacune 6 hameçons.

On voit par ces détails l'intérêt qu'a le pêcheur à se servir des appareils de M. Frère et l'avenir qui est réservé à cette utile invention, encore peu connue et que l'on appréciera de plus en plus.

Pêche de l'anguille au printemps, avec l'aiguille et le ver rouge

Cette pêche se fait au printemps, dans les parties basses des rivières, au bord de l'eau, soit dans la vase, soit dans les parties découvertes par le rabais de l'eau, ou dans celles couvertes de très-peu d'eau.

En examinant bien les bords, on aperçoit de petits trous près desquels on remarque une espèce de mousse légère et blanchâtre, assez difficile à distinguer. En regardant bien, si l'animal est au gîte, on voit de temps en temps sortir de petits globules d'air.

On cherche d'abord une certaine quantité de trous, près desquels on fiche une petite baguette, pour reconnaître la place. Il faut faire cette opération sans le moindre bruit, car ces trous d'anguilles sont très-profonds ; la moindre commotion fait enfoncer l'animal et la ligne ne peut plus l'atteindre.

Lorsqu'on a été assez heureux pour découvrir ces trous, on prépare sa ligne, qui n'est composée que d'un bout de laiton bien droit, de la longueur d'un mètre, et d'une aiguille courte et forte que l'on attache par le milieu avec une soie ou un fil assez solides pour ne pas casser sous le poids d'une forte pièce.

On laisse entre le laiton et l'aiguille 1 centimètre de distance du fil d'attache, afin de pouvoir dresser le gros bout de l'aiguille le long de la ligne, pour y passer le ver rouge que l'on pique et qu'on prolonge sur la ligne, de manière que la queue dépasse de 2 centimètres la pointe de l'aiguille.

Voici la représentation de cette ligne préparée et amorcée (fig. LI).

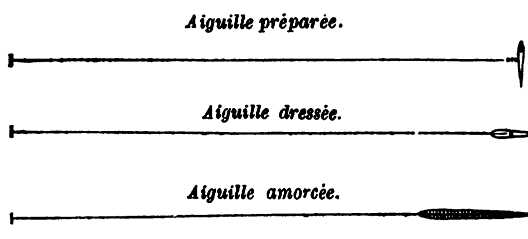


Fig. LI.

On s'approche bien doucement de l'orifice du trou, on y enfonce le ver aussi profondément que possible avec prudence, et l'on attend.

Lorsque l'anguille remonte, elle trouve le ver et l'avale. On sent la ligne s'enfoncer d'abord doucement; mais lorsqu'on commence à éprouver de la résistance, on donne une secousse peu prolongée, afin de casser le ver et de forcer l'aiguille à se mettre en travers de la gorge de l'animal, qui offre une grande résistance. Il ne faut pas lâcher le petit bâton du haut de la ligne que l'on tient entre les doigts, sous peine de se les sentir couper par le laiton; il faut attendre que l'anguille cède et se laisse tirer.

Cette pêche est fatigante, en ce qu'il faut toujours avoir les pieds à l'humidité et le corps ployé, la tête penchée en bas. Mais on est amplement récompensé par le résultat, qui est presque toujours avantagenx, d'autant plus que l'anguille qui terre est toujours assez grosse.

On peut, pour éviter de se mettre dans l'eau disposer une ligne plus longue et l'attacher au bout d'une perche un peu raide:

Pêche de l'anguille à la vermée

Cette pêche se fait dans les eaux-mortes, dans les fossés des châteaux ou dans ceux qui entourent les villes fortifiées, car, dans ces localités, les fonds sont toujours très-vaseux et l'anguille y fourmille, malgré qu'on ne s'en doute quelquefois pas.

Pour cette pêche, on se sert de fouet de lin ou de ficelle fine, de la longueur nécessaire suivant les lieux et la hauteur des fossés ou des remparts. La gaule n'est pas nécessaire; on la fait à la main de la manière suivante:

On fait une pelote de plusieurs gros vers rouges qu'on ploie en quatre et qu'on attache simplement par le milieu avec une boucle ou nœud coulant, sans plomb ni hameçon; on jette cette pelote à la main, près ou loin, à volonté.

Si les anguilles abondent, et c'est l'ordinaire dans ces localités où les eaux sont louches et vaseuses, on n'est pas longtemps sans voir la ligne trembler d'abord, s'agiter, s'allonger doucement et filer.

Il ne faut pas se presser à cette pêche; n'ayant pas d'hameçon, on ne ferre pas; l'anguille doit donc avaler entièrement, et c'est lorsque la pe-

lote est dans le gosier que l'anguille est prise. Il faut tirer au contraire doucement, sans avoir peur qu'elle se dégage.

Il faut être muni de ciseaux pour couper la gorge qui retient la ligne.

Si le temps est propice, on prend beaucoup de poisson de cette manière.

Chasse du gros poisson au fusil

On se sert quelquefois du fusil chargé à balle pour tuer le gros poisson, tel que le brochet et la truite.

Mais, outre que le tir est assez difficile, même quand le poisson ne nage pas, il est encore soumis aux lois physiques de la réfraction de la lumière et de l'élasticité de l'eau.

Un poisson qui se tient sous l'eau à 30 ou 40 centimètres, paraît être à la surface.

Cela tient au phénomène que je vais expliquer.

Un rayon de lumière passant obliquement par des milieux différents, éprouve un changement de direction : c'est la réfraction.

Par exemple, une ligne, touchant le fond obliquement, paraîtra à l'œil, former un angle ouvert dont j'indique la position dans la figure LII, la réfraction de la lumière fera paraître le poisson d'une longueur en avant de sa position réelle.

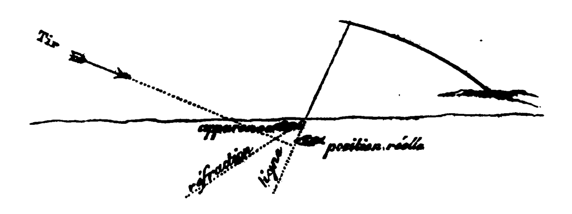


Fig. LII.

On conçoit que, pour tirer juste, il faut faire la part de ces deux obstacles : 1° pour la réfraction, il faudrait ajuster devant l'objet à une longueur ; 2° le plomb frappant l'eau, décrit une courbe, due à l'élasticité de l'eau. Donc, pour atteindre le poisson, il faut tirer en tête et en avant de deux fois sa longueur.

Cette chasse se fait au moment des grandes chaleurs, pendant que le poisson cherche un abri sous l'herbe et reste immobile.

Pêche du goujon à la bouteille, dite pêche des dames.

Cette pêche est une imitation de celle dite *à la nasse,* mais elle est d'autant plus agréable qu'on est spectateur de l'emprisonnement de chaque poisson, qui, curieux glouton, se laisse prendre au piége. Les efforts qu'il fait pour sortir de sa

prison, sa vivacité, qui trouble et agite ceux qui sont déjà captifs, sont autant de plaisirs qui recommencent à chaque nouvel arrivant. On se livre à cette pêche dans les petits ruisseaux peu profonds et dont l'eau est limpide.

Les bouteilles ou carafes dont on se sert pour cette pêche, doivent être grandes, larges et en verre blanc. Elles doivent avoir 48 centimètres, y compris le goulot ou col, qui doit être court, et n'avoir que 55 millimètres de diamètre; le corps de la bouteille doit avoir 20 centimètres; le fond est un cône de 8 centimètres de renfoncement; il est percé, à son extrémité, d'un trou de 3 centimètres d'ouverture (fig. LIII).

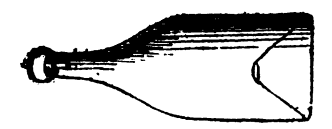


Fig. LIII.

Ces bouteilles étant de verre blanc, leur transparence permet de voir, lorsque l'eau est claire, tout ce qui se passe dans l'intérieur.

On bouche le goulot avec un bouchon de liége percé au milieu; on y passe un tuyau de petite plume de poule qu'on y introduit et qu'on coupe à ras; ce petit trou ne permet pas au poisson de

sortir, et permet à l'air de s'échapper lorsque l'eau s'introduit par le bas.

On attache à l'anneau du goulot une longue ficelle assez forte, et après avoir mis à l'intérieur de la bouteille quelques pincées de son, on la lance à une petite distance, de manière qu'elle descende à 66 centimètres ou 1 mètre, et touche le fond sur lequel elle repose; mais il faut avoir bien soin de le choisir de sable fin ou de vase, pour ne pas casser la bouteille.

On attend quelquefois assez longtemps avant de voir entrer la première victime; mais celle-là prise, tous les autres poissons s'y précipitent, et on peut compter qu'en peu de temps la bouteille sera pleine. On prend, à cette pêche, tout le petit poisson, des ablettes, des éperlans, des petits juernes, de petites anguilles, et principalement du goujon.

Chaque fois que la bouteille est pleine, on retire le bouchon et on la vide dans un seau rempli d'eau, qu'il faut souvent changer par le temps chaud, car tous les poissons meurent en peu de temps faute de cette précaution.

Pêche des écrevisses à la main

Les écrevisses se tiennent dans les eaux vaseuses et peu profondes, et presque toujours dans les trous ou sous des pierres. C'est là où on les prend à la main.

On se met à l'eau, quelquefois jusqu'au dessus du genou, et l'on enfonce le bras dans les trous des berges qui surplombent la rivière, au milieu des racines des saules qui la bordent. Mais on est exposé à être pincé par l'écrevisse, qu'on ne voit pas, ou à être mordu par des rats et des couleuvres.

Pendant la nuit et lorsqu'il fait chaud après les orages, les écrevisses sortent de leurs trous et se cachent sous les cailloux au fond de l'eau. Pour les y chercher, il faut être trois : le premier porte le flambeau la nuit et un bâton pour sonder le lit de la rivière, le second ramasse les écrevisses sous les pierres où il les aperçoit facilement si l'eau est claire, et le troisième porte un baquet dans lequel il les recueille.

Cette pêche est très-profitable faite de cette manière et par des personnes qui s'entendent bien.

Pêche des grenouilles à la ligne

Il n'est nul besoin pour cette pêche d'avoir un hameçon : un morceau de drap rouge et mieux un morceau de viande crue, voilà l'appât; on l'attache au bout d'une corde fixée à l'extrémité d'une gaule et l'on fait sautiller l'appât au bord de l'eau dans les herbes, à l'endroit où l'on suppose que se trouvent des grenouilles. Il est nécessaire d'agiter sans cesse

l'amorce sans la présenter à la grenouille, qui, sentant le piége, la refuserait; on doit imiter un insecte qui sautille au-dessus de l'eau.

La grenouille se précipite sur la proie qu'elle voit s'éloigner et l'avale goulûment. C'est le moment de l'enlever; les dents de l'animal, crochues et recourbées en dedans, retiennent l'amorce, et, d'un mouvement du poignet, on amène la grenouille dans la main qui ne tient pas la canne, puis on la met dans un sac ou un panier préparé pour cet usage.

Cette pêche se fait au bord des mares, des étangs et des rivières, partout où se trouve un fond vaseux et recouvert de peu d'eau. Elle est plus productive au printemps qu'à l'automne, et généralement après les pluies d'orage.

Les grenouilles pêchées en automne sont les plus estimées dans les pays où cet animal entre dans la consommation usuelle, l'Alsace, par exemple.

CHAPITRE X

LÉGISLATION ET JURISPRUDENCE

LOI DU 15 AVRIL 1829

Titre premier. Du droit de pêche.

« ART. 1er. Le droit de pêche sera exercé au profit de l'État :

» 1o Dans tous les fleuves, rivières, canaux, contre-fossés navigables ou flottables avec bateaux, trains ou radeaux, et dont l'entretien est à la charge de l'État ou de ses ayant-cause ;

» 2o Dans les bras, noues, boires et fossés qui tirent leurs eaux des fleuves et rivières navigables ou flottables dans lesquels on peut en tout temps passer ou pénétrer librement en bateau de pêcheur, et dont l'entretien est également à la charge de l'État.

» Sont toutefois exceptés les canaux et fossés existants, ou qui seraient creusés dans les propriétés particulières, et entretenus aux frais des propriétaires.

ART. 2. Dans toutes les rivières et canaux autres que ceux qui sont désignés dans l'article précédent, les propriétaires riverains auront, chacun de leur côté, le droit de pêche jusqu'au milieu du cours de l'eau, sans préjudice des droits contraires établis par possessions ou titres.

» Art. 5. Tout individu qui se livrera à la pêche sur les fleuves et rivières navigables ou flottables, canaux, ruisseaux ou cours d'eau quelconques, sans la permission de celui à qui le droit de pêche appartient, sera condamné à une amende de 20 francs au moins et de 100 francs au plus, indépendamment des dommages-intérêts.

» Il y aura lieu, en outre, à la restitution du prix du poisson qui aura été pêché en délit, et la confiscation des filets et engins de pêche pourra être prononcée.

» Néanmoins, il est permis à tout individu de pêcher à la ligne flottante tenue à la main, dans les fleuves, rivières et canaux désignés dans les deux paragraphes de l'article 1er de la présente loi, le temps du frai excepté. »

DE LA LOI DU 31 MAI 1865 DANS SES RAPPORTS AVEC LA PÊCHE A LA LIGNE FLOTTANTE

La loi du 15 avril 1829 n'est pas abrogée par celle du 31 mai 1865 ; la première sert de base à la législation sur la pêche, tandis que la seconde réglemente les droits et les devoirs des riverains et des pêcheurs dans tel ou tel cours d'eau. Elle impose aux propriétaires riverains certaines servitudes, telles que le droit de supporter des échelles pour permettre au poisson de remonter

les barrages, l'obligation pour le riverain et le public de ne pas pêcher dans divers bras destinés à la reproduction du poisson ; en échange de ces servitudes, elle accorde au propriétaire dépossédé du droit de pêche, certaines indemnités réglées par le Conseil de Préfecture.

En somme, la loi de 1865 assimile le régime de la pêche à celui de la chasse.

LOI DU 31 MAI 1865

ART. 1er. Des décrets rendus au Conseil d'État, après avis des Conseils généraux de département, détermineront :

1° Les parties des fleuves, rivières, canaux et cours d'eau réservées pour la reproduction, et dans lesquelles la pêche des diverses espèces de poissons sera absolument interdite pendant l'année entière.

2° Les parties des fleuves, rivières, canaux et cours d'eau dans les barrages desquelles il pourré être établi après enquête un passage appela échelle, destiné à assurer la libre circulation du poisson.

ART. 2. L'interdiction de la pêche pendant l'année entière ne pourra être prononcée pour une période de plus de cinq ans. Cette interdiction pourra être renouvelée.

ART. 3. Les indemnités auxquelles auront

droit les propriétaires riverains, qui seront privés du droit de pêche par application de l'article précédent, seront réglées par le Conseil de Préfecture, après expertise, conformément à la loi du 16 septembre 1807.

Les indemnités auxquelles pourra donner lieu l'établissement d'échelles dans les barrages existants seront réglées dans les mêmes formes.

Art. 4. A partir du 1er janvier 1866, les décrets rendus sur la proposition des Ministres de la marine et de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, régleront d'une manière uniforme, pour la pêche fluviale et pour la pêche maritime dans les fleuves, rivières, canaux affluant à la mer :

1o Les époques pendant lesquelles la pêche des diverses espèces de poisson sera interdite ;

2o Les dimensions au-dessous desquelles certaines espèces ne pourront être pêchées.

Art. 5. Dans chaque département, il est interdit de mettre en vente, de vendre, d'acheter, de transporter, de colporter, d'exporter ou d'importer les diverses espèces de poissons pendant le temps où la pêche en est interdite, en exécution de l'article 26 de la loi du 15 avril 1829.

Cette disposition n'est pas applicable aux poissons provenant des étangs ou réservoirs définis en l'article 30 de la loi précitée.

Art. 6. L'administration pourra donner l'au-

torisation de prendre et de transporter, pendant le temps de la prohibition, le poisson destiné à la reproduction.

Art. 7. L'infraction aux dispositions de l'article 1er et du premier paragraphe de l'article 5 de la présente loi, sera punie des peines portées par l'article 27 de la loi du 15 avril 1829 et en outre le poisson sera saisi et vendu sans délai, dans les formes prescrites par l'article 42 de ladite loi.

L'amende sera double et les délinquants pourront être condamnés à un emprisonnement de dix jours à un mois :

1° Dans les cas prévus par les articles 69 et 70 de la loi du 15 avril 1829.

2° Lorsqu'il sera constaté que le poisson a été enivré ou empoisonné.

3° Lorsque le transport aura lieu par bateaux, voitures ou bêtes de somme.

La recherche du poisson pourra être faite en temps prohibé, à domicile, chez les aubergistes, chez les marchands de denrées comestibles et dans les lieux ouverts au public.

Art. 8. Les dispositions relatives à la pêche ou au transport du poisson, s'appliquent au frai du poisson et à l'alevin.

Art. 9. L'article 32 de la loi du 15 avril 1829 est abrogé en ce qui concerne la marque ou le plombage des filets.

Des décrets détermineront le mode de la vérification de la dimension des mailles des filets autorisés pour la pêche de chaque espèce de poisson, en exécution de l'article 26 de la loi du 15 avril 1829.

Art. 10. Les infractions concernant la pêche, la vente, l'achat, le transport, le colportage, l'exportation ou l'importation du poisson, seront recherchées et constatées par les agents des douanes, les employés des contributions indirectes et des octrois, ainsi que par les autres agents autorisés par la loi du 15 avril 1829 et par le décret du 9 janvier 1852.

Des décrets détermineront la gratification qui sera accordée aux rédacteurs des procès-verbaux ayant pour objet de constater les délits : cette gratification sera prélevée sur le produit des amendes.

Art. 11. La poursuite des délits et contraventions et l'exécution des jugements pour infractions à la présente loi auront lieu conformément à la loi du 15 avril 1829 et au décret du 9 janvier 1852.

Art. 12. Les dispositions législatives antérieures sont abrogées en ce qu'elles peuvent avoir de contraire à la présente loi.

On voit donc bien que la loi de 1865 ne concerne pas directement la pêche à la ligne flottante, qui est réglementée, comme par le passé,

par celle de 1829. Il ressort cependant des dispositions de la nouvelle loi :

1o Que l'on ne peut pêcher, même à la ligne flottante, tenue à la main, dans tous les bras de rivière. Les amateurs de pêche feront bien, avant de jeter leur ligne, de s'enquérir de leurs droits auprès de l'administration locale ; autrement ils pourraient s'exposer à des poursuites. Cette précaution est d'autant plus utile que l'affichage réglementaire, portant interdiction de la pêche dans tel ou tel bras de rivière n'a lieu qu'*une fois tous les cinq ans*, et que les affiches peuvent être d'une durée fort courte. Qu'ils n'oublient pas que tout Français est *censé* connaître la loi !

2o Que le poisson ne peut être vendu, acheté, transporté, colporté, exporté ou importé pendant le temps où la pêche en est interdite. Il y a en ce cas analogie entre le poisson et le gibier, entre la pêche et la chasse. Les délits peuvent être constatés et poursuivis par les préposés de l'Administration dans les endroits où cette denrée est vendue ou achetée publiquement.

DÉCRET DU 25 JANVIER 1868.

Art. 1er. Les époques pendant lesquelles la pêche est interdite, en vue de protéger la reproduction du poisson, sont fixées comme il suit :

1° Du 20 octobre au 31 janvier, est interdite la pêche du saumon, de la truite et de l'ombre chevalier ;

2° Du 15 avril au 15 juin, est interdite la pêche de tous les autres poissons et de l'écrevisse.

Est comprise dans cette interdiction la pêche de l'ombre commun, de l'anguille et de la lamproie, mais non celle des autres poissons qui vivent alternativement dans les eaux douces et les eaux salées.

Les interdictions prononcées dans les paragraphes précédents s'appliquent à tous les procédés de pêche, même à la pêche à la ligne flottante tenue à la main.

Art. 2. Les préfets pourront, chaque année, par des arrêtés spéciaux, après avoir pris l'avis des conseils généraux, interdire exceptionnellement la pêche de toutes les espèces de poissons pendant l'une ou l'autre desdites périodes, lorsque cette interdiction sera nécessaire pour protéger l'espèce prédominante.

Ces arrêtés seront soumis à l'approbation de notre ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics.

Art. 3. Dans la semaine précédant chaque période d'interdiction de la pêche, des publications seront faites dans les communes pour rappeler les dates du commencement et de la fin de ces périodes.

Art. 4. Quiconque, pendant la période de l'interdiction de la pêche, transportera ou débitera des poissons provenant des étangs et réservoirs, sera tenu de justifier de l'origine de ces poissons.

Art. 5. Les poissons saisis et vendus aux enchères, conformément à l'article 42 de la loi du 15 avril 1829, ne pourront pas être exposés de nouveau en vente.

Art. 6. La pêche n'est permise que depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Toutefois, la pêche de l'écrevisse et de l'anguille pourra être autorisée après le coucher en avant le lever du soleil, aux heures fixées par un arrêté préfectoral. Cet arrêté déterminera, pour l'écrevisse, la nature et les dimensions des engins dont l'emploi sera permis.

Art. 7. Le séjour dans l'eau des engins ayant les dimensions réglementaires est permis à toute heure, sous la condition qu'ils ne pourront être placés et relevés que depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Art. 8. Les dimensions au-dessous desquelles les poissons et écrevisses ne pourront être pêchés et devront être immédiatement rejetés à l'eau, sont déterminées comme il suit pour les diverses espèces :

1° Les saumons, et anguilles, 25 cent. de longueur;

2° Les truites, ombres chevaliers, ombres communs, carpes, brochets, barbeaux, brêmes, meuniers, muges, aloses, perches, gardons, tanches, lottes et lamproies, 14 cent. de longueur;

3° Les soles, plies et flets, 10 centimètres de longueur;

4° Les écrevisses, 8 cent. de longueur.

La longueur des poissons ci-dessus mentionnés sera mesurée de l'œil à la naissance de la queue, celle de l'écrevisse de l'œil à l'extrémité de la queue déployée.

Les prescriptions qui précèdent ne sont pas applicables aux poissons pris à la ligne flottante.

Art. 13. Il est interdit :

1° D'établir dans les cours d'eau des appareils ayant pour objet de rassembler le poisson dans des noues, boires, fossés ou mares dont il ne pourrait plus sortir, ou de le contraindre à passer par une issue garnie de piéges;

2° D'accoler aux écluses, barrages, chutes naturelles, pertuis, vannages, coursiers d'usines et échelles à poissons des nasses, paniers et filets à demeure;

3° De pêcher, avec tout autre engin que la ligne flottante tenue à la main, dans l'intérieur des écluses, barrages, pertuis, vannages, coursiers d'usines et passages ou échelles à poissons, ainsi qu'à une distance moindre de 30 mètres en amont et en aval de ces ouvrages;

4° De pêcher dans les parties des rivières, canaux ou cours d'eau dont le niveau serait accidentellement abaissé, soit pour y opérer des curages ou travaux quelconques, soit par suite du chômage des usines ou de la navigation.

Art. 14. Sur la demande des adjudicataires de la pêche des cours d'eau et canaux navigables et flottables, et sur la demande des propriétaires de la pêche des autres cours d'eau et canaux, les préfets pourront autoriser, dans des emplacements et à des époques déterminés, des manœuvres d'eau et des pêches extraordinaires pour détruire certaines espèces, dans le but d'en propager d'autres plus précieuses.

Art. 15. Des arrêtés préfectoraux rendus sur les avis des ingénieurs et des conseils de salubrité détermineront :

1° La durée du rouissage du lin et du chanvre dans les cours d'eau, et les emplacements où cette opération pourra être pratiquée avec le moins d'inconvénients pour le poisson.

2° Les mesures à observer pour l'évacuation dans les cours d'eau des matières et résidus susceptibles de nuire au poisson et provenant des fabriques et établissements industriels quelconques.

Art. 16. Sont abrogés les ordonnances des 15 novembre 1830 et 28 février 1842, les décrets des 19 octobre 1863 et 7 février 1866, ainsi que

tous règlements locaux sur la pêche et les ordonnances ou décrets qui les approuvent.

Toutefois, les dispositions du présent décret ne sont pas applicables au Rhin et à la Bidassoa, lesquels restent soumis aux lois et règlements qui les régissent spécialement.

JURISPRUDENCE DE LA PÊCHE

1o Voici la solution d'une question qui intéresse au plus haut point les pêcheurs à la ligne flottante : il est interdit de pêcher avec une ligne *même flottante* qui ne serait pas tenue à la main.

La Cour de Paris avait décidé le 28 décembre 1835, qu'on pouvait pêcher aussi bien en bateau que sur les bords de l'eau avec une ligne flottante, pourvu qu'elle fût tenue à la main.

Cette question intéressante pour les pêcheurs s'est présentée de nouveau devant la Cour de Bourges, le 12 octobre 1839 : à savoir si la personne qui pose sur le bord d'un cours d'eau une ligne flottante et se tient aux environs, doit être punie de la peine portée par la loi fluviale. Le tribunal de Sancerre avait constaté qu'il s'agissait de ligne flottante, et que la circonstance qu'elle n'était pas tenue à la main ne pouvait donner à la ligne la qualification de ligne dormante, etc., etc. Mais, sur appel, la Cour, considérant que la loi veut que la ligne flottante so

tenue à la main, que les prévenus ayant déposé leur ligne sur le bord du canal, ne peuvent jouir de l'exception que contient l'art. 5, a déclaré qu'il y avait contravention, et a condamné les prévenus à l'amende.

2° Voici les diverses interprétations données par les tribunaux à la ligne *flottante* permise par la loi.

La ligne flottante peut avoir plusieurs hameçons, le nombre n'en est pas limité. (*Tribunal correctionnel de Versailles*, 24 décembre 1844; *Cour de Paris*, 21 mai 1851.)

On peut pêcher aussi bien au fond qu'au milieu et à la surface de l'eau, et l'on peut mettre du plomb en telle quantité que l'on veut, pourvu que le bouchon supporte ce plomb et qu'il n'empêche pas la ligne de suivre le cours de l'eau. (*Cour de Paris*, 21 mai 1851.)

Quoique la loi soit la même pour toute la France, il existe cependant dans chaque département des arrêtés préfectoraux établissant des dispositions particulières qu'il est bon de connaître. Voici à l'avantage des pêcheurs du département de Seine-et-Oise, un réglement du Préfet en date du 19 juillet 1831, approuvé par ordonnance royale en date du 3 novembre 1831.

Art. 6. « Indépendamment de la faculté accordée par le troisième alinéa de l'art. 5 de ladite loi à tout individu, de se servir de la ligne flot-

tante tenue à la main, il sera permis de faire usage de la ligne plongeante à un seul hameçon, également tenue à la main. »

Dans ce département, on le voit, la ligne à soutenir semble permise; c'est une faveur spéciale. Dans d'autres localités, les réglements de la préfecture peuvent restreindre les droits des pêcheurs à la ligne au lieu de les étendre.

4o Dans quelques départements, la pêche au vif n'est permise qu'en payant; cette défense est faite par arrêté préfectoral. Le *Tribunal correctionnel d'Arcis-sur-Aube* a réglementé ainsi une question analogue par son jugement du 13 septembre 1844 : « On peut pêcher avec un ver ou » un insecte vivant, ils ne sont pas considérés » comme amorce vive; ce nom peut s'appliquer » seulement aux petits poissons servant d'amor» ces. »

Les amateurs de la pêche au vif feront donc bien de s'enquérir de la réglementation départementale avant de se livrer à leur plaisir favori.

EXPLICATION DES FIGURES

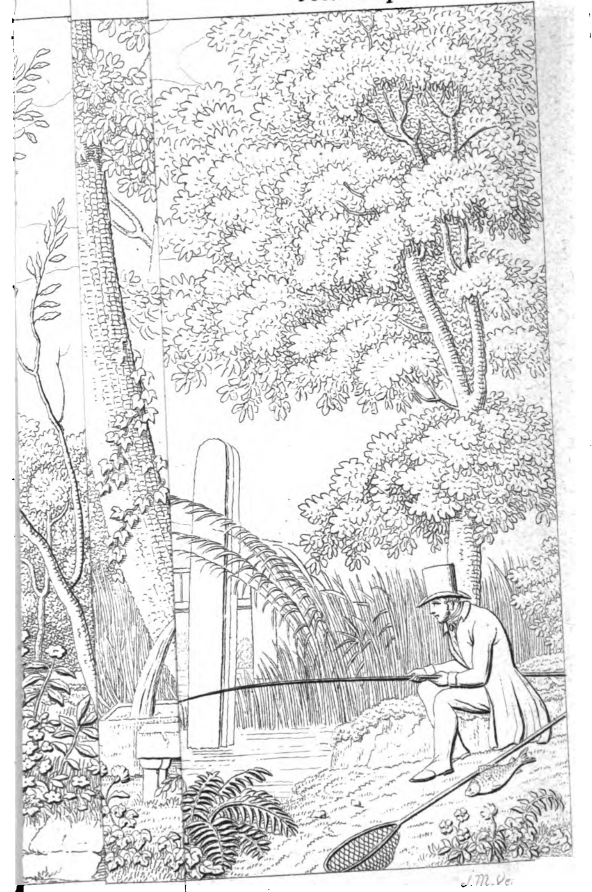
DES PLANCHES 1 ET 2

ET RENVOI AUX PAGES DU TEXTE

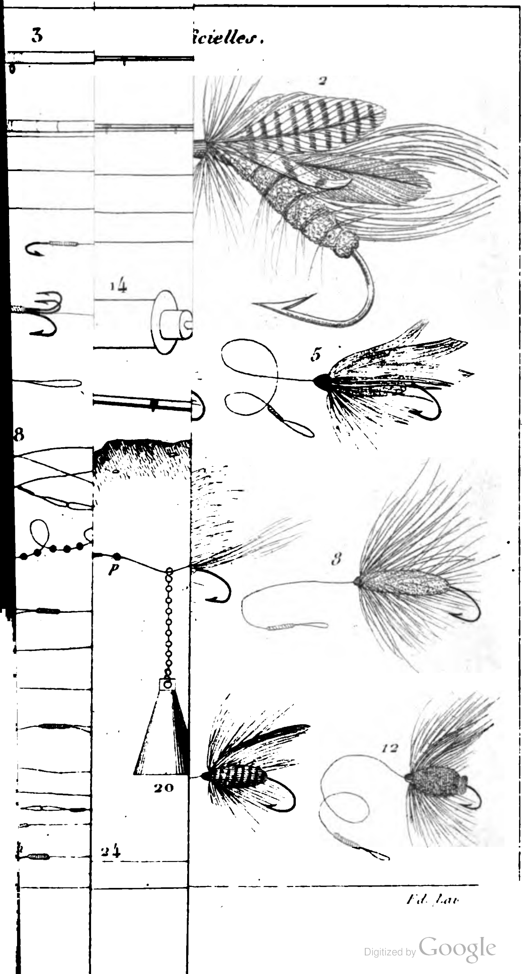
NOTA. — La planche première, ne représentant aucun ustensile ni engin de pêche, n'a pas de renvois au texte de ce manuel.

PLANCHE 1re

PLANCHE 2.



J. M. Ve.



Ed. Lav.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III.

Ustensiles de pêche.

CHAPITRE IV

Amorces et esches.

CHAPITRE V.

PRATIQUE DE LA PÊCHE.

CHAPITRE VI

PÊCHES A TOUTES LES LIGNES

CHAPITRE VII

PÊCHES SPÉCIALES A LA CANNE A MOULINET

CHAPITRE VIII

PÊCHES QUI SE FONT AVEC LA CANNE A MOULINET ET AVEC LA CANNE ORDINAIRE

CHAPITRE IX

PÊCHES DIVERSES

CHAPITRE X

LÉGISLATION ET JURISPRUDENCE CONCERNANT LA PÊCHE A LA LIGNE

POISSY — IMP. DE ARBIEU, LEJAY ET CIE.





